

LETTRES
SUR
L'ÉTAT PRÉSENT
DU
CHRISTIANISME,
ET
LA CONDUITE
DES
INCREDULES.

À Paris chez les Libraires

Par A. J. ROUSTAN,
Pasteur de l'Eglise Helvétique à Londres.

Egregiam verò laudem, & spolia ampla refertis.

VIRG.

^{3^t}
A LONDRES,

Chez C. HEYDINGER, Imprimeur & Libraire,
dans Grafton-Street, St. Ann's, Soho.

Et se vend chez P. ELMSLEY, Successeur de
Mr. P. VAILLANT, dans le Strand.

MDCCLXVIII.

T A B L E

Des Sujets traités dans chaque Lettre.

LETTRE I.

Les ennemis du Christianisme n'ont la plupart à cœur ni le bien de l'humanité, ni l'établissement d'un véritable Théisme.

pag. 1.

LETTRE II.

Il y a de la folie à espérer d'établir l'Athéisme, & de la méchanceté à le vouloir. L'Athéisme mauvais garant de la tolérance des opinions, & destructif de celle des mœurs. L'ancien Paganisme même lui étoit préférable.

pag. 24.

LETTRE III.

Les Incrédules n'ont jamais renversé les grandes preuves de la vérité du Christianisme.

pag. 45.

LETTRE IV.

Tableau des principales objections des Incrédules, réponse à une partie de ces objections.

A 2

tions.

T A B L E.

tions. La dépravation de l'Europe effet des progrès de l'incrédulité. Le Christianisme a rendu, & rend encore de grands services à l'humanité. pag. 100.

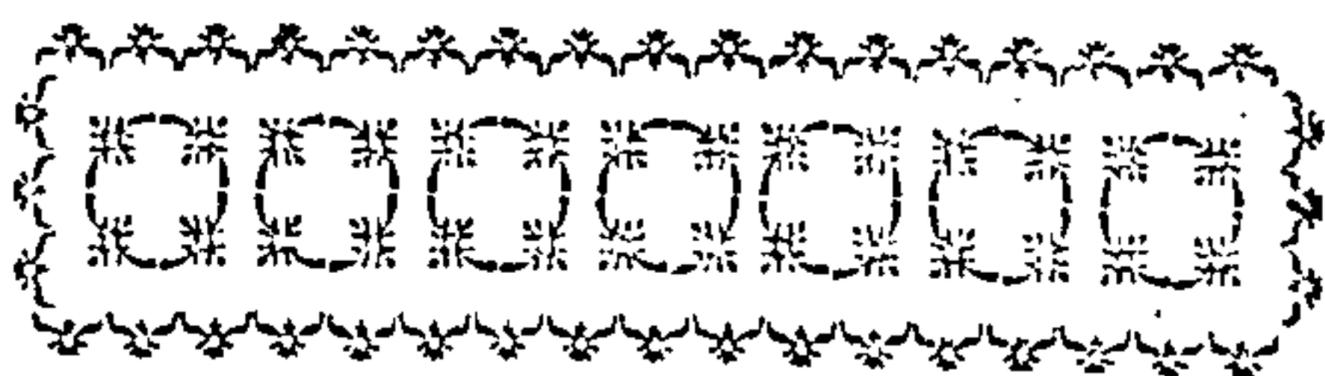
LETTRE V.

Réponse à la seconde partie des objections. Les maux imputés au Christianisme ne sont point son ouvrage. Les erreurs du Papisme, & sur-tout l'intolérance condamnées par l'Évangile. Les Incrédules affoiblissent & décrivent leur cause en confondant l'un avec l'autre. pag. 129.

LETTRE VI.

Le projet de substituer le vrai Théisme au Christianisme impraticable, ses principes aussi contestés que les preuves de la Révélation. Sa nature aussi corruptible que le Christianisme, & moins susceptible de réformation. pag. 178.





L E T T R E S
SUR L'ÉTAT PRÉSENT
DU CHRISTIANISME,
ET LA CONDUITE
DES INCREDULES.



L E T T R E I.

MONSIEUR,

 VOUS ne revenez pas, dites-
vous, de votre surprise ; vous
ne concevez pas que je puisse
être à la fois témoin triste &
muet de la décadence de la Religion ; vous
voulez savoir mes raisons, je vous les
envoie, B LA

LA première & la principale est l'inutilité de tout ce qu'on écrit sur cette matière : Un Médecin ne sauroit guérir un malade qui rejetteroit tout remède ; un Auteur ne peut éclairer des gens qui refusent de le lire.

OR, dites-moi de grace, Monsieur, sur quels lecteurs incrédules un défenseur de la Religion pourroit aujourd'hui compter ? Seroit-ce sur les gens de Cour, qui la plupart ne connoissent de Dieu que le Prince, ni d'autre Ciel que la faveur ? Seroit-ce sur les gens d'affaires, qui, pour en faire de meilleures, sont si aisés d'être délivrés de tous ces vieux scrupules qui embarrassoient leurs bons trisayeux ? Seroit-ce sur les gens de plaisir, à qui l'incrédulité fournit tant d'heureuses plaisanteries, & qui, s'ils se laissoient convertir, ne pourroient plus corrompre par jeu la femme de leur ami, ni se plonger en riant dans tous ces vices du galant-homme, auxquels leurs pères avoient eu la sottise de donner des noms odieux ? Ou prétendez-vous enfin que je ramène
la

la tourbe Philosophesque de ces Beaux Esprits, qui du haut du trône superbe, où les a placés leur orgueil, jettent un œil de pitié dédaigneuse sur le crédule vulgaire, & croiroient se déshonorer de penser en rien comme lui? Mon ami, ne m'ordonnez pas de semer sur le sable; si vous voulez que je les convainque de la vérité de la Religion, commencez par leur inspirer un sincère amour de la vérité. La foi ne fauroit germer dans des ames où ne régnerent ni la vertu, ni la bonne foi (a).

JE

(a) Je n'en citerai que trois exemples: " Du temps d'Ezéchiel," dit l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* à l'Article ANTHROPOPHAGES, " les Juifs devoient être dans " l'usage de manger de la chair humaine, " car il leur prédit au Ch. xxxix. que Dieu " leur fera manger, non seulement les chevaux de leurs ennemis, mais encore les cavaliers, & les autres guerriers. Cela est positif. Et en effet, pourquoi les Juifs " n'auroient-ils pas été Antropophages?

JE conviens qu'on ne doit pas mettre tous les Incrédules dans la même classe : Les cerveaux sont frapés à tant de coins différens, qu'il seroit dur d'affurer qu'avec
de

“ C'eut été la seule chose qui eut manqué
 “ au peuple de Dieu pour être le plus abomi-
 “ nable peuple de la terre.”

La même calomnie est répétée dans les additions à l'histoire générale de Mr. de VOLTAIRE, à l'Art. intitulé *Vaines Disputes*. Le Prophète Ezéchiël, y dit-il, promet aux Hébreux de la part de Dieu, que s'ils se défendent bien contre le Roi de Perse, ils aurent à manger de la chair de cheval & de la chair de cavalier. Voici maintenant ce que porte le texte sacré :

“ Toi donc, fils de l'homme, ainsi a dit le
 “ Seigneur Éternel, dis aux oiseaux de toute
 “ espèce, & à toutes les bêtes des champs :
 “ Assemblez-vous & venez, amassez-vous de
 “ toutes parts pour mon sacrifice, que je fais
 “ pour vous, savoir un grand sacrifice sur les
 “ montagnes d'Israël : Et vous mangerez de
 “ la chair, et boirez du sang : Vous mangerez
 “ la chair des hommes forts, & boirez le sang
 “ des principaux de la terre, des moutons,
 “ des agneaux, des boucs, & des taureaux.”

On

L E T T R E I. §

de la droiture & du sens on doit absolument devenir Chrétien ; mais ce que je crois bien, c'est que les Incrédules de ce dernier genre font le petit nombre, & que

fi

On lit dans le même Prophète, Ch. iv. que Dieu lui ordonna de se faire du pain de plusieurs fortes de graines, & de se servir pour le cuire de bouze de vache, pratique qui subsiste encore dans quelques pauvres cantons de l'Europe, & qui devoit alors peindre aux Juifs leur misère future dans les pays où ils seroient transportés : Si vous en croyez l'Auteur du Dictionnaire, c'est de la bouze même que le Prophète devoit se nourrir. *Art. ÉZECHIEL.* Et ce mensonge a paru si heureusement trouvé, qu'on l'a répété dans la Philosophie de l'Histoire, dans le sermon des cinquante, dans l'examen important. C'est dans ce dernier ouvrage qu'on trouve cette belle sentence : *Autant de mots, autant d'erreurs dans les E-vangiles, & c'est ainsi qu'on réussit avec le peuple. Exam. imp. p. 197.* Il paroît bien que l'Auteur compte là-dessus ; mais s'il est triste d'avoir à lutter contre de tels adversaires, il l'est plus encore de voir une foule imbécille gober tout ce qu'ils disent comme autant d'Oracles.

si quelque livre peut les éclairer, il en existe assez pour cela.

QUANT aux autres, ils sont décidés à ne point changer de parti, & de peur même d'être tentés d'en changer, ils fermeroient mon livre sur son étiquette.

CROYEZ-VOUS en effet, Monsieur, que de tant de milliers d'Apostats du Christianisme que contient aujourd'hui l'Europe, il y en ait beaucoup qui aient pris quelque peine à examiner le pour & le contre, à peser les raisons des Avocats des deux partis ? Désabusez-vous, mon cher, si telle étoit votre pensée ; ils ont lu les Pensées Philosophiques, l'Homme Machine, le Livre de l'Esprit, VOLTAIRE sur-tout, l'inépuisable, le charmant VOLTAIRE, & ils ont dévoré si bien les poisons, qu'ils auroient honte d'eux-mêmes, s'ils goutoient des antidotes ; ils tâchent bien plutôt d'oublier qu'il fut un temps où ils eurent la faiblesse d'être Chrétiens, & pour le faire de même oublier aux autres, ils font

afiaut

assaut entr'eux à qui répétera le mieux les jolies leçons de leurs Maîtres, & toutes les petites épigrammes dont leurs écrits sont semés.

CE ton là seul des ouvrages des uns, & des conversations des autres sur cette matière, suffiroit pour justifier le refus que je vous fais, parce qu'il suffit à prouver combien peu la vérité & l'humanité tiennent au cœur de tous ces Apôtres, & de la foule de leurs Profélytes. Quelle prise aurois-je sur de telles gens ?

L'AMI de la vérité est toujours décent & modeste, & il le seroit encore plus, quand il attaqueroit une Religion respectée de cinquante peuples, & subsistante depuis dix-sept siècles. Il traite avec gravité un sujet si grave ; il combat par des raisons, & non par des moqueries ; il est bien vrai qu'alors il ne plairoit qu'aux gens sensés, & ne seroit pas fortune auprès des Petits-Maîtres, ni des femmelettes.

L'AMI

L'AMI de l'humanité n'est pas non plus si pressé de fronder & de renverser tout ce qui lui paroît faux, qu'il foule aux pieds, pour y arriver plus vîte, toute autre considération. Il calcule, il pèse les biens, ainsi que les maux que ces erreurs produisent, ou peuvent produire dans la société ; & supposé qu'elles soient un de ses principaux liens, il n'entreprendra point de le rompre, ni même de le relâcher, qu'il n'ait trouvé quelque chose qui en tienne lieu.

TRANSPORTONS, par exemple, SOCRATE au dix-huitième siècle, & mettons lui l'Évangile en main. Je n'assurerai point qu'il se feroit Chrétien, quoique tout ce qu'on connoît de son caractère, me porte à le croire ; mais en le supposant même Incrédule, qui oseroit dire qu'il n'auroit aucun respect pour un Livre dont la Doctrine est si pure, & la Morale si belle, qui fait main basse sur tous ces Dieux criminels ou ridicules qu'adora le monde Payen, pour éta-

blir

blir à leur place un Dieu saint & juste, qui Auteur de tout, veille à tout, & conserve tout; qui supporte long-tems le pécheur, non comme indifférent au crime, mais comme Père du coupable; qui se laisse fléchir par les larmes de la repentance, & compte les travaux de l'homme de bien pour les couronner magnifiquement un jour? N'auroit-il point d'égard pour un Code de Religion, qui ne prescrit qu'un culte aussi simple que son objet, qui réduit les devoirs de l'homme à aimer son Père & son Bienfaiteur, & à lui prouver cet amour en servant ses frères? Qui peut penser, en un mot, qu'en voyant ce Livre dicté par la vertu, s'il ne l'est pas par la Divinité, vénéré de Nations nombreuses, & devenu pour des millions de particuliers la base de leurs bonnes mœurs, le premier soin de ce grand homme fut d'insulter à cette créance, de flétrir & d'injurier ce JESUS, qui a mené une si belle vie, & l'a terminée par une plus belle mort, d'affurer que tous ceux qui nous ont laissé par écrit ses préceptes & son exemple, n'ont été
que

que des fous ou des imposteurs, & que les promesses qu'ils font à l'homme de bien ne font que des rêves de gens en délire ?

AH ! quand les preuves de la vérité du Christianisme seroient aussi foibles qu'elles sont fortes en effet, des Socrates, des sages n'en seroient point un sujet de triomphe ; ils ne chanteroient point victoire ; ou plutôt, ce ne seroit qu'à regret, & en versant d'amères larmes qu'ils conviendroient qu'un si beau système, si encourageant pour le juste, si consolant pour l'infortuné, n'est pourtant bâti que sur des chimères.

Nos Philosophes modernes, qui le prennent sur un ton si différent, me scandaliseroient pourtant beaucoup moins, s'ils nous donnoient quelque équivalent de ce qu'ils cherchent à nous ôter ; si, par exemple, en tâchant d'une main de renverser la Révélation, ils s'efforçoient d'établir de l'autre la Religion Naturelle ; mais
c'est

c'est ce qu'aucun d'eux n'a fait, & plusieurs ont fait le contraire.

IL me semble, à ce mot, entendre se récrier une foule de leurs adhérens : Quoi ! diront-ils presque indignés, vous osez accuser nos Maîtres de ne rien faire pour le Naturalisme, & ils ne cessent de le célébrer comme la seule Religion vraie & nécessaire ? Ils le célèbrent par fois, j'en conviens, mais ce ne sont pas de froids éloges : que nous demandons, ce sont des preuves qui l'établissent, des démonstrations qui le fondent. En ont-ils jamais donné ? Ont-ils seulement essayé ?

POURQUOI donc vantent-ils une Religion qui selon moi les intéresse peu ? Par politique, Monsieur, pour arriver plus aisément à leurs fins.

ILS sont trop habiles pour ne pas comprendre qu'en essayant de substituer tout à crud l'Athéisme à l'Évangile, ils revoltent les esprits ; ce système est à la fois

fi

si désolant & si absurde ; les conséquences en sont si propres à jeter la consternation dans les ames, & les gens de bien dans le découragement, qu'ils n'osent pas entreprendre de le défendre à découvert, & pour ainsi dire, en rase campagne ; ils veulent pourtant l'introduire, & voici la savante marche qu'ils suivent pour y parvenir.

Après avoir étonné, & presque subjugué les esprits par l'audace intrépide avec laquelle ils osent fouler aux pieds ce que les hommes respectent le plus, ils feignent de s'arrêter, comme s'ils craignoient de passer les bornes, & n'avoient d'autre but que d'affranchir les hommes du joug avilissant de la superstition, pour les amener au Naturalisme, à la Religion de NOE', d'ABRAHAM, de SOCRATE & de MARC-AURE'LE. Ce procédé leur donne un air de modération & de Philosophie, qui leur attire la confiance & le respect de leurs Lecteurs ; on se croiroit tout-à-fait injuste de ne les pas regarder si-non comme les vengeurs, du moins comme les amis de la vérité.

MAIS

MAIS comme ce grand mot de RELIGION NATURELLE n'est chez eux qu'un leurre dont ils se servent pour vous détacher plus aisément du Christianisme, après vous avoir dit ce que vous devez rejeter, ils se gardent bien de vous apprendre de même ce que vous devez admettre ; ils se gardent plus encore de vous le prouver ; ou plutôt, attaquant l'un après l'autre tous les fondemens du Théisme, ils vous noyent dans un déluge de doutes, ils vous plongent dans des montagnes de nuages, dont rien ne peut plus vous tirer.

L'UN vous dira, par exemple, qu'il n'y a point d'esprit, que toutes nos idées viennent de nos sens, que nous ne sommes que corps & matière, & que si nous avons quelque avantage sur les brutes, c'est à la seule supériorité de notre organisation que nous en sommes redevables. Il vous prouvera que l'homme n'est qu'une machine, une plante, & que tout en nous périt à la mort. Un autre, développant les conséquences de ce beau système, vous

apprendra que la vertu & le vice ne sont que des mots, que le plaisir corporel est le mobile unique de tous les humains, & que NE'RON qui fit bruler Rome, & SCE'VOLA qui donna sa main à dévorer aux flammes pour effrayer l'ennemi qui la pressoit, n'avoient tous deux pour but que de se procurer des sensations délicieuses. Celui-ci rassemblant les atomes épars d'Epicure, sans expliquer ni d'où ils viennent, ni qui les mit en mouvement, les fera tourner pêle mêle ensemble pendant des millions de siècles, & vous dira froidement qu'ils s'accrochèrent enfin les uns aux autres dans le bel ordre que nous admirons, & que c'est ainsi qu'est né l'Univers : Celui-là vous assurera qu'il n'y a de Divinité que le monde, & que tous ces élémens qui se choquent, ces hommes qui s'entretuent, ces animaux qui s'entre-dévorent, ne sont que des parties & des modifications d'un grand Être, avec qui ils ont une existence commune, ensoite que Dieu est tout, & que tout est Dieu. Enfin il en viendra un dernier, qui ébran-

lant

lant fans peine tous ces systêmes monstrueux, vous avouera franchement que tout est douteux & problématique, & que le meilleur parti qu'il y ait à prendre, est de se retirer dans les régions obscures, mais paisibles du scepticisme. C'est aussi à quoi se résolvent la plupart des déser-teurs du Christianisme ; ainsi ces prétendus Disciples de la Religion Naturelle en viennent bientôt au point de n'en plus avoir ; ils ne savent ni ce qu'ils font, ni pourquoi ils font, ni ce qu'ils deviendront un jour ; ils se lassent même de le rechercher, & se réduisent pour toute maxime au grand axiome des anciens pourceaux d'Épicure, *Mangeons & buvons, car demain nous mourrons.* Telles sont les lumières & telles les mœurs que donnent à la foule de leurs Sectateurs nos Philosophes modernes, qui ne laissent pas de se regarder comme les flambeaux des Nations. Ne seroit-on pas mieux fondé à les en appeller les fléaux ?

Si en effet le Naturalisme leur tenoit à cœur ; s'ils desiroient de bonne foi de le

faire régner sur la terre, est-il apparent, est-il concevable qu'ils attaquaient avec tant d'amertume & d'acharnement le Christianisme, qui n'est au fond qu'un cours plus complet de Religion Naturelle que tout ce qu'on avoit eu jusqu'à lui? Le vrai Théiste adore un Dieu Créateur du monde, croit sa Providence, admet la différence du bien & du mal moral, espère une autre vie, où le juste sera dédommagé de ses travaux, & le méchant puni de ses crimes: N'est-ce pas là au fond l'essence de la doctrine Évangélique? Si cet Évangile nous enseigne encore, que Dieu, prenant pitié de la longue ignorance où les hommes avoient vécu sur presque tous ces articles, envoya son fils au monde pour les leur prêcher, que ce fils auguste prouva sa mission par mille vertus, & par mille actes de bienfaisance au-dessus du pouvoir humain, qu'il scéla de son sang la vérité de sa doctrine, que pour la démontrer mieux encore, Dieu le fit sortir vainqueur du tombeau, & l'éleva dans les Cieux; en supposant même le tout chimérique, font-ce donc

done

donc là des opinions si noires, si injurieuses à Dieu, si funestes à l'humanité, qu'il faille pour les abolir, enfanter tant de volumes, faire gémir tant de presses, jeter tant de ridicule sur ceux qui les croient, & s'exposer à renverser du même coup les vérités capitales à qui elles servent d'appuis pour les neuf dixièmes du monde Chrétien (a) ?

CETTE conduite est si peu sensée, que j'ai vu des Incrédules même en être scandalisés, & condamner hautement l'indécence & le fanatisme avec lesquels les
Phi-

(a) J'ai même connu divers Gens de lettres, qui pénétrés de l'incertitude des connoissances humaines, avouoient avec bonne foi que s'ils cessoient d'être Chrétiens, ils seroient bien tentés de ne plus rien croire, & que le mieux qu'il put alors leur arriver, seroit de s'en tenir au point où les *SE'NE'QUE* & les *CICE'RON* parvinrent autrefois à force de méditations, de souhaiter un bonheur futur, plutôt que de l'espérer avec une sorte de certitude.

Philosophes modernes attaquent notre Religion : “ Je ne suis point Chrétien,” me disoit l’un d’eux, “ mais je serois bien
“ fâché de voir la chute du Christianisme,
“ sur-tout dans ma patrie ; les femmes &
“ la foule des hommes n’ont pas la tête
“ assez forte, ni le cœur assez bien gardé,
“ pour que leur vertu se soutienne sans
“ les principes de la Religion ; & supposé
“ que l’Evangile vint à leur manquer, ils
“ n’auroient pas assez de raison pour s’en
“ former de ses débris une nouvelle, qui
“ leur en tint lieu. Je ne suis point Chré-
“ tien,” continuoit-il, “ mais si je n’en
“ ai pas le langage, je ne tiens point un lan-
“ gage contraire, & je m’efforce d’en avoir
“ les mœurs ; je lis l’Evangile qui m’édi-
“ fie & m’instruit ; je n’adore pas JESUS,
“ mais je l’honore, & je bénis sincèrement
“ la mémoire de ces respectables pêcheurs,
“ qui, au péril de leurs vies, renversèrent
“ les Autels du Polythéisme, leur substi-
“ tuèrent une Religion humaine & douce,
“ & répandirent en une seule génération
“ plus de lumières dans le monde que n’a-
“ voient

“ voient fait tous les Philosophes pendant
 “ deux mille ans.”

“ JE ne puis sur-tout mettre aucune
 “ comparaison entr’eux & les vains Do-
 “ cteurs de ce siècle, qui osent froidement
 “ nous dire qu’il n’y a ni Dieu, ni ame,
 “ ni vertu, ni vice, & poignardent le genre
 “ humain en se disant ses bienfaiteurs.
 “ Quand les Apôtres nous auroient trom-
 “ pés, au moins leur tromperie n’est pro-
 “ pre qu’à nous rendre heureux. Que
 “ tous les hommes en effet s’accordent à
 “ prendre JESUS pour modèle, ils ne
 “ seront bientôt qu’un peuple de frères ;
 “ l’on ne fera plus consister la piété dans
 “ des grimaces hypocrites & des obser-
 “ vances sans fruit, mais dans la miséri-
 “ corde, la fidélité, la justice ; les riches
 “ seront bienfaisans, modestes, les pau-
 “ vres laborieux, frugaux & patients ; les
 “ peuples obéiront aux Princes, les Princes
 “ respecteront leurs sujets ; les uns & les
 “ autres espéreroient à tort, si l’on veut,
 “ un Paradis après cette vie ; mais ils
 “ se-

“ feroient descendre le Paradis sur la
 “ terre.”

“ SUPPOSE', au contraire, que les autres
 “ vinssent à bout de nous faire adopter
 “ leur système impie, je vois au même in-
 “ stant la société replongée dans le chaos ;
 “ plus de frein pour l'homme puissant ;
 “ plus de ressource pour l'opprimé ; plus
 “ d'équillon à faire le bien ; plus de crainte
 “ de faire le mal que la terreur avilissante
 “ des roues & des échafauds. Et que
 “ de maux même ! Que de calomnies
 “ adroites ! Que de médifances ! Que
 “ d'ingratitude ! Que d'emportemens,
 “ contre lesquels les Loix humaines ne
 “ sauroient sévir ? La Religion ne pré-
 “ vient pas tous ces désordres, sans doute ;
 “ mais elle en arrête au moins le déborda-
 “ ment ; elle console au moins l'homme
 “ flétri, en lui promettant un jugement
 “ final où son innocence sera reconnue ;
 “ elle soutient le juste bienfaisant, en lui
 “ annonçant un Dieu qui s'est rendu la
 “ cau-

“ caution des hommes, & solidaire des
 “ infortunés.”

“ QUEL honnête motif peut au con-
 “ traire animer le zèle du Matérialiste,
 “ & l'ériger en Convertisseur ? Quel
 “ mal lui fais-je de croire un Dieu bon,
 “ qui veut que je l'aime, que je le sup-
 “ porte, que je lui fasse tout le bien
 “ qui dépend de moi ? Quel mal fais-je
 “ à mes semblables de croire qu'un Dieu
 “ est leur Père, & qu'il veut que je vive
 “ en frère avec eux, que je sois fidèle
 “ à mon Prince, à mes amis, à ma
 “ parole, que je cultive mon intelli-
 “ gence, & que j'use modérément des
 “ plaisirs, sans leur permettre d'abrutir
 “ jamais ma raison, ou d'abrégér ma
 “ courte vie ? Quel mal cause-je à qui
 “ que ce soit, de croire que ce Dieu pro-
 “ pice veut me rendre heureux, & qu'il
 “ couronnera dans le Ciel les foibles ef-
 “ forts que je fais pour l'imiter sur la
 “ terre ? Quand j'aurai abjuré tous ces
 “ sentimens ; quand je serai convaincu que
 “ tout

“ tout en moi n’est qu’argille, qu’il n’y
 “ a point de Juge éternel qui tienne re-
 “ gistre de mes actions, que les Tribu-
 “ naux seuls font à craindre, en serai-je
 “ plus juste & plus équitable? Aurai-je
 “ plus d’horreur pour le gain illicite,
 “ plus de respect pour la foi conjugale?
 “ Serai-je plus religieux à restituer un
 “ dépôt, plus patient dans mes disgraces,
 “ plus disposé à aller en secret essuyer les
 “ larmes du pauvre? Verserai-je plus
 “ aisément mon sang pour les Loix & pour
 “ la Patrie, si je crois que tout finit à la
 “ mort, que si je suis persuadé qu’une mort
 “ si noble me vaudra mille siècles de féli-
 “ cité? Réponds-donc une fois, Raison-
 “ neur aussi vain que triste. Quelle fu-
 “ reur te porte à vouloir m’enlever cette
 “ douce espérance? Pourquoi me ravir
 “ ce qui sert de baume à mes maux, de
 “ base & d’équillon à ma fragile vertu?
 “ Garde, garde pour toi ta charité cruelle;
 “ tu promettois de m’annoncer la vérité,
 “ & tu ne m’annonces que le désespoir.”

“ QU’IL

“ QU’IL y ait eu, si l’on veut, c’e ver-
 “ tueux Athées ; suit-il delà que tout un
 “ peuple puisse être à la fois l’un & l’au-
 “ tre ? Les Athées mêmes, dont on vante
 “ la probité, n’auroient-ils pas été plus
 “ loin dans la carrière des vertus, si aux
 “ charmes inhérens à ces vertus mêmes
 “ ils avoient joint l’espoir d’un honneur
 “ sans fin qu’elles leur obtiendroient après
 “ le trépas ? Et si tous ces motifs réunis
 “ ne peuvent leur attacher la seule des
 “ hommes, que fera-ce, si on leur ôte le
 “ plus fort de tous ? Arrêtera-t-on les
 “ vices en retranchant leurs contrepoids ? ”

AINSI raisonnoit cet homme simple &
 sensé ; & vous comprenez bien, Mon-
 sieur, que loin de lui savoir mauvais gré
 de son incrédulité, je le mettois en moi-
 même fort au dessus de ces Chrétiens
 vulgaires, dont la foi n’est que l’ouvrage
 du sol où ils ont eu le bonheur de naître,
 qui n’ont jamais examiné, ni douté, qui
 disciples du Christ en Europe, seroient
 Mahométans en Perse, & Sectateurs du
 DAÏRO

DAÏRO au Japon, & semblent ne dire de bouche qu'ils croient, que pour rendre inexcusable la dépravation par laquelle ils déclarent, à qui fait l'entendre, qu'ils ne croient point. Je vous embrasse, Monsieur, de tout mon cœur.



LETTRE II.

MONSIEUR,



PUISQUE mes premières remarques ont eu le bonheur de vous plaire, je les continue, & je dis qu'avant de s'efforcer de renverser le Christianisme, pour lui substituer l'Athéisme, la prudence voudroit que les Incrédules examinassent si cette substitution est possible.

CAR s'il arrivoit, par exemple, qu'ils ne réussissent dans leur projet qu'à demi,
&

& qu'après avoir brisé nos Autels, ils ne pussent empêcher qu'on n'en élevât d'autres sur leurs ruines, le genre humain auroit droit de leur reprocher la révolution, supposé que le nouveau culte causât plus de maux, & procurât moins de biens que ne faisoit le Christianisme.

LOIN de résoudre cette question, ces Messieurs ne paroissent pas seulement l'avoir apperçue ; & à dire vrai, ils se conduisent dans toute cette affaire avec une impétuosité, une fougue, qui, si elle n'est pas fanatisme, ressemble fort au moins à l'étourderie.

S'ILS espèrent faire régner l'Athéisme, il faut que cet espoir soit fondé, ou sur la disposition présente des esprits, ou sur une chaîne si forte de démonstrations qu'on n'ait rien même de spécieux à leur opposer, ou sur ces deux causes réunies ensemble.

S'ILS ont des démonstrations, il est singulier qu'ils s'obstinent depuis si long-tems

D

à les

à les garder dans leur porte-feuille. Ne sentent-ils pas que c'est décréditer leurs armes que de n'oser paroître en rase campagne, & de ne combattre que par escarmouches, où presque toujours ils ont eu du pire ? La conversion d'une quatrième partie du monde flateroit-elle si peu l'amour propre des Philosophes, qu'ils ne daignassent pas tirer leur gros canon pour l'opérer ?

S'ILS nous méprisent assez pour croire n'avoir besoin pour nous vaincre que d'envoyer contre nous leurs enfans perdus, l'expérience au moins devoit les guérir de leur prévention ; près de deux siècles se sont écoulés depuis qu'ils ne cessent de nous harceler ; cependant tous leurs exploits se sont bornés à nous enlever quelques déserteurs, & ils ne fauroient nous montrer encore un seul hameau Chrétien qu'ils aient fait Athée.

Et qui peut s'imaginer qu'ils triomphent jamais du Dieu des Chrétiens,
après

après avoir échoué contre ceux du Paganisme ?

CERTAINEMENT, s'il fut un temps où ils eurent lieu d'espérer, c'est celui où la terre adoroit des Dieux absurdes & coupables, un SATURNE qui dévorait ses enfans, un JUPITER mutilateur de son Père, infidèle époux de sa sœur, un MERCURE fripon, une VENUS impudique, un BACCHUS yvrogne, &c. On avoit beau jeu sans doute contre de telles Divinités, & l'on comprend bien que les Philosophes ne leur épargnèrent pas le ridicule, quand ils crurent pouvoir le leur prodiguer sans risque ; avec tous ces désavantages pourtant le Polythéisme se soutint ; quelque revoltant qu'il fut, on trouva plus fou encore d'admettre un Univers sans cause ; ceux même qui conservoient peut-être en secret des doutes, regardèrent l'Athéisme comme si destructif des mœurs, si propre à relâcher tous les liens de la société, que l'on devoit replonger cette vérité, si c'en étoit une, dans le puits fatal d'où on l'a-

voit tirée ; plusieurs même furent d'avis qu'on l'y fit suivre des Docteurs qui étoient la publier ; ce qui donna lieu aux persécutions que divers d'entr'eux éprouvèrent (a).

Je le répète donc avec une pleine confiance ; si l'Athéisme n'a pu s'établir sur les débris d'une Religion qui donnoit à ses

ag-

(a) *Aspasie* ayant été accusée d'impiété, ne dut son salut qu'aux prières de *Périclès* & aux larmes abondantes qu'il répandit en plaidant sa cause. *Plutarch. T. 1. p. 169.* *Anaxagore de Clazmén* faillit être condamné à mort pour avoir soutenu que le Soleil étoit une masse de fer ardente ; on mit à prix la tête de *Diogoras de Melos* pour avoir raillé des mystères ; la fuite seule déroba *Protagore* au supplice pour avoir révoqué en doute dans un livre l'existence des Dieux. Une loi expresse condannoit à mort à *Athènes* quiconque introduiroit des Dieux étrangers ; ce fut l'arme principale dont on se servit pour perdre *Socrate*. Et l'on ose quelquefois nous dire que l'intolérance ne commença qu'avec le Christianisme. Voyez *Jos. cont. Appion L. II.*

agresseurs tant de prises sur elle, quelle apparence qu'il triomphe de l'Évangile, qui, à le supposer même aussi rempli de fables que nos adversaires le disent, a toujours sur le Paganisme l'avantage immense d'annoncer un Dieu juste, miséricordieux & parfait !

JE conviens qu'il est plus aisé de détruire que d'édifier ; & comme en admettant qu'il y a un Dieu qui veille sur notre conduite, & veut un jour nous en demander compte, il n'y auroit pas là le mot pour rire, & il y auroit au contraire pour certaines gens sujet de trembler ; je comprends aussi que les petites objections que bégayent les Philosophes contre ces grandes vérités, ont pu trouver crédit dans quelques têtes frivoles, qui croiroient devenir pesantes, si elles pensoient avec quelque suite, & s'imaginent sur-tout que la grande affaire en ce monde est de s'amuser ; mais qu'est-ce, je vous prie, que cette poignée d'esprits forts devenus Théologiens par galanterie, & pour assurer avec ferment les

femmes qu'ils perdent, que n'étant point de Dieu, il n'est point d'enfer ; qu'est-ce, dis-je, que cette poignée de Docteurs de toilette comparés à la masse du genre humain qui les méprise & les condamne ?

LA lumière a paru, qu'ils ne se flattent pas de l'éteindre. Il est trop tard pour nous faire croire que la matière soit éternelle, qu'elle ait un mouvement nécessaire, ou qu'elle ait enfanté la merveille de la pensée. Que s'ils veulent savoir quelle autorité nous opposons à leurs chances & à leurs atomes, qu'ils lèvent les yeux vers le Ciel, qu'ils lisent nos preuves dans le Firmament, elles y sont écrites en caractères de feu. Ces milliers d'Astres éclatans qui en lambrissent la voute, & dont la bienfaisante lumière rassure le nocher timide, & lui trace sa route dans le silence des nuits ; ce Soleil, qui depuis près de soixante siècles larde à la fois sur sept mondes ses inépuisables feux ; cette Terre elle-même, qui par un mouvement périodique tourne successivement vers lui

toutes

toutes ses parties, comme pour lui demander la chaleur & la vie, sont autant de hérauts, de prédicateurs de la vérité que nous défendons. Et devant combien d'autres ne pourrois-je pas citer l'Incrédule ? Veut-il donc nous rendre sourds à leur témoignage ? Ce n'est pas assez de le démentir, il faut l'étouffer ; qu'il arrache de leurs sphères tous ces globes étincelans, qu'il les replonge dans la nuit du néant ; qu'il éteigne ce flambeau immense qui nous réchauffe & nous éclaire ; qu'il fasse des Cieux un vaste désert, un nouveau chaos : jusqu'alors leur voix magnifique sera entendue aux deux bouts du monde, & ne lui laissera que la honte d'avoir élevé la sienne contr'elle.

MAIS s'il est insensé d'espérer d'introduire l'Athéisme, est-il plus sage de le vouloir ? C'est la seconde question que j'invite ces Messieurs à examiner.

ILS supposent d'abord comme démontré qu'un peuple Athée seroit tolérant ; ils
feroient

feroient mieux, ce me semble, de commencer par le prouver.

JE conviendrais sans peine qu'il se trouveroit chez ce peuple un grand nombre de particuliers qui regarderoient les Eterodoxes, c'est-à-dire, les adorateurs d'un Dieu comme de pieuses dupes, plus dignes de pitié que de colère, & les supporteroient d'autant mieux, qu'ils compteroient tirer parti de leur superstition prétendue. Mais feroit-il impossible que les Chefs vissent la chose sous un tout autre point de vue, & que l'un d'eux, par exemple, tint à ses Collègues l'à-peu-près du discours suivant.

VOICI des gens qui croient un Dieu Créateur & Maître des hommes, qui selon eux a gravé dans nos cœurs des Loix sur lesquelles il nous jugera : Vu la foiblesse de la plupart des cerveaux, n'est-il pas à craindre qu'ils ne trouvent des imbécilles que leurs sophismes enlacent ? Comment sur-tout leurs enfans repousseront-ils des préjugés présentés par des mains si chères ?

Et

Et cela seul ne suffiroit-il pas pour entretenir dans l'Etat un schisme constant, pour affoiblir l'estime & la confiance qui doivent régner entre tous ses membres, & amener tôt ou tard une révolution fatale à votre pouvoir ?

Voyez en effet ce qui se passe à cet égard chez tous nos voisins ; ce n'a point été pour s'imposer un nouveau joug qu'ils ont admis une Divinité ; ils n'ont voulu que relâcher celui qu'ils portoient, en soumettant leurs Princes même à un Maître ; ils ploient le genou devant le prétendu Créateur du Ciel, pour avoir un prétexte de lever dans l'occasion le bras contre leurs Rois sur la terre, en les accusant de leur prescrire des choses qui répugnent à leur conscience.

PRENEZ y donc garde, Conducteurs du peuple. Ces adorateurs d'un Dieu chimérique rampent à présent devant votre trône, & ne demandent que d'être soufferts ; souffrez les effectivement, ils s'accroîtront,

croîtront, ils se fortifieront à son ombre, & dans vingt ans peut-être ils le briseront.

Qui connoît à quel point les Souverains tiennent à leur autorité, combien ils abhorrent & redoutent tout ce qui menace de loin d'y porter la moindre atteinte, concevra sans peine qu'il n'en faudroit pas davantage pour faire proscrire ou bannir les nouveaux Sectaires ; mais en supposant même que cela ne suffit pas, ne s'éleveroit-il pas de benins Philosophes, qui démontreroient docilement que toute innovation dans un Etat est dangereuse, & qu'on doit d'autant plus se défier de celle-là, que tous les cultes ont nui à la tranquillité des Nations, & produit des scènes affreuses ? On en appelleroit là-dessus aux Annales de tous les peuples ; on prodigueroit les exemples & l'érudition, & très-probablement on finiroit par persécuter, pour éviter la persécution.

CETTE crainte paroitra encore mieux fondée, si l'on veut bien rechercher le
premier

premier mobile des Intolérans. On leur fait, à mon avis, beaucoup d'honneur à la plupart, en les croyant animés d'un zèle vrai, quoiqu'aveugle; l'amour propre seul les inspire: Le cas que nous faisons de nous-mêmes tient prodigieusement à l'idée que nous avons de nos lumières: or quiconque adopte, sur-tout en matières graves, des sentimens différens des nôtres, nous accuse par cela même d'erreur, & le moyen de s'imaginer qu'on soit moins clairvoyant, moins habile que son voisin! On prend donc avec chaleur la défense de son orgueil offensé, en croyant ne prendre que celle de la vérité; on commence par des livres, des réfutations, qui produisent d'autres livres & d'autres réfutations; des raisons on passe aux injures; on se prodigue réciproquement les imputations les plus odieuses, on s'accuse tour-à-tour de mauvaise foi, d'opiniâtreté; le parti le plus fort se lasse enfin de supporter l'autre, sur-tout si celui-ci l'a battu dans la dispute; & l'on disperse ou l'on pend ceux que l'on n'a pu convaincre.

AFIN

AFIN donc de s'assurer qu'un peuple Athée seroit tolérant, il ne suffiroit point de le rendre Athée, il faudroit empêcher encore qu'il ne s'y éleuat des personnes qui crussent un Dieu, & qui l'annonçassent. Les hérauts de l'Athéisme ont-ils bien médité les difficultés de cette entreprise ? Et leurs ressources pour les lever sont-elles déjà préparées ? Ce seroit peu que d'interdire l'entrée de l'Etat à tout étranger, ou d'en fermer la sortie à tous les sujets, si l'on n'extirpoit encore de leur cœur le penchant que nous avons tous à admettre un Dieu Créateur, penchant si fort, si naturel, si indestructible que sur cinq cens peuples qui ont admis une première Cause, on en compte à peine un qui l'ait méconnue, si pourtant on en peut compter (a).

MAIS

(a) On ne peut en effet traiter d'Athée un peuple, que lorsqu'instruit des preuves de l'existence de Dieu, & ayant assez de raison pour les apprécier, il ne laisse pas de les
re-

MAIS sied-il bien aux Incrédules de tant parler de tolérance, eux qui la sapent par les fondemens ? Ce n'est pas en effet pour nos opinions seules, c'est aussi pour nos fautes que nous en avons besoin ; j'ai déjà dit sur quelle base repose celle du Chrétien : Il peut pardonner au trompeur ses fraudes, au calomniateur ses mensonges, au Juge même ses iniquités, parce qu'il attend un autre Juge, auprès de qui l'intrigue & la corruption n'ont aucun accès, &

rejeter—Or ce n'est là le cas d'aucun de ces peuples grossiers & sauvages dont Mrs. BAYLE & HELVETIUS nous font le triste catalogue ; ils n'admettent, ni ne nient un Dieu, ils n'y pensent pas. C'est Mr. de la CHALOTAIS qui m'a fourni cette réflexion, qui me paroît du plus grand sens. Je ne suis pas au reste le seul qui révoque en doute la tolérance des Athées ; Mr. de PRE'MONTVAL va bien plus loin que moi, & à mon avis ne va pas trop loin. L'intolérance, dit-il, est dans le cœur de l'homme, c'est la haine des ennemis de nos opinions ; elle est d'autant plus vive que nos opinions nous sont plus chères : Si l'impiété est aussi

E chère

& qu'il acquiert par son indulgence un droit à la sienne. Il peut même rendre le bien pour le mal, parce qu'en semant sur la Terre, il s'assure dans le Ciel une moisson centuple ; il est intéressé, je l'avoue ; l'homme foible, indigent, avide pourtant de bonheur, & d'un grand bonheur, peut-il ne pas l'être ? Ah ! plut à Dieu seulement qu'ils le fussent tous de cette manière ! Ils ne s'agiteroient pas tant, il

chère aux impies que la superstition l'est aux superstitieux, ils ne feront pas moins intolérans, & je vous garantis que bien des Incrédules de nos jours sont dans le cas : Vous les verriez réduire en cendres, s'ils pouvoient, ceux qui ont la témérité d'avouer qu'ils croient un Dieu. Que des Ecclésiastiques soient persécuteurs, il se peut que ce soit par principe de conscience, d'une conscience, il est vrai, très-erronée ; — mais que nos esprits forts, ces prétendus Apôtres de la raison, ne puissent souffrir qu'un homme se déclare défenseur de la morale, & de l'essentiel de la Religion, ce n'est pas intolérance, c'est fureur. *Le Diogène de d'Alembert. Edit. d'Amsterdam 1755, pag. 167.*

il est vrai, pour s'enlever les uns aux autres les fausses richesses, mais ils posséderaient tous les biens solides, le contentement, la paix & l'amour.

MAINTENANT donc, Esprit fort, dis-moi, je te prie, ce qui fera pour l'Athée la compensation de ce contrepoids ? Il est prouvé que plus nous avons perdu, plus nous nous attachons à ce qui nous reste ; si je n'ai nul espoir d'un bonheur après le trépas ; si toutes mes prétentions finissent avec cette vie, il est clair que cette vie m'en deviendra plus précieuse, & que je serai violemment porté à m'y rendre aussi heureux qu'il sera possible, aux dépens de qui il appartiendra ; il est clair que quiconque viendra troubler, ou renverser mes mesures, fut-ce par imprudence, fut-ce à son insçu, s'offrira dès lors à mes yeux sous un aspect effroyable, & que si les Loix m'empêchent d'en venir contre lui aux derniers excès, elles ne m'empêcheront pas de le haïr en secret, de le traverser, de le décrier, de le perdre même, si je puis le faire sans trop

m'exposer. Et que seroit-ce, bon Dieu ! qu'une société composée de pareilles gens, où chacun ne s'occuperait que de soi, & ne vivrait que pour soi ? Ah ! si l'Athéisme eut régné sur la Terre depuis dix-sept cens ans, il n'eut pas fait au genre humain, si l'on veut, les playes que l'on reproche à la Religion, mais il l'auroit exterminé en détail, il l'auroit enseveli.

QUAND on presse les Incrédules sur cette matière, l'unique chose qu'ils sachent répondre, c'est qu'un bon Gouvernement préviendrait ces maux. Mais y a-t-il jamais eu de bon Gouvernement sans Religion ?—En peut-il même exister ? Voilà sans doute des questions qui mériteroient bien d'être approfondies, & ces Messieurs n'auroient pas trop de tout leur génie pour les discuter ; ils trouvent plus court de les décider par l'affirmative, & cela est au moins commode ; mais s'il ne s'agit que d'être affirmatif pour en être cru, j'affirmerai aussi le contraire, & j'aurai de plus qu'eux tous les faits pour moi.

“ ROME

“ ROME & SPARTE, disent-ils, adoré-
 “ rent des Dieux méprisables, ce qui est
 “ bien pis que de n’en reconnoître aucun,
 “ & cependant elles ont été aussi vertueuses
 “ que les peuples Chrétiens le sont peu :
 “ par conséquent, des Athées qui n’au-
 “ roient pas leurs erreurs, pourroient en-
 “ core mieux acquérir leurs mœurs.

CE raisonnement prouveroit, si la Re-
 ligion des *Romains* & celle des *Spartiutes*
 n’avoit été qu’erreur & chimère ; mais les
 superstitions s’y trouvoient mêlées à de
 grandes vérités ; si les premières désho-
 noroient leur esprit, les secondes régloient
 les sentimens de leur cœur, & furent
 constamment un des puissans ressorts de
 l’administration. Ce fut le serment qui
 rendit SPARTE si long-tems fidèle aux
 Loix de LYCURGUE ; ce fut le serment
 prêté par les soldats Romains aux Consuls
 qui redonna plusieurs fois à la République
 une armée, lorsque le mécontentement du
 peuple empêchoit qu’on n’en levât une
 nouvelle ; ils n’osoient refuser comme Lé-

gionnaires' ce qu'ils refusoient comme Citoyens. Ce fut par un serment que SCRIPION arrêta les lâches qui vouloient fuir la patrie après le désastre de *Cannes*. Et pense-t-on que ce frein qui les retint à son service, n'ait pas prévenu entre les particuliers bien des injustices & des tromperies ? (a) Comment l'Athéisme y suppléera-t-il ?

QUAND

(a) Milord BOLINGBROKE observe que les bons effets qui résultent du maintien de la Religion, & les mauvaises suites qu'amène sa négligence, se firent extrêmement sentir dans toute l'Histoire de *Rome* ; que quelque absurde que fut la Religion de *Numa*, comme elle conservoit pourtant la crainte d'un pouvoir suprême, & le dogme d'une Providence qui dirige les événemens, elle produisit toutes les merveilles que lui attribue MACHIAVEL après POLYBE, CICE'RON, PLUTARQUE. Il ajoute que le discrédit où tomba la Religion, fut la grande cause des maux que *Rome* souffrit dans la suite ; la Religion périt, dit-il, & l'Etat périt avec elle. *Lord Bolingbroke's Works, Vol. IV. p. 428.*

QUAND tout cela ne seroit pas, ou seroit même favorable à la cause des Incrédules ; quand on auroit prouvé non-seulement qu'un peuple peut réunir l'Athéisme & la vertu, mais que sous un bon Gouvernement on a vu ce singulier alliage ; qu'auroit-on gagné ? Le plus important, comme le plus difficile resteroit à faire, qui seroit de montrer cette union possible parmi les peuples Chrétiens. Si en effet leurs Gouvernemens sont si admirables, comment tolèrent-ils tous les vices qu'on nous reproche ? Comment même ne proscrivent-ils pas une Religion aussi funeste, à ce qu'on dit, que la nôtre ? Ou si leurs Gouvernemens sont encore bien imparfaits, comme nos adversaires en conviendront sans doute, qu'ils me permettent aussi de les conjurer de mettre de l'ordre dans leurs opérations, de nous donner premièrement des Loix qui nous rendent la Religion superflue, après quoi ils aviseront à abattre la Religion même.

PAR la route qu'ils prennent au contraire, ils nous laissent exposés à tous les
maux

maux qu'entraînent les vices des Gouvernemens actuels, & à tous ceux que produiroit l'Athéisme. Si cette marche est philosophique, la Philosophie ne ressemble guère à l'humanité.

DIRONT-ils que c'est la Religion qui déprave les Gouvernemens, & que sa destruction est le premier pas à faire pour les réformer? Mais s'ils l'accusent sans cesse, & qu'ils ne prouvent jamais, on pourroit bien les soupçonner aussi d'être aveuglés par la passion, plutôt qu'éclairés par la vérité.

Si leur principe étoit vrai, il s'ensuivroit en effet qu'aucune Nation Chrétienne n'a eu, n'a, ni ne peut avoir de sage Gouvernement; les Anglois font pourtant un peuple Chrétien, & ils ont, au jugement d'un (a) homme qui s'y connoissoit,

(a) MONTESQUIEU. *Voyez l'Esprit des Loix, Livr. XI. Ch. VI.*

noissoit, le plus beau systême de liberté qui jamais ait été formé. Les Incrédules feroient du moins fort embarrassés à nous nommer un peuple Athée qui ait eu de plus sages Loix.

JE pourrois joindre à cet exemple celui des Suédois, des Suisses, de vingt autres peuples ; mais il ne faut jamais tout dire ; je vous quitte donc, Monsieur, & vous salue de tout mon cœur.



L E T T R E III.

VOUS êtes assez bien rassuré, dites-vous, Monsieur, contre la crainte de voir l'Athéisme régner sur la Terre, mais vous ne l'êtes pas contre la chute du Christianisme ; il est bien humiliant sans doute pour notre âge qu'on puisse y concevoir de telles terreurs ; mais puisque vous souhaitez que je vous en dise mon avis, je vais essayer de vous satisfaire.

DEPUIS

DEPUIS près d'un siècle, il faut l'avouer, le Christianisme est dans un état de crise ; mille beaux Esprits ont ouvert contre lui la tranchée, & s'ils n'en ont pas forcé les remparts, ils ont gagné du moins bien des déserteurs ; la mêlée est à présent même aussi vive que jamais, ou si l'ardeur s'est ralentie, je crois que c'est plutôt de la part des défenseurs que de celle des assaillans. (a).

NE ferez-vous pas surpris, si malgré cela je vous dis que ces derniers feront à la fin battus ? Je m'en tiens pourtant bien sur, & ma raison en est qu'ils ont eu tous les avantages possibles, & n'ont pourtant pas vaincu. Je m'explique.

Si

(a) Il y en a une raison naturelle ; les premiers Avocats du Christianisme avoient devant eux une ample moisson de raisonnemens, & ils les ont si bien fait valoir que leurs successeurs ne peuvent guère que glaner ; on craint de redire les mêmes choses, lorsqu'on a si peu d'espoir de les dire mieux.

Si les Déistes avoient pu se choisir une époque propre à provigner leur sentimens, laquelle auroient-ils préférée ? Réduits, comme ils le font, à combattre avec des sophismes, ils auroient du choisir un siècle où l'on se piquat plus de briller que de raisonner ; où le bel esprit jouat le grand rôle, où le ridicule sur-tout fut de tous les fléaux le plus redouté ; où la licence des mœurs donnat à la Religion un air austère & sauvage. N'est-ce pas là le tableau de l'Europe depuis au moins quatre-vingts ans ?

Aussi faut-il en convenir ; ce siècle est le siècle de l'irreligion ; jamais elle n'eut de si grands Apôtres, jamais ils ne firent tant de profélytes ; la Suisse elle-même, où le bonheur, le bon sens & la foi sembloient avoir trouvé un dernier asyle, ne laisse pas de se polir, & commence à produire de petits Docteurs incroyables. J'ai vu moi-même à Genève des gens qui entendoient à peine leur art, & des femmes beaux Esprits, argumenter un VOLTAIRE à la main contre J. C. & faire

faire les agréables sur l'histoire de l'Évangile (a).

MAI-

(a) Il est pourtant vraisemblable que cet Auteur n'y a pas fait au Christianisme tout le mal qu'il eut bien voulu ; car si son système d'incrédulité eut trouvé chez les Genevois un certain degré de faveur, en considération de ses partisans, il eut probablement épargné aux autres les sarcasmes qu'il leur prodigue dans son nouveau Poëme. En ce cas, ils ont de quoi s'en consoler ; sa mauvaise humeur les honore plus que n'auroient fait ses éloges. C'est au reste un spectacle digne d'attention que celui d'un Philosophe qui emploie les derniers momens de sa vie, & les derniers efforts de sa verve à plaisanter sur les malheurs d'un pauvre peuple, en proie aux dissensions civiles, en danger de perdre son commerce, & sa liberté, & qui n'a eu d'autre tort avec lui, que de violer ses Loix pour lui donner un hospice. Les Poëtreux & les Beaux Esprits pourront applaudir à ses rimes, qui pourtant sentent bien le quinzième lustre, mais elles indigneronent certainement contre lui toutes les ames honnêtes. Les Incrédules doivent être bien fiers d'avoir un tel Avocat, & leur parti sans doute en reçoit beaucoup de lustre.

MALGRE' tout cela pourtant, malgré tous ces succès & tous ces trophées, le Christianisme subsiste ; & sans parler des Grecs, des Arméniens, des Abyssins, des Disciples de St. Thomas qui le professent dans l'Afrique & l'Asie, ni des peuples d'Amérique qui l'ont embrassé, & peuvent chaque jour le connoître mieux, il fait encore en Europe la consolation de plusieurs millions d'ames, dont la foi est d'autant plus ferme, qu'elle a soutenu plus d'affauts.

ET pourquoi en effet le Christianisme ne subsisteroit il pas ? A-t-on renversé ses preuves ? A-t-on seulement attaqué en forme cette masse de raisonnemens victorieux sur lesquels tant de grands hommes en ont établi la Divinité ? On a cassé les vitres de l'édifice, & l'on a chanté victoire, comme si l'édifice même étoit abattu.

RIEN ne prouve mieux, ce me semble, à quel point nos adversaires sont pauvres.

en objections solides & fortes, que leur ardeur à se saisir de tout ce qui en a la moindre apparence; ils en sont si avides qu'ils n'ont pas rougi de nous opposer vingt fois les écuries du Roi SALOMON, & les deux généalogies de J. C. Je fais qu'on a donné de très-plausibles explications du grand nombre des premières, & de l'opposition apparente qu'on trouve entre les autres; (a) mais quand ces solutions seroient aussi fausses qu'elles sont probables; quand il seroit démontré qu'il y a erreur dans le texte sur ces deux articles, & sur vingt autres pareils, qu'est ce que prouveroit tout cela contre la Révélation

tion

(a) On a dit, par exemple, que le mot Hébreu rendu par *écurie*, peut aussi bien signifier la place qu'y tient un cheval, & que St. Luc & St. Matthieu ne diffèrent que parce que celui-ci a fait la généalogie de J. C. par Joseph, & St. Luc par Marie. Ce dernier ne dit pas même que J. C. fut fils de Joseph, mais seulement qu'il passoit pour tel. *Luc III. 23.*

tion même ? A-t-on jamais pensé à faire un article de foi ou des richesses de David, ou des chevaux de son fils ? O grands Philosophes ! Rabattez-donc un peu de votre morgue, ou portez des coups plus dignes de vous.

Quoi en effet ! Une douzaine de pêcheurs & de péagers se mettent dans la tête de changer la face du monde, de renverser toutes les Religions, & de leur en substituer une autre toute différente ; pour exécuter ce projet, ils voyagent, ils prêchent, ils écrivent, & tout ce que nos Adversaires, Écrivains célèbres, Docteurs de la première volée, reprennent dans ces écrits avec quelque ombre de vérité, se réduit à des vetilles telles que celles que j'ai mentionnées. Cela seul vaut, à le bien prendre, un bon Traité en faveur de la Religion ; je crois voir des enfans qui battent la terre du pied ; font lever beaucoup de poussière, & s'imaginent ensuite avoir éteint le soleil, parce qu'ils ne le voient plus.

NON, il n'est pas possible que l'ouvrage de l'erreur & de l'imposture ne donne sur lui plus de prises à la critique ; & quand on est forcé d'avouer d'un Code de Religion que la Doctrine en est vraie, & la morale excellente ; que ce sont des Juifs, & des Juifs sans lettres qui en ont été les hérauts ; & qu'on soutient en même-temps que ces hérauts étoient des fous ou des fourbes, on soutient la plus grande des absurdités.

LORSQUE les Incrédules ont eu publié quelque ouvrage spécieux contre la Révélation, on leur a toujours répondu ; on leur a répondu en les suivant pied-à-pied, en exposant leurs objections dans toute leur force, en rapportant leurs propres expressions ; qu'on les ait bien refutés, c'est ce que je ne veux point actuellement décider, mais tout au moins ce procédé annonce des gens sincères, pleins de confiance dans la bonté de leur cause, & qui ne craignoient point de se mesurer de prés
avec

avec l'ennemi. Quand est-ce que les Incrédules ont rien osé de pareil ?

SHERLOCK & DITTON ont prétendu démontrer la résurrection de JÉSUS ; GROTIUS, (a) ABBADIE & Mr. le Profes-

F 3 seur

(a) Il me tombe actuellement en main la traduction d'une prétendue lettre de Milord BOLINGBROKE à Milord CORNBURY, insérée dans le *Recueil nécessaire* ; l'Auteur y dit ne connoître guère de Livre plus méprisable que le *Traité de la vérité du Christianisme* par GROTIUS, il lui paroît de la force de ses harangues à Louis XIII ; il en prend deux ou trois endroits très-peu importants qu'il relève avec assez de justice, & là dessus il chante victoire ; c'est fort bien fait de chanter, quand on ne peut lutter de pied ferme, cela en impose toujours à certains Lecteurs ; mais les gens sensés ne se hâtent pas si fort de conclure ; ils savent que dans un très-bon ouvrage on peut trouver quelques fautes, qu'il y en a même dans l'esprit des Loix, qu'il y en a dans tous ceux qui sortent de la main d'un homme ; ils savent en particulier

seur VERNET ont embrassé tout le système Evangélique, ils ont prouvé les Miracles, les prophéties, l'excellence de la Morale & de la Doctrine Chrétiennes. Si leurs raisonnemens portent à faux ; si tous leurs argumens ne sont que des pauvretés, pourquoi ne les avoir pas pulvérisés, confondus ? Pourquoi n'avoir pas mis au grand jour leurs sophismes ? Pourquoi ne les avoir pas forcés, pour ainsi dire, dans tous leurs retranchemens ? Leurs immortels ouvrages subsistent cependant encore

ticulier que des harangues à des Rois, à des Académies ne peuvent guère être que du pompeux bavardage, dont il seroit par conséquent injuste de rien inférer contre un Traité en forme. Il est faux encore que nous regardions ni GROTIUS, ni PASCAL comme des oracles, ainsi que nous l'impute le prétendu Lord ; nous les regardons seulement comme des savans illustres qui employèrent leurs talens à défendre la vérité avec douceur & modestie, tandis que tant d'autres emploient les leurs à la combattre avec tout le venin & l'amertume possibles.

encore, & loin que les Incrédules les aient renversés, ils ne les ont pas seulement attaqués en forme ; d'autres pourront attribuer leur conduite à négligence ou dédain ; quant à moi, je n'y vois que l'aveu de leur impuissance, & leur désespoir du succès.

Si je me trompe, il est aisé de m'en convaincre ; nous reconnoissons sans peine qu'il n'y a point de prescription contre la vérité, & je suis prêt en particulier à me ranger sous leurs enseignes, si quittant leur ton caustique & railleur, ils consentent une fois à ne nous combattre que par des raisons, seules armes dignes de vrais Philosophes.

QU'ILS nous expliquent donc, s'ils le peuvent, de cette manière comment le peuple Juif, le plus ignorant, le plus grossier des peuples, est le seul de l'antiquité qui ait connu & adoré le vrai Dieu, tandis que l'Egyptien, Père des Sciences, adoroit les serpens & les crocodiles ; tandis que Rome & la Grèce, patries de la Philosophie & des Arts, fourmilloient de Divinités.

QU'ILS

QU'ILS nous expliquent comment MOÏSE, n'étant selon eux qu'un fourbe, il a pu persuader à deux millions d'ames. que Dieu avoit fait en leur faveur & sous leurs yeux cent & cent miracles éclatans, qu'une colonne de feu les avoit éclairés de nuit dans leur fuite d'Égypte, qu'ils avoient passé la mer Rouge à sec, que la manne les avoit nourris quarante ans, quoiqu'il se servit ensuite de tous ces prodiges pour leur reprocher avec la dernière force leur ingratitude & leurs rebellions. Plus il leur étoit glorieux que le Ciel se fut déclaré si hautement leur appui, plus ils avoient à rougir de n'avoir reconnu cette protection que par le murmure, la revolte & l'idolâtrie. Étoient ils assez brutes pour ne pas le sentir? Comment donc conservèrent ils des écrits qui ne les combloient de gloire, que pour les couvrir ensuite de plus d'infamie?

SI MOÏSE avoit fait ce que fit MAHOMET ensuite; s'il avoit laissé sa puissance à ses héritiers, on pourroit dire que ceux-ci étouffèrent

étouffèrent les plaintes du peuple ; mais ses enfans restèrent après lui dans l'obscurité ; JOSUE', son successeur, lui étoit absolument étranger, & rien sans doute n'eut été plus propre à lui concilier la faveur publique que d'éteindre le souvenir de tant de fables humiliantes, comme rien n'eut été plus facile, si çavoient été des fables. Qu'on nous dise pourquoi il ne le fit pas ?

C'EST apparemment pour sortir de ce défilé que l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique*, suppose (Article MOÏSE) que le Pentateuque a été composé du temps des Rois ; malheureusement pour lui la supposition n'a ni preuve, ni vraisemblance.

Où les Rois en effet firent écrire le Pentateuque, ou d'autres le publièrent & en établirent l'autorité malgré eux. Mais qui seroient ces autres plus puissans que le Roi même, plus puissans que la Nation entière ? Car il est incroyable qu'elle ne se fut pas jointe à son Prince
pour

pour punir l'Auteur d'un livre, qui calomnioit indignement ses ayeux. Et pourquoi les Rois auroient-ils voulu les flétrir ? Que gagnaient-ils à imaginer l'idolâtrie du veau d'or, la gourmandise, les séditions du peuple au désert, & tous les malheurs qui en furent la punition ? Leur prérogative en étoit-elle augmentée ? Ou plutôt n'auroient-ils pas excité contre eux un cri général, & peut-être fatal à leur trône ?

QUANT AUX AUTRES OBJECTIONS DE L'AUTEUR, je renvoie le lecteur au Traité d'Abbadie de la vérité de la Religion Chrétienne, T. I. Sect. 3. chap. vi.—xvii.

LES Incrédules ont encore moins beau jeu en attaquant l'Évangile ; leur embarras est à la fois visible & risible, toutes les fois qu'ils cherchent à mordre sur ses preuves ; tantôt ils traitent les Apôtres de visionnaires & de fanatiques, tantôt ils les représentent comme d'ambitieux imposteurs ; mais dans l'une & l'autre hypothèse

pothése on les écrase de difficultés si pressantes, que loin de les résoudre, ils n'osent pas seulement les toucher du bout du doigt.

Si les Apôtres étoient des fous, leur dit on, en vit-on jamais de pareils? Vit-on jamais douze hommes dont le cerveau se dérangeait précisément de la même manière, qui s'imaginassent tous en même-temps avoir entendu & vu les mêmes choses, quoiqu'ils ne les eussent ni vues, ni ouïes; qui crussent faire des miracles, quoiqu'ils n'en fissent en effet aucun, qui crussent donner à d'autres le même pouvoir, quoiqu'ils ne le donnassent à personne, & qui persévérassent dans ces illusions non quelques jours, ou quelques mois, mais des années entières, & jusqu'à leur mort, sans que ni le temps, ni leur séparation, ni les menaces, ni les tourmens aient jamais pu guérir leur cerveau troublé, ni même changer la folie d'un seul?

Accordons pourtant, si l'on veut, que ce soit là un cas unique, extrêmement

mement improbable, à la vérité, mais dont enfin l'impossibilité ne peut être physiquement démontrée, comment ces fous, ces Visionnaires ont-ils éclairé le monde? Comment ont-ils fait tant de Disciples à la sagesse, tandis que les prétendus Sages, les PLATON, les ARISTOTE, les ZE'NON, les CICE'RON, les SE'NE'QUE avoient laissé tranquillement le genre humain vieillir dans ses folies, & servir par le crime des Dieux criminels? Comment les écrits de gens perpétuellement en délire contiennent-ils une Doctrine & une Morale infiniment supérieures à tout ce que la Philosophie avoit enseigné? Les pêcheurs du Lac de Tibériade avoient-ils donc reçu du Ciel le privilège d'unir les choses les moins compatibles, le comble de l'extravagance à la plus sublime raison?

ABANDONNE-t-on l'accusation de folie pour lui substituer celle d'imposture? On n'y trouve pas moins d'absurdités à digérer, ou plutôt cette hypothèse réunit contre elle les difficultés des deux, en sorte qu'on

ne

ne peut prouver que les Apôtres étoient des fourbes, fans prouver en même-temps qu'ils étoient des fous.

S'ILS étoient en effet des fourbes, ils ne l'étoient pas fans doute pour rien ; ils étoient trouver dans l'exécution de leur trame des plaisirs, des biens, des honneurs, quelque avantage enfin qui les dédommageat de leurs risques. Mais si telles étoient leurs vues, jamais on ne prit mesures plus propres à renverser un pareil projet.

Qui choisissent-ils d'abord pour Héros ? Un Philosophe célèbre ? Un guerrier fameux ? Quelqu'un de ces hommes enfin qui par leur rang, leurs talens, leur fortune s'attirent la considération du public, & en imposent au vulgaire ? Non, ils choisissent le fils putatif d'un Charpentier, qui après avoir vécu dans la misère, avoit péri sur une croix. Les Juifs attendoient un Conquérant pour Messie, & ils leur annoncent un supplicié. Les Juifs bru-

G

loient

loient d'impatience de secouer le joug des Romains, les Apôtres ne leur prêchent que la soumission aux Puissances ; ils n'exhortent à la guerre que contre les vices.

ET où commencent-ils à débiter leur système ? Apparemment dans quelque endroit éloigné, où ils auront tout le loisir nécessaire pour semer l'erreur, avant qu'on puisse venir l'extirper. Non, ils débutent à *Jérusalem*, dans la *Judée* & la *Galilée*, c'est-à-dire, dans les lieux mêmes où les faits dont ils s'autorisoient, devoient s'être passés, & où par conséquent la fourbe devoit être plus aisément découverte ; ils le font sept à huit semaines après que le plus important de ces faits étoit arrivé ; ils déclarent nettement aux Sénateurs mêmes qui, ayant demandé le sang de leur Maître, avoient le plus vif intérêt à ensevelir sa mémoire, ils leur déclarent, dis-je, que Dieu l'a ressuscité, & élevé dans les Cieux, qu'ils en ont tous été témoins, & qu'ils sont chargés d'aller
par-tout

par-tout l'annoncer, c'est-à-dire en bon françois, de les flétrir par toute la terre, comme les bourreaux du Messie, s'ils n'expioient sans délai leur crime par leur repentir. N'étoit-ce pas les avertir de leur ôter sur le champ la liberté, ou la vie, ou du moins d'envoyer dans toutes les Synagogues des Agens pour les démentir, & empêcher qui que ce fut de les croire ?

EN continuant à supposer les Apôtres fourbes, leur conduite avec les Payens n'est pas moins bizarre. Les Payens en général méprisoient fort les Juifs, & c'est non seulement un Juif qu'ils veulent leur donner pour Maître, mais un Juif crucifié. Les Payens adoroient tant & tant de faux Dieux qu'on pouvoit bien espérer de leur en faire admettre un nouveau; pour des gens qui les comptoient par centaines, un de plus ou de moins ne devoit pas être grand chose; mais au lieu de se borner à faire associer le nouveau Dieu aux anciens, ils font sans exception main basse sur ceux-ci; ils les flétrissent tous du nom

G 2

d'idoles

d'idoles mortes; qui n'ont ni vertu, ni puissance; ils prêchent avec la dernière force qu'on ne doit adorer que le Créateur du monde; ils liguent par-là nécessairement contr'eux tous les Prêtres, tous les Marchands de victimes, d'encens ou d'offrandes, tous les superstitieux, tous les Aruspices; ils arment même contr'eux le bras séculier, en excluant des honneurs divins les Césars, à plusieurs desquels cependant il étoit ordonné d'en rendre. Se pouvoit-il rien de plus mal conçu?

Peut-être comptoient-ils racheter ces défavantages par l'indulgence de leur Morale, & le brillant de leur culte? Mais c'est précisément l'opposé. Le Paganisme étoit à la fois la Religion la plus commode pour les vices, & la plus attrayante par son extérieur; c'étoit des processions magnifiques, des Temples superbes remplis de richesses, de statues, de tableaux faits par les plus grands Maîtres; point d'exhortations à des vertus négligées, point de censures des abus régnans; avec des victimes & de l'eau lustrale on se purifioit de tous ses péchés

péchés, & les Prêtres contents d'expier les crimes, s'embarrassoient fort peu d'entarrir la source ; il étoit même bien des Temples où l'on enseignoit la débauche comme un moyen d'honorer les Dieux ; c'est dans ces circonstances, c'est à un siècle si bien préparé que les Apôtres osent annoncer un Dieu la sainteté même, qui ne veut d'offrande que celle du cœur, de victimes que les passions dérégées, qui prêt à pardonner les plus grandes fautes à qui reformera sa vie, punira aussi sûrement que sévèrement tous les coupables obstinés. N'étoit-ce pas bien l'entendre ?

ADMETTONS pourtant encore, que les Apôtres aient eu assez peu de sens pour ne pas voir des choses si visibles, comment au moins l'événement ne put-il leur ouvrir les yeux ? A peine en effet ont-ils commencé à publier leur Doctrine, que le Sanhédrin allarmé les fait mettre en prison, (a) & leur ordonne le silence ; une

G 3

nouvelle

(a) Act. iv.

nouvelle prédication leur attire peu de jours après un second emprisonnement, (a) peu s'en faut même qu'on ne les envoie au supplice ; le sage GAMALIEL qui l'empêche, ne peut empêcher qu'on ne les batte de verges, & qu'on ne leur réitère la défense absolue de plus parler de JE'SUS ; bientôt en effet ETIENNE qui la viole, est lapidé, & tout le troupeau prend la fuite. S'ils avoient formé des espérances mondaines, ce premier accueil n'en disoit-il pas assez pour leur en faire sentir la chimère, & les guérir de leur vain projet ?

Y renoncent-ils cependant ? Ou prennent-ils au moins quelques mesures pour résister à leurs ennemis ? Ils furent toujours à temps d'embrasser le premier parti, les Chrétiens n'étant en état de molester, ni d'inquiéter personne ; on peut même assurer sans témérité que si l'un des Apôtres eut voulu déposer contre ses Collègues, &

découvrir

(a) Act. v.

découvrir toute la trame, le grand Sanhédrin l'eut reçu à bras ouverts, & lui eut prodigué les éloges & les recompenses; ils devoient être d'autant plus tentés de le faire que les Payens, quoiqu'éternels ennemis des Juifs, s'unirent alors presque par-tout à eux pour désoler les Chrétiens. Cependant, non seulement on ne vit pas un seul Apôtre qui se retractat, il n'y en eut pas même un seul qui cessât d'attester les vérités de l'Évangile; outrages, persécutions, avanies, ils bravèrent tout & souffrirent tout, en soutenant jusqu'au bout leur premier témoignage; au lieu même de se cantonner dans les lieux où ils avoient le plus de Disciples, & de s'y mettre en état de ne pas redouter l'autorité civile, ils n'opposèrent jamais aux persécuteurs que leur innocence, & la pratique de l'avis que JE'SUS leur avoit donné: *Quand on vous persécutera dans une ville fuyez dans une autre.* (a) La plupart d'entr'eux au moins scellèrent enfin leur

pré-

(a) Matt. Ch. x. vers. 23.

prédication de leur sang ; c'est-à-dire qu'en supposant avec l'Incrédule, que leur prédication n'étoit qu'un tissu de fables, ils se rendirent malheureux toute leur vie, & la terminèrent d'une manière honteuse & tragique pour le simple plaisir de duper les hommes, & de tomber ensuite entre les mains du Dieu qui punit les fourbes, & les fourbes couverts du manteau de la Religion plus sévèrement encore que les autres. Pour agir de la sorte, il ne suffit pas d'être fanatique, il faut être frénétique, enragé, furieux.

MAIS, nous dit-on d'un air triomphant, toutes les Religions ont eu leur Martyrs ; par quelle raison prétendez-vous donc que ceux du Christianisme prouvent plus en sa faveur que ceux de toute autre secte ne prouvent en faveur de cette secte ? Par la raison qu'on a déjà vingt-fois alléguée, & à laquelle aucun Incrédule n'a essayé encore de répondre, c'est que les premiers sont morts pour la vérité de certains faits, les autres pour la vérité de cer-

cer-

certaines opinions, & qu'il n'y a nulle parité entre ces deux classes de Martyrs. Qui meurt en effet pour un sentiment, prouve bien par là qu'il en est parfaitement convaincu, mais ne prouve point de même qu'il ait droit de l'être ; on peut s'abuser là-dessus de très-bonne foi, & certainement c'étoit le cas de ces Franciscains qui se firent bruler à Marseille au XIV^e siècle pour ne pas reconnoître que leurs habits & leurs alimens leur appartenoient ; aussi, par exemple, n'essayons-nous point de prouver la vérité du Protestantisme par la constance avec laquelle une foule de Ministres ont souffert la mort en France & ailleurs, plutôt que d'abjurer leur créance ; tout cela encore une fois ne prouve bien que leur persuasion, & ne l'empêche point de pouvoir être erronée ; mais le cas des Apôtres est tout différent ; ils savoient aussi sûrement que l'on peut savoir quelque chose, s'ils avoient vu ou non JESUS CHRIST ressuscité, s'ils avoient mangé avec lui, s'ils avoient eu ensemble de longs entretiens, s'ils avoient examiné,

touché

touché les cicatrices de ses playes ; nôtre dilemme reste donc dans toute sa force, & je défie tous les Incrédules d'y répondre rien de raisonnable. Si les Apôtres étoient des fourbes en publiant tous ces faits, pourquoi sont-ils morts pour les soutenir ? Et s'ils n'étoient que des visionnaires qui les eussent imaginés sans raison, comment ces Insensés ont-ils écrit en sages, & mieux que tous les sages qui les avoient précédés ?

Un homme d'esprit que l'on pressoit un jour dans ce défilé, imagina pour en sortir cette solution : “ Les Apôtres, dit-il, pu-
 “ rent aisément se faire illusion sur leur
 “ tromperie par la nature du but qu'ils se
 “ propofoient en la répandant ; un noble
 “ enthousiasme les faisit de convertir le
 “ monde, & d'abolir l'idolatrie ; ils regar-
 “ dérent ces fables comme pouvant servir à
 “ l'exécution de ce beau projet, & consé-
 “ quemment ne se firent pas scrupule de
 “ les employer ; ils n'auroient pas été les
 “ seuls honnêtes gens, ajoutoit-il, qui se
 “ fussent

“ fussent permis de pareilles fraudes en fa-
 “ veur d’un dessein qu’ils jugoient pieux.”
 Mais quelque spécieuse que paroisse cette
 explication, elle n’est pourtant que spé-
 cieuse, & ne tire l’Incrédule d’un détroit
 que pour le jeter dans un labyrinthe.

PREMIEREMENT en effet elle ne nous
 apprend point où les Apôtres puisèrent
 l’excellente morale qu’ils prêchèrent aux
 hommes, & dont les Docteurs Juifs
 étoient eux-mêmes si éloignés.

EN SECOND lieu, l’on conçoit sans
 peine que le projet de changer le monde
 peut entrer dans la tête de gens oisifs,
 hardis & d’une imagination exaltée ; c’est,
 par exemple, à ces trois causes qu’Ignace
 de Loyola dut sa vocation : Mais il cho-
 que toute vraisemblance que des pêcheurs &
 des péagers, d’un caractère doux & paisible,
 forment une entreprise aussi singulière,
 & abandonnent leur vie tranquille, pour
 se lancer tête baissée dans une mer d’écueils,
 d’agitations & de maux.

EN

EN TROISIÈME lieu, la supposition leur donne un caractère contradictoire ; elle en fait d'un côté des hommes pleins de zèle pour la vérité, capables de tout hasarder & de tout souffrir pour établir son empire, & de l'autre des scélérats endurcis, qui emploient leur vie à calomnier leur Nation par tout l'Univers, & ne se retractent pas même à la mort.

Si en effet J. C. avoit fini naturellement sa carrière, & qu'après sa mort ils lui eussent attribué quelque miracle qu'il n'avoit point fait, ou quelque commerce avec le Ciel qu'il n'avoit point eu, on pourroit encore douter si le désir d'accréditer leur Doctrine, ne les aveugla point sur la qualité des moyens, quoiqu'ils enseignent eux-mêmes qu'il n'est pas permis de faire le mal pour qu'il en arrive du bien. Mais le cas est extrêmement différent : J. C. avoit été mis à mort, pour ainsi dire, par la main des Juifs ; ils avoient demandé son sang à PILATE, & à force de clameurs, d'instances, de menaces,

naces, l'avoient obtenu ; soutenir donc qu'il étoit ressuscité, c'étoit charger la Nation du plus affreux des forfaits, c'étoit l'accuser positivement d'avoir égorgé le MESSIE & le Fils de Dieu, puisque J. C. ayant pris ces titres, Dieu ne l'eut pas sans doute rappelé à la vie, s'il les avoit pris fausement.

M A I S si cette résurrection n'étoit qu'une fable, quelle idée, je vous prie, peut-on avoir des Apôtres ? On regarde avec une juste horreur dans le monde celui qui calomnie un particulier ; comment donc regarder des gens qui calomnient une Nation entière, & leur propre Nation ; qui lui imputent non un léger crime, mais un meurtre ; non un simple meurtre, mais le meurtre le plus atroce que l'on put même imaginer ; qui l'en accusent non une fois, dans la conversation ou dans un seul lieu, mais qui répètent mille & mille fois leur mensonge, qui parcourent la Terre pour le publier, qui le consignent dans tous leurs écrits, & comme je l'ai déjà dit, ne se retractent pas même à

H

la

la mort? Il n'y a point de milieu ; J. C. est ressuscité, ou les Apôtres étoient des Scélerats.

Mrs. les Incrédules n'ont garde de nous suivre dans tous ces détails ; ils savent trop bien qu'ils n'en sortiroient pas à leur gloire ; ils se contentent donc d'insulter la place de loin ; ils disent, par exemple, que J. C. n'est point ressuscité, parce qu'une résurrection est un miracle, & qu'un miracle est si-non impossible, du moins impossible à prouver.

Je remarque d'abord que leur distinction est vaine, & que s'il est impossible de prouver les miracles, il est par là même impossible que Dieu en ait fait, ou donné à qui que ce soit le pouvoir d'en faire. Supposé en effet qu'il eut exercé, ou conféré ce pouvoir, ç'auroit été sans doute pour arriver à un but, & à un but digne de sa sagesse, comme d'éclairer les hommes sur quelque grande vérité. Mais si l'on ne peut prouver les miracles, ils ne peuvent servir à rien, ils ne peuvent assurer les

hommes

hommes de rien, ils ne pourroient que les étonner ; Dieu donc qui ne fait rien d'inutile, n'en eut fait, ni fait faire aucun.

MAIS sur quoi fonde-t-on la prétendue impossibilité de prouver les miracles ? Sur ce qu'une expérience uniforme dépose contr'eux, que cette expérience forme une preuve entière & complète, & qu'en supposant que le témoignage put prouver aussi pleinement un miracle, ce seroit une preuve entière & complète opposée à une autre preuve entière & complète, auquel cas ces deux preuves se détruiraient réciproquement. (a).

H 2

CE

(a) C'est Mr. HUME qui a pressé cette objection dans ses Essais Philosophiques, p. 174. Si l'on est curieux de la voir réfutée plus en détail, on peut consulter l'excellent ouvrage de Mr. LELAND, *A View of the Deistical Writers*. Revue des Auteurs Déistes. Lettre 18. Edition de Londres 1764. On ne peut trop le recommander soit à ceux qui sont appelés à enseigner la Religion, soit à
ceux

Ce raisonnement, tout tranchant qu'il paroît d'abord, n'est pourtant qu'une pétition de principe ; on y suppose ce qui est en question, savoir qu'il n'y a point eu de miracles ; car s'il y en a eu, il n'y a pas contre eux une expérience uniforme ; que cet Auteur commence donc par prouver qu'il n'y en a jamais eu, & puis il pourra alléguer contre eux son expérience.

J'OBSERVE en second lieu, qu'en supposant même cette expérience uniforme, il n'est pas vrai qu'elle forme une preuve entière & complète contre les miracles à venir. Quoi ! pendant cinq à six mille ans, c'est-à-dire, pour Dieu pendant cinq à six jours, il auroit suivi telles & telles
Loix,

ceux qui veulent connoître le peu d'intérêt que prennent à la Religion naturelle les ennemis de la révélée ; il en a déjà paru une traduction Allemande, & il seroit à souhaiter que quelqu'un voulut nous en donner une Française.

Loix, & vous, qui n'êtes admis que depuis une heure à les étudier, qui sûrement ne les connoissez pas toutes, & ne les connoîtrez peut-être jamais, vous osez décider que dans cent mille millions de siècles que ce monde peut encore durer, celui qui les a faites ne fauroit s'en écarter d'un pouce. Pour un Sceptique, c'est assurément affirmer beaucoup.

MAIS je vai plus loin, & je dis que cette objection & toutes les autres de la même espèce ne prouvent rien, absolument rien, parce qu'elles prouveroient trop; elles prouveroient que Dieu ne peut se révéler aux hommes, quelque besoin qu'ils eussent d'une telle Révélation.

SI en effet Dieu se révéloit, ce seroit sans doute afin qu'ils reçussent ce qui leur seroit révélé, afin qu'ils y conformassent ou leur conduite, ou leurs sentimens; mais comment pourroient-ils le faire en sûreté de conscience, s'ils ne pouvoient s'assurer que cette Révélation vient de lui? Et

comment pourroient-ils acquérir cette certitude, si les plus grands miracles, les miracles les plus variés, les plus nombreux, les mieux attestés ne prouvent cependant rien ?

DIRA-t-on que l'excellence de la doctrine & de la morale prêchées y suppléeroient ; que cette excellence pourroit être telle qu'elle frapperoit tous les yeux, & forceroit les plus Incrédules à convenir qu'un si bel ouvrage ne peut être l'ouvrage des hommes, qu'il est celui de Dieu même ? Malheureusement ce n'est là qu'un Château en l'air, renversé déjà par l'événement,

ELLES existent en effet cette doctrine & cette morale excellentes, qui arracheroient, à ce qu'on prétend, l'assentiment de tous les mortels ; elles existent dans les Livres saints ; nous sommes du moins en droit de le dire, tant qu'on n'aura pas prouvé ou qu'ils contiennent quelque dogme faux, ou qu'ils ne contiennent pas tous les dogmes

dogmes nécessaires, ou qu'ils enseignent une morale imparfaite, ou que cette morale pouvoit être appuyée de plus de motifs, ou devoit être annoncée d'une manière à la fois plus simple, plus populaire & plus noble. Voit-on néanmoins que ces Livres obtiennent cette foi générale dont on nous flatoit? N'y a-t-il pas bien des gens au contraire qui rejettent non seulement les miracles qu'ils rapportent, mais encore les devoirs & les vérités qui nous y sont enseignés?

FRANCHISSONS, si l'on veut, ce premier obstacle; supposons qu'il paroisse un Docteur, un livre qui annonce une doctrine dont l'évidence frappe tous les esprits, & une morale dont la sainteté se fasse sentir à tous les cœurs, on dira, cela est beau, vrai, admirable; qui osera dire, *cela est divin* dans le sens étroit de ce mot? Pour ébranler notre foi aux miracles, on nous dit que nous ne connoissons pas toutes les Loix de la Nature, & cela est vrai; mais connoit-on mieux les bornes de l'esprit humain?

humain ? Qui osera les fixer ? Qui osera dire, l'homme peut s'avancer jusqu'ici, & ne sauroit aller jusques-là ? Qui osera décider qu'il ne peut venir un sage qui soit aussi supérieur à Socrate que Socrate l'étoit à son siècle ? Et quand on oseroit l'affirmer, comment le prouver, & le prouver à tous les cerveaux ? Ne fait-on pas que dans la carrière des sciences, & de la science des mœurs, comme de toutes les autres, les derniers venus ont beaucoup d'avantage sur leurs devanciers, précisément parce qu'ils sont les derniers venus, qu'ils trouvent le terrain déjà défriché, qu'ils peuvent profiter de leurs observations, de leurs découvertes, même de leurs fautes, monter, comme on a dit, sur leurs épaules, & voir conséquemment plus loin ? DESCARTES, diroit-on à ceux qui voudroient déduire l'inspiration du Docteur de l'excellence de son livre, DESCARTES a fait des pas de Géant dans l'étude de la nature, NEWTON est venu ensuite, qui guidé par lui, en a fait encore de plus grands, & il en viendra peut-être

un troisiéme qui formé à leur école les effacera ; pourquoi un Moraliste, un Théologien ne pourroit-il avoir tiré le même parti des ouvrages des Moralistes & des Théologiens ses prédécesseurs que les Physiciens tirent des écrits des Physiciens qui ont vécu avant eux, & donner ainsi sans inspiration un traité de Morale & de Théologie fort supérieur à ceux que l'on a eus jusqu'à lui ? Pourquoi donc attribuer à des secours surnaturels & divins ce que les causes secondes expliquent très-bien ? Qui dispute de bonne foi conviendra que si ce raisonnement ne persuadoit pas tout le monde, il ébranleroit du moins un grand nombre.

MAIS si la Divinité d'une Révélation ne peut se prouver ni par son excellence même, ni par des signes extérieurs tels que les miracles, elle ne peut se prouver par aucun moyen, & par conséquent elle est impossible. Car encore une fois Dieu se révéleroit-il, s'il ne pouvoit convaincre les hommes qu'il s'est révélé ?

REMAR-

REMARQUEZ bien que je ne dis pas que l'excellence du Christianisme n'en puisse démontrer la Divinité, j'éprouve heureusement le contraire; je dis seulement qu'il est bien des gens pour qui cette preuve seule ne concludroit pas, & qui ont besoin des miracles pour être entièrement convaincus.

LA preuve de sentiment n'a en effet toute son efficace que sur des gens dont le sentiment a un certain degré de délicatesse & de culture, sur des gens en état de faire des comparaisons entre Auteurs, d'opposer la sécheresse, la pauvreté, le ton didactique & froid des CICE'RON, des SE'NE'QUE, des Philosophes en général à l'onction, au pathétique, à la noble simplicité, à la richesse de nos Ecritures. Or loin que tout le monde puisse faire ces sortes d'appréciations, la plupart des hommes au contraire ne peuvent faire les lectures qu'elles supposent.

PLUS même la corruption est grande, & par conséquent une Révélation nécessaire,
moins

moins aussi les hommes sont affectés des preuves internes de l'excellence d'un livre, parce que leur sens moral est abatardi, émouffé, & plus ils ont besoin de preuves externes.

IL étoit donc bien digne de l'Etre très-bon de condescendre en ce point à notre foiblesse, d'accorder des preuves de fait à ceux que celles de sentiment n'auroient pas gagné; & quand l'Auteur des *Pensées Philosophiques* nous reproche (*Pensée L.*) de le harceler par des prodiges, tandis que pour le terrasser nous n'aurions besoin que d'un Syllogisme, il ne voit pas que c'est reprocher à Dieu ses bienfaits, & lui faire un crime d'avoir frayé à la vérité plusieurs routes pour arriver jusqu'à notre cœur.

MAIS cette seconde route a ses difficultés comme la première. Sans doute: *Rien sans peine*; telle est la devise ou la condition de l'humanité; qui prétend parvenir à la vérité sans effort, n'est pas digne de la trouver.

MAIS

MAIS ces difficultés sont égales à celles qui embarrassent la première route. C'est ce que je nie. Il y a beaucoup plus de rapports entre un Livre divin, tel que la Bible, & d'autres bons Livres, tels que ceux des Philosophes nommés ci-dessus, qu'il n'y en a entre les vrais miracles, tels que ceux qui prouvent la Révélation, & de faux prodiges, tels que tous ceux qu'on lui oppose. Entre les premiers, la différence n'est que du plus au moins, du meilleurs au bon ; entre les autres, elle est du tout au tout, de ce qui est à ce qui n'est pas. Or plus il y a de différence entre deux choses, plus il est aisé de prendre parti entr'elles.

MAIS, dira-t-on, qu'importe que la différence entre les vrais miracles & les faux soit totale, si elle ne se fait pas même appercevoir en partie ; si les prestiges de l'imposteur sont aussi bien & mieux prouvés que les prodiges de l'Envoyé céleste ? Nous avons toutefois de ces miracles prétendus un vaste recueil, qui peut
braver

braver l'incrédulité la plus déterminée. L'Auteur est un Sénateur, un homme grave, qui n'attendoit pas sa fortune de sa conversion. Témoin oculaire des faits qu'il raconte, & dont il a pu juger sans prévention & sans intérêt, son témoignage est accompagné de mille autres. Tous disent qu'ils ont vu, & leur déposition a toute l'autenticité possible. Les Actes originaux en sont conservés dans les Archives publiques (a).

Qui ne croiroit à ce ton que les miracles attribués à l'Abbé Paris n'ont jamais été contredits, qu'ils ont forcé au silence les plus incrédules, & que personne ne s'est élevé contre les témoins qui les attestoient ? Le fait est cependant, que ces miracles ont constamment été très-suspects à la plupart de ceux qui en ouïrent parler ; que l'Archevêque de Sens en
 traita

(a) *Pensées Philosophiques. Pensée LIV.*

trahit vingt-deux d'impostures ; que Mr. le Conseiller MONTGE'RON qui entreprit de le réfuter, abandonna dix-sept de ces guérisons prétendues, & n'en défendit que cinq ; que Mr. DES VOEUX (a) lui prouva qu'il les défendoit fort-mal ; qu'en conséquence des recherches juridiques que l'on fit à cette occasion, on démontra la fausseté de plusieurs de ces prodiges ; que plusieurs témoins disparurent pour échapper aux informations ; que divers autres déposèrent, qu'on avoit falsifié leurs certificats pour les orner de circonstances fausses ; que plusieurs malades protestèrent contre leur rétablissement publié ; que plusieurs Convulsionnaires avouèrent à Mr. DE HE'RAUT, Lieutenant de Police, que leurs convulsions étoient artificielles ; que les guérisons vraies ou fausses ne furent que graduelles, & ne s'opéroient qu'à plusieurs reprises ;

(a) Voyez ses Lettres sur les miracles publiées en 1735, & sa Critique générale du Livre de Mr. de MONTGE'RON, publiée en 1741.

reprises; qu'il falloit faire au moins une neuvaine sur le tombeau du bienheureux Diacre, & communément davantage; que rien n'empêché que ces guérisons n'aient été ainsi l'ouvrage du temps, celui d'une imagination vivement frappée, ou des remèdes que les malades continuoient souvent d'employer; que le très-grand nombre de ceux qui implorèrent le secours du Diacre, l'implorèrent inutilement; que les opérations de l'Esprit Divin ne s'annoncent, ni ne s'obtiennent par des convulsions, par des pâmoisons, par des mouvemens violens, hideux, & quelque fois très-indécens, tels qu'on en voyoit chez les Appellans; qu'enfin ces miracles cessèrent, quand on cessa d'y ajouter foi, & qu'au lieu de tirer le parti Janséniste de son humiliation, ils n'aboutirent qu'à le rendre plus ridicule & plus méprisable.

VOILA cependant les prodiges qu'on ose comparer à ceux de J. C. opérés dans un moment, par un mot, d'une manière grave & décente; que les Juifs impu-

toient bien au Démon, mais n'osoient nier ; qui furent attestés non devant des Notaires, mais devant les Juges, dans les prisons, sur les échaffauds ; qui changèrent enfin la face du monde, & donnèrent des millions de disciples à la vérité, & à la vertu.

QUAND parmi toutes les Religions de la Terre, nos Adversaires auront trouvé des miracles attestés de cette manière, ils pourront nous les opposer ; jusqu'alors ils feroient mieux de se taire, ou pour l'honneur de leur jugement, ou pour celui de leur bonne foi.

Le malheur des Incrédules est en effet si grand, & leur cause si désespérée, que nous ne pouvons leur faire une concession qui ne tourne à leur désavantage, & ne les jette dans de plus grands embarras. Ils soutiennent en effet qu'on ne peut prouver des miracles, que J. C. & ses Apôtres n'en ont fait aucun, ni donné à personne le pouvoir d'en faire ; eh bien soit ; laissons

sons les jouir un moment de ce prétendu triomphe ; mais que ces Messieurs daignent au moins nous expliquer une fois comment sans miracles, sans secours surnaturels, sans corruption, sans violence douze pauvres pêcheurs de la Galilée ont pu faire une révolution sur la Terre, triompher des Césars ainsi que des Prêtres, subjuguier les préjugés de l'enfance, donner un frein aux passions, chasser de mille endroits différens les ténèbres de l'idolatrie que vingt siècles de suite avoient épaissies, rendre au vrai Dieu les Autels érigés à la Créature, relever ceux de la vertu tombés partout en ruine, & laisser en mourant l'édifice qu'ils avoient construit, affermi sur de telles bases que dix-sept cens ans écoulés dès lors n'ont encore pu le détruire.

QUE ne donneroient pas les prétendus Esprits forts pour pouvoir contester ces faits, ou leur assigner des causes humaines, pour pouvoir dire, par exemple, que les Apôtres durent leurs succès à l'ignorance des peuples, ou qu'ils réussirent par les

mêmes armes dont MAHOMET se trouva si bien dans la fuite ! Malheureusement pour eux l'une & l'autre solution seroient également absurdes ; plusieurs Historiens ont parlé des progrès du Christianisme, aucun des batailles livrées par ses fondateurs ; & si le siècle des SENEQUES, de JUVENAL, de QUINTILIEN, de PETRONE ne fut pas celui du bon gout, on se feroit pourtant moquer de soi de le traiter de siècle barbare.

LES Ecrivains incrédules le sentent fort bien : aussi n'ont-ils recours à aucun de ces subterfuges pour expliquer l'établissement du Christianisme ; comment donc l'expliquent-ils, demanderez-vous ? Ils ne l'expliquent point, Mr. ils n'en disent mot ; quoiqu'on les ait par là mis cent fois avant moi au pied du mur, ils se contentent de faire bonne contenance, & s'imaginent anéantir la difficulté en feignant de ne la pas voir. (a) Cela n'est pas, si

(a) Je me trompe ; l'un d'eux l'a vue, & voici comment il la lève : *Des gens de bon sens demandent, dit-il, comment ce tissu de fables qui*
contient

si vous voulez, merveilleusement conforme à la bonne foi ; mais elle n'est pas le

outragent si platement la raison, & de blasphèmes qui imputent tant d'horreurs à la Divinité, (c'est de l'Évangile qu'il parle, il est bon d'en avertir, car tous les Incrédules même ne l'auroient pas reconnu à ce portrait) put trouver quelque créance. Ils devoient en effet être bien étonnés si les premiers sectaires Chrétiens avoient persuadé la Cour des Empereurs & le Sénat de Rome : O sans doute ! Une morale aussi pure que la Chrétienne ne devoit pas faire fortune auprès de tous ces monstres qui occupèrent le trône de Rome pendant les soixante & dix premières années de notre Ère, ni auprès de tous ces vils Sénateurs qui ne savoient que trembler & piller sous eux, ou se plonger avec eux dans les plus sales débauches. Cet homme qui nous reproche de n'avoir pu convertir TIBÈRE, CALIGULA, NÉRON, & autres Saints personnages, chanteroit bien autrement victoire, si ces Scélérats avoient écouté, & appuyé les Apôtres ; heureusement aucun d'eux ne le fit, & le dernier fit le contraire ; comment donc cette Religion s'est-elle établie ? L'Auteur vous l'explique d'abord après : Une canaille abjecte, dit-il, s'adressoit à une populace non moins méprisable. Indignationem teneatis, amici. C'étoit donc

le foible de ces Messieurs, quand il s'agit d'attaquer la foi.

IL

donc de la canaille que tous ces Saints hommes qui alloient partout annoncer l'unité d'un Dieu, & ressusciter les vertus que la Philosophie avoit laissées expirer ? C'étoit une vile populace, qui abjuroit à leur voix les préjugés de ses Pères, & reprenoit les mœurs de ses Trisayeux ? Ceux qui continuoient à vivre dans l'Athéisme, ou à encenser aux idoles & aux vices, étoient les sages, les savans, les honnêtes gens, en un mot, dignes à toute sorte d'égards de toutes sortes de respects ? Je consens volontiers d'être populace à ce prix. Mais enfin comment cette prétendue canaille put-elle engager cette prétendue populace à la croire, & à sacrifier à la foi son repos, sa fortune, sa liberté, & souvent sa vie ? C'est là précisément le nœud de la question : L'Auteur, qui sent son impuissance, n'entreprend point de la résoudre, il n'en dit mot, absolument mot ; il a injurié les premiers fidèles, & pour prouver qu'il ne l'a pas fait sans raison, il appelle à son secours le bras droit du parti, l'Empereur JULIEN, qui dans son discours aux Chrétiens leur dit : *C'étoit d'ailleurs pour vous de séduire quelques Servantes, quelques Gueux, comme*

COR-

IL faut aussi l'avouer : de plus habiles qu'eux feroient entrepris à se tirer d'un si mauvais

CORNEILLE & SERGE : Vous croiriez là-dessus que CORNEILLE étoit fervante, & SERGE un mendiant ; le premier étoit Capitaine, le second Gouverneur de Chypre. *Qu'on me regarde, ajoute JULIEN, comme le plus effronté des Imposteurs, si parmi ccux qui embrassèrent votre secte sous TIBERE & sous CLAUDE, il y a eu un seul homme de naissance ou de mérite.* Ne diroit-on pas à ce ton qu'il avoit entre mains un rôle exact de tous les Chrétiens qui vécurent sous ces Empereurs ? Je ne m'arrêterai point à réfuter son assertion absurde, moi qui suis convaincu qu'il n'y a pas eu au monde une secte un peu répandue qui ne contint dans son sein des gens de mérite ; quant à la naissance, il est permis aux fots d'en faire le bouclier de leur sottise, les gens sensés ne connoissent de noble que l'homme de bien, & ne se persuaderont jamais, que pour être capable d'ouvrir les yeux à la vérité, il faille, comme pour entrer dans les Chapîtres d'Allemagne, pouvoir faire preuve de tant de quartiers. Au reste, nous profiterons de l'option que nous donne JULIEN de le croire, ou de le regarder comme un imposteur, & nous prendrons peut-être la même liberté avec d'autres qui ne se rendent pas si bien justice que lui.

mauvais poste ; & comment expliqueroient-ils les succès de l'Évangile, étant hors d'état d'expliquer comment les Apôtres purent l'annoncer ? Pour le faire en effet avec quelque espoir de succès, il falloit tout au moins entendre la langue des peuples qu'ils prétendoient convertir ; or dans quel pays les pêcheurs parlent-ils, ou ont-ils jamais parlé la langue de tous les pays ?

CETTE nouvelle difficulté devient d'autant plus pressante, que la Judée n'étoit point un pays de commerce, & que les pêcheurs du Lac de *Généfareth* ne faisoient point de ces navigations lointaines, qui auroient pu leur donner & la pensée & les moyens d'apprendre les langues étrangères. Ils les ont pourtant parlées ces langues, puisqu'il est démontré qu'ils ont jetté les fondemens du Christianisme dans l'Asie & dans l'Europe, & qu'on ne fauroit convertir des gens qui ne nous entendent point. Mais comment l'ont-ils pu, encore une fois, s'ils n'ont reçu aucun don
mira-

miraculeux ? C'est une question que l'on fait depuis cent cinquante ans aux Incrédules, & à laquelle ils n'ont pas encore jugé à propos de répondre.

ON l'attendra long-temps cette réponse, croyez-moi, Mr. ainsi que celles que nous leur demandons à toutes les autres preuves victorieuses de notre Sainte Religion, à la conversion des Gentils si clairement prédite par les Prophètes, à la destruction de Jérusalem & des Juifs si clairement annoncée dans les Evangiles, à la conservation singulière de ce peuple toujours méprisé, toujours vagabond, toujours prêt à donner son or & son sang pour briser ses chaînes, toujours confondu dans ses tentatives, & faisant depuis dix-sept siècles amende honorable dans tout l'Univers au sang de ce JESUS immolé par ses Pères.

ET pourquoi en effet nos adversaires s'abaisseroient-ils à de pareilles discussions, dans lesquelles il faudroit aller bride en
main,

main, rapporter les raisons du parti contraire, les renverser pied-à-pied, s'exposer ainsi à devenir ennuyeux, maussade, & par là même à être moins lu ? Ce seroit bien là sans doute la seule méthode de parvenir à la vérité, & de plaire à ceux qui la cherchent ; mais ce ne seroit pas le moyen de conserver ses chalands ; la tourbe incrédule seroit stupéfaite, interdite, si ses Docteurs s'avisent jamais de lui dire, que comme on ne doit pas admettre aveuglément une Religion, on ne doit pas non plus la rejeter à la légère ; que dans une affaire de cette importance il faut procéder lentement, murement, se défier autant de ses passions que des préjugés de l'enfance, écouter les raisons qu'alléguent les deux partis, les comparer, les peser, & suivre enfin avec modestie ce que l'on croit la vérité, sans insulter, ni dédaigner personne. Aussi se garderont-ils bien de leur tenir un pareil langage ; c'est par de l'esprit & des épigrammes qu'ils ont acquis tant de prosélytes, c'est par des sarcasmes & des saillies qu'ils

tâche-

tâcheront de les conserver, & d'en accroître le nombre.

JUSQU'A quel point ces moyens leur réussiraient-ils ? C'est ce qu'on ne peut préjuger sans être Prophète, & je ne le suis pas ; ce qui me paroît bien sur, c'est que l'Europe est trop dépravée pour que les plus beaux plaidoyers en faveur du Christianisme lui rendent aujourd'hui beaucoup de ses déserteurs ; la plupart ont trop d'intérêt à ce qu'il soit faux, pour ne pas trouver l'art funeste d'éluder les preuves de sa vérité ; autant les malades de corps désirent-ils de guérir, autant ceux dont l'ame est malade, le redoutent-ils ; notre bon JE'SUS le disoit autrefois aux Juifs : *Les hommes aiment mieux les ténèbres que la lumière, lorsque leurs œuvres sont mauvaises.* Et tant d'expériences ont confirmé depuis ce triste principe qu'on peut le regarder comme un axiome (a).

QUOI

(a) URIEL ACOSTA. p. e. abandonna le Christianisme, parce qu'il prescrivit l'amour des ennemis.

QUOI en effet ! Si le Christianisme étoit vrai, si on l'embrassoit, il faudroit changer tout son plan de vie, régler ses passions, réformer son luxe, employer à soulager l'indigent ce qu'on employe aujourd'hui à séduire l'innocence ; il faudroit être juste avec tout le monde, & ne faire à personne que ce que nous voudrions qu'on nous fit ; il faudroit avouer, réparer ses torts, pardonner à ses ennemis les leurs, ne s'en vanger que par des bienfaits ; il faudroit respecter le moindre de ses semblables comme l'enfant de Dieu même, ne travailler à s'enrichir que par des voies légitimes, n'user de son pouvoir que pour l'avantage commun ; il faudroit, en un mot, cesser d'être vain, trompeur, impudique, avare, pour devenir grand, généreux, tempérant, modeste. Oh ! sans doute ! Une pareille Doctrine n'est pas propre à faire fortune dans un siècle qui comme le nôtre n'encense que trois idoles, l'argent, le faste & la volupté.

N'ALLEZ pas inférer de-là que je craigne le moins du monde pour l'existence même
 du

du Christianisme ; rien n'est plus loin de ma pensée ; non, Monsieur, ne faisons pas à la Nature humaine l'injure de croire, qu'une Révélation soutenue de tant de preuves, victorieuse de tant d'ennemis, de siècles & d'obstacles, puisse céder aux efforts de quelques soi-disant Philosophes. Qu'ils s'applaudissent donc, tant qu'ils voudront, de leurs insensés triomphes ; qu'ils en préfont même de plus brillans dans la suite des âges ; qu'ils travaillent avec une ardeur fanatique à les préparer ; mais qu'ils ne se flattent pas de la vaine espérance de remporter jamais sur elle une victoire complete. Ce flambeau, allumé par une main divine, ne sauroit être éteint par une main mortelle ; la fange ne salit jamais les rayons de l'Astre du jour, & tant que la raison luira sur la terre, l'excellence, la pureté, la beauté de notre sainte Religion seront reconnues, senties, & lui donneront des disciples qui tiendront à gloire de la professer. Je suis, Monsieur, &c.



L E T T R E IV.

QU'IL est aisé, Monsieur, de défendre la Religion ! Mais qu'il est difficile de justifier ceux qui la professent ! Ce sont eux, n'en doutez pas, ce sont leurs vices, leurs haines, leur intolérance qui fournissent à l'Incrédule ses meilleures armes. La méchanceté humaine rend douteux les présens du Ciel. Vous en jugerez par l'entretien que j'eus hier avec votre ami Monsieur L.

Nous nous promenions dans sa salle, lorsqu'ayant jetté par hazard les yeux sur un Livre qui étoit sur sa cheminée, je l'ouvris, & trouvai que c'étoit la *Philosophie de l'Histoire*, ouvrage dont le modeste V. fait honneur, comme vous savez, à l'Abbé BAZIN.

NOTRE

NOTRE conversation languissoit, cette découverte la ranima ; je me plaignis à lui de l'acharnement avec lequel les Auteurs incrédules, sur-tout le dernier, attaquoient le Christianisme, & je tâchai de lui prouver que ni l'amour de l'humanité, ni le zèle du vrai Déisme n'étoit l'Apollon qui les inspiroit.

VOTRE ami m'écouta avec beaucoup d'attention. Quand j'eus fini ; vous paroissez, me dit-il, fort mécontent de ces Messieurs ; cependant, avant de les condamner, voulez-vous me permettre de plaider leur cause ? Très-volontiers, répondis-je ; l'examen est toujours favorable à la vérité, & si l'on doit écouter qui que ce soit dans ses défenses, cette justice est encore plus due à des hommes de génie, tels que j'en reconnois plusieurs parmi ceux dont je me plains.

J'ENTRE donc avec confiance en matière, reprit Monsieur L. & je dis que si la Religion a fait, & fait encore peu de bien

dans le monde ; si elle a été au contraire la source des p'us grands maux, on a raison de chercher à la renverser. Laquelle de ces deux propositions me contestez-vous ? Toutes deux, repartis-je. Je vai donc, reprit-il, les démontrer toutes deux, & il commença.

LA Religion produit peu de bien dans le monde, parce qu'elle est au-dessus de la portée des hommes ; elle parle à leur esprit, & ils n'écoutent que leur sens ; elle leur promet dans l'avenir, & c'est le moment présent qui les détermine.

IMPATIENS de jouir & de jouir avec excès, la Religion ne s'offie à eux que comme un Pédagogue sévère, qui pour mettre par-tout la modération & la règle, contrôle toutes leurs joies, & les arrête à chaque pas. Emportés par leurs passions, les uns brisent avec furcur son joug importun ; les autres moins hardis composent, biaisent avec elle, & à force de tourner & de louvoyer, ils parviennent

viennent enfin à se bâtir un système, qui en leur laissant leurs espérances pour l'avenir, gêne fort peu leurs goûts actuels.

ILS partagent quelquefois leur vie en deux portions inégales ; ils consacrent la première, la plus longue & la plus belle à contenter leurs passions, la jeunesse étant, selon eux, l'âge des plaisirs ; ils donneront, disent-ils, leur vieillesse à la vertu. Mais comme il s'en faut beaucoup que tout le monde arrive à cette vieillesse, & que l'abus qu'ils ont fait du bel âge a usé prématurément les ressorts de leur existence, ils meurent la plupart sans avoir pu tenir leur promesse.

ET comme cette promesse même, ils l'ont faite de mauvaise foi, & seulement pour gagner du temps, le temps de l'accomplir est venu qu'ils n'en ont pas encore le désir ; la fougue des passions est calmée, mais l'indomptable habitude en a pris la place ; ils frémissent de prendre la serpe qui doit couper toutes ces racines amères

res

res qui ont germé dans leur cœur ; demain, disent-ils, ils commenceront, demain arrive, & les laisse tels qu'ils étoient la veille ; après avoir parcouru une carrière de quatre-vingts ans, ils la terminent enfin sans avoir vécu un seul jour pour le bien.

SUPPOSE' même que plus religieux & plus fermes, ils pensent finalement à remplir leurs vœux, hélas ! ils ont bien plus de larmes à répandre sur leur conduite que de moyens de la réparer. Tout ce qui peut rendre la vertu utile, leur manque presque à la fois. Ranimeront-ils un corps épuisé pour soutenir par leur travail une famille indigente, ou plaider la cause de l'infortuné ? Communiqueront-ils des lumières utiles qu'ils n'ont jamais eues, ou que mille frivolités ont obscurcies dans leur tête ? Ressusciteront-ils ce jeune homme dépravé par leurs vices & par leurs sophismes ? Voudront-ils, ou pourront-ils rendre un interdit que leurs besoins augmentés leur rendent si nécessaire, ou
qu'ils

qu'ils ont déjà dissipé? Mon Ami: l'on peut aimer la vertu dans sa vieillesse, mais qui veut la pratiquer dans ses derniers ans, doit commencer au moins dès l'âge viril.

Vous avez parmi vos Chrétiens des fripons d'une autre espèce. Ils sont fort assidus au culte public, fort exacts à communier, fort recueillis dans la prière, & sur-tout fort ardens à décrier ceux qui négligent quelquefois ces actes: Le temple, crient-ils, le temple; & il faut avouer qu'ils sont tout saints dans le temple; mais observez-les hors de là, vous les trouverez fréquemment fourbes, usuriers, vindicatifs, débauchés; ils honorent, ou plutôt ils feignent d'honorer Dieu quelques heures, pour se jouer plus aisément des hommes tout le reste de leur vie.

DANS des Communions plus superstitieuses on a encore d'autres ressources; au moyen de quelques *Ave* marmottés, de quelque cierge offert à Saint *Denys* ou Saint *Pacôme*, de quelque argent donné au Prêtre,

on

on est absous de tous ses péchés ; supposé même qu'on ne soit pas pressé, & qu'on veuille attendre, on peut, en s'affiliant à un Ordre, acheter les vertus surabondantes de ses Saints ; on peut, en privant ses héritiers de son bien, faire dire tant de Messes pour le repos de son ame, que si l'on passe par le Purgatoire, on n'a pas à craindre d'y rester long-temps, ni d'y souffrir beaucoup ; on a sur-tout lieu de se rassurer, si à toutes ces momeries on ajoute celle de se faire ensevelir habillé en Moine ; le Ciel ne pouvant être fermé à un coquin qui pourrit en terre en habit de *Jacobite* ou de *Franciscain*.

SI vous m'objectez que je ne vois les choses que sous l'aspect défavorable, je conviendrai sans peine avec vous qu'il est des gens de bien que leur foi a élevés aux plus éminentes vertus, & portés aux sacrifices les plus généreux ; je n'ai pas dit non plus que la Religion ne fasse aucun bien, mais seulement qu'elle en fait peu, & vous l'avouerez comme moi, si vous
pensez

prenez au petit nombre de ceux en qui elle opère si heureusement.

Si vous conservez encore quelque doute, jetez, je vous prie, les yeux sur l'Europe. Si vous en exceptez les Turcs, tous les peuples qui l'habitent, se disent Chrétiens, en valent-ils mieux ? Sont-ils plus fideles à leurs alliances & à leurs traités que les Nations qui n'ont pas leur créance, ou qui n'en ont point ? Les Princes sont-ils plus justes ? Les sujets plus soumis aux Loix, plus attachés à la patrie ? Y voit-on moins de luxe, moins de misère, moins d'âpreté au gain, moins de orfaits & d'assassinats ? Si du général nous passons au particulier, voit-on dans les familles plus d'harmonie & d'affection, plus de fidélité dans les mariages, plus de constance dans les amitiés, plus de support dans les conversations, moins de calomnies & de médisances ? Ou plutôt, n'est-il pas trop vrai que la débauche, l'adultère, la sombre envie, la brulante soif d'acquérir non seulement se trouvent au milieu d'eux, mais

mais y régnerent, & que quand l'Europe deviendroit Athée, elle n'auroit guère à perdre du côté des mœurs ?

MAIS si le Christianisme a fait peu de bien, il a été en revanche la source des plus grands maux, maux sous lesquels nous gémissons encore, & qui probablement ne finiront qu'avec lui.

ON ne s'en ressentit guère, tant que ses Sectateurs vécurent sous l'oppression ; mais CONSTANTIN les eut à peine affranchis du joug des Payens, que libres d'ennemis étrangers, leurs Théologiens se brouillèrent, & commencèrent à agiter l'Empire des mêmes convulsions qu'ils ont depuis excitées dans tous les États.

LA Religion qui ne doit tendre qu'à rendre les hommes bons, ne fut plus qu'un vain jargon employé pour reconnoître les partis, & rendre ceux qui les composoient également fots & méchans ; au lieu de parler sans cesse aux peuples de
tem-

tempérance, de justice & d'humanité, on les entretint d'hypostases, d'Eutychianisme, de Monothélisme ; & comme si l'on eut eu peur de manquer d'hérésies, on les divisa pour en grossir le nombre, on fit des demi-Pélagiens, des demi-Ariens. On avoit beau se toucher par cinquante points ; on devenoit l'un pour l'autre hérétique, si-tôt qu'on différoit d'une ligne.

CE changement peut se comparer à celui qui s'est fait de la politesse en galanterie ; la politesse qui nous rend modestes, attentifs aux besoins des autres, faciles dans le commerce, est sans contredit très-bonne ; mais on l'a surchargée de tant de riens inutiles, de complimens faux, de simagrées absurdes qu'elle rend fréquemment les hommes petits plutôt qu'aimables, & sert bien moins à orner le mérite qu'à faire croire à ceux qui la possèdent, que ce mérite tient lieu de tout autre.

L

ON

ON a de même accablé la Religion sous tant de dogmes obscurs & de cérémonies bizarres & vaines, qu'au lieu d'ennoblir les ames, elle a rétréci les esprits ; & qu'au lieu de fournir aux hommes de nouveaux motifs à s'aimer, elle les a rendus disputeurs, pointilleux, sophistes ; elle a fourni à l'orgueil de nouveaux prétextes, au fanatisme de nouveaux levains, & à la haine de nouvelles armes.

JE n'ai garde d'entrer dans le détail des troubles, des désolations & des guerres dont cette Religion a été la cause ; je ne pourrois compter les playes qu'elle a faites au genre humain.

ON a vu des milliers d'hommes & de femmes abandonner la société qu'ils devoient servir, pour s'enterrer dans des Cloîtres, & avec eux leur postérité ; on les a vus accumuler sans fin, en faisant vœu de pauvreté, & rentrer même dans le monde qu'ils avoient quitté, pour l'agiter de leurs querelles & de leurs fureurs.

ON

ON a vu sûr-tout par leur zèle les peuples courbés devant des images, & prosternés devant des offemens, écouter imbécillement un service qu'ils n'entendoient point, & se persuader, pour comble de folie, qu'ils mangeoient leur Dieu.

A LEUR voix on a vu des millions d'hommes abandonner leur patrie, leurs enfans, leurs femmes pour aller conquérir le petit pays de la Palestine, & laisser leurs terres en friche pour s'emparer de celles d'autrui.

ON a vu se former dans chaque Etat un nouvel Etat, le premier Prêtre d'une Ville se porter pour Maître du monde, ravir & distribuer à son gré les couronnes, rendre tous les Royaumes tributaires de sa Tiare, faire trembler sur leur trône tous les Monarques ; heureux encore, quand ils n'étoient pas forcés d'en descendre.

QUE dis-je ! On a vu les plus grands des crimes érigés en moyens de se laver de

tous les crimes, & le Ciel promis solennellement au parjure & à l'assassin, pourvu que l'on acquit ces titres par le meurtre des hétérodoxes. Et qui pourroit compter les villes que ce fanatisme a réduites en cendre, & les peuples qui ont disparu sous l'épée des massacreurs ? La Religion Chrétienne est douce, dit-on ; avouez pourtant que l'Athéisme n'auroit jamais produit ni les Croisades, ni l'Inquisition, ni la (a) St. Barthelemy, ni les Dragonnades ; & vous nous demandez encore pourquoi nous attaquons un culte qui a enfanté tant d'horreurs ?

ENFIN craignant à bon droit le retour de la lumière, les Prêtres ont fait tous leurs efforts pour rendre éternelles les ténèbres épaissies dont ils avoient couvert la raison ; ils ont porté l'audace jusqu'à proscrire l'examen, & donnant à l'assemblée de quelques mortels le titre arrogant d'Infaillible,

(a) La réponse à ceci se trouve déjà en grande partie dans la seconde Lettre.

libre, ils ont condamné tous les autres à croire aveuglément à leurs décisions.

Vos Réformateurs, je le sai, ont prétendu corriger tous les abus, & en effet ils ont abattu quelques-unes des têtes les plus difformes de l'hydre ; l'hydre même subsiste encore.

ILS ont arraché des mains des Papes le glaive persécuteur, mais ce n'a pas été pour le briser, ça été pour s'en servir ; ils ont composé des Livres pour s'assurer ce droit effroyable, & ce qui est plus déplorable encore, ils ont ensuite agi comme si leurs preuves étoient aussi tranchantes qu'elles sont fausses ; de la même plume dont ils reprochoient à Rome le supplice de JEAN HUS & de JEROME de PRAGUE, ils ont signé, pour ainsi dire, celui de SERVET, du Ministre NICOLAS ANTOINE, & de l'illustre BARNEWELT.

Si ces Autodafés sont devenus plus rares, c'est à la Philosophie & aux Let-

tres qu'on en doit hommage ; mais comme il n'est point sur que le flambeau des Sciences éclaire toujours notre Europe, & qu'il est très-probable que le retour de l'ignorance amèneroit celui de vos prétentions, le parti le plus sage n'est-il pas de profiter de ce temps de lumière pour achever d'éclairer les hommes, & d'abattre ce vieux édifice élevé par le fanatisme, consacré par les préjugés, mais dont la ruine seule peut assurer le repos du genre humain.

MR. L. s'étant alors arrêté, je pris la parole : On ne peut, lui dis-je, plaider mieux sa cause que vous l'avez fait, & j'en suis bien aise ; si vous la perdez, malgré cela, comme je l'espère, il en faudra conclure qu'elle est bien mauvaise.

Et premièrement, Monsieur, comment, je vous prie, avez-vous lu l'Écriture, si vous ignorez que pour porter les hommes à la vertu, elle ne se contente point de leur montrer dans l'éloignement le

le bonheur céleste, mais qu'elle y joint la considération de tous les avantages que cette aimable vertu procure ici-bas, & des maux que le vice traine dès à présent avec lui ? Le trouble qui suit par-tout le coupable, la douce paix, la sérénité qui régissent dans le cœur de l'homme de bien, les funestes suites de l'incontinence, de la paresse & de la débauche, la protection spéciale dont Dieu honore les justes, tels sont les puissans encouragemens temporels qu'elle nous donne pour fixer nos pas dans la carrière de la vertu, & nous détourner de celle du crime (a). Si les Auteurs sacrés insistent beaucoup plus sur la vie à venir que sur les avantages terrestres de la vertu, il est aisé d'en donner de bonnes raisons.

I°. Il est naturel d'insister plus sur ce qui est plus important; or dans le système
Chrè-

(a) Voyez Ps. xcvi. 11. xxxiv. 16. Prov. ii. 7. iii. 13—18. vi. 9. 11. 26. xxi. 15. xxiii. 20. 21. 27—32. Esaïe lvii. 20. 21. Luc xv. 11—17. Rom. viii. 28.

Chrétien, cette vie n'est qu'un atome, un point comparé à l'éternité ; c'est donc de notre sort éternel que nous devons surtout nous occuper ici-bas ; si les hommes en jugent autrement, ils ont tort ; & une Révélation divine doit combattre leurs erreurs, & non les nourrir.

II°. QUOIQU'EN général la vertu soit propre à nous rendre heureux sur la terre, cette règle a pourtant ses exceptions, comme les autres ; or en fait de récompense comme d'autres choses, on doit insister davantage sur celle qui est infaillible que sur celle qui n'est que probable.

ENFIN une Révélation est destinée à éclairer les hommes sur ce que la simple raison ne leur faisoit pas assez bien connoître ; tel qu'est, par exemple, le dogme d'une vie à venir, que les plus sages d'entr'eux n'avoient fait qu'entrevoir avant J. C. Mais pour connoître les avantages présens que la vertu procure à ses disciples ; pour comprendre que la tempérance

CON-

conserve la santé mieux que la débauche, que le travail nous enrichira mieux que la paresse, que la douceur, le support, la reconnoissance nous feront plus d'amis que la colère, l'aigreur, & l'ingratitude, il n'est pas besoin de Révélation, il suffit d'avoir des yeux & le sens commun. Si donc la Révélation nous en parle, ce n'est pas pour nous l'apprendre, mais pour nous le rappeler ; ce qui n'exigeoit point qu'elle en parlat si souvent.

Avec tout cela, dites-vous, les mœurs sont perdues en Europe, & l'Europe est Chrétienne ; que lui sert donc sa Religion ?

L'EUROPE est Chrétienne ! Voilà en vérité un aveu bien modeste ; est-il aussi sincère ? Je doute fort au moins que Messieurs les Philosophes modernes voulussent le ratifier ; croyez-moi, ne soyez pas plus humble qu'eux, & ne feignez pas d'ignorer vos avantages. Non, Monsieur, non, l'Europe n'est plus Chrétienne ; si les Nations qui l'habitent en prennent
encore

encore le nom honorable, c'est plutôt parce qu'elles l'ont reçu de leurs Pères que par le cas qu'elles en font ; des millions de particuliers réclament contre ce titre, & des millions d'autres le portent sans savoir ce qu'il leur impose, & sans chercher à le savoir.

POUR ramener la question à ses véritables termes, il faudroit prouver, ou que l'Europe étoit aussi corrompue, lorsqu'elle ne comptoit que peu d'incrédules, qu'elle l'est aujourd'hui qu'ils y fourmillent partout ; ou bien, que les pays où la Religion régne encore, sont à peu près aussi dépravés que ceux dont la Philosophie est parvenue à la bannir ; il faudroit prouver, par exemple, que les mêmes horreurs qui se commettent à Paris, à Londres, à Berlin, se pratiquent dans la proportion à Genève, Zurich ou Basle, ou que les mœurs de la Prusse étoient sous le grand Electeur ce qu'elles sont devenues sous son arrière petit-fils ; sur quoi consultez les Voyageurs, & ouvrez l'Histoire.

L'IM-

L'IMPURETE', le luxe, l'adultère, la vénalité la plus grande, les débauches les plus infames, tels sont les traits flétrissans qui distinguent les lieux où fleurit la Philosophie moderne ; tels sont les fruits abominables qu'elle a produits dans ses grands sièges, & qu'elle produit dans tous les lieux où elle pénètre, en proportion des progrès qu'elle y fait. Cessez donc de nous objecter une dépravation qui est votre ouvrage, & après avoir renversé la digue, ne nous reprochez pas l'inondation du pays.

EXAMINEZ vous-même, Monsieur ; vous trouverez que ceux que la crainte de Dieu ne retient pas, ne sont guère arrêtés par celle des Juges, ou des maladies honteuses que le vice amène après lui ; on se repose sur son adresse, sur la vigueur de son tempérament, sur ses précautions ; & puis, la possession de ce qu'on désire vaut bien qu'on risque quelque chose ; le pis après tout qui puisse arriver, est de mourir, & cela est rare. Mais si l'on craignoit de ne sortir des bras de la douleur que pour
tomber

tomber dans les mains d'un Juge Suprême, l'on y penseroit sans doute à deux fois avant de se livrer aux excès, ou de se permettre les crimes que son amour nous a interdits. Je le répète donc ; si l'Europe s'est corrompue, ce n'est pas que la Religion ne soit très-propre à donner des mœurs, mais c'est que beaucoup de gens sont sans Religion.

SANS contredit les pays où l'on respecte son empire, sont encore le théâtre de bien des désordres ; un peuple de Chrétiens n'est pas pour cela un peuple de Saints, ni de Dieux ; leur Loi elle-même suppose qu'ils la violeront quelquefois, puisqu'elle les invite à la repentance. En conclurez-vous qu'elle n'est pas un motif réprimant, parcequ'elle ne réprime pas toujours ? Ce seroit dire que les Loix civiles ne sont pas non plus un motif réprimant, puisqu'il se commet chaque jour des crimes qu'elles défendent. La Religion n'empêche pas l'homme de faillir, elle le relève dans ses chutes, & rend ses

chutes

chutes de plus en plus rares ; c'est toute la perfection qu'il peut avoir ici-bas.

Si vous voulez maintenant connoître les biens positifs que la Religion a produits, & produit encore, il est aisé de vous satisfaire.

C'EST elle qui a aboli les affreux combats des gladiateurs, institués, dit-on, pour former des Soldats, plus propres, selon moi, à faire des bêtes féroces.

C'EST elle qui a aboli toutes ces fêtes impures, tous ces mystères infames du Paganisme, où l'on enseignoit la prostitution comme un moyen d'honorer les Dieux.

C'EST la Religion qui a renoué entre le riche & le pauvre les liens rompus de l'humanité ; c'est elle qui rend ce dernier respectable à l'autre, en lui apprenant qu'enfans du même Père, rachetés par le même Sauveur, appelés à la même félicité,

cité, leur sort n'est si différent ici-bas que parce que Dieu a voulu lui fournir les moyens de gagner le ciel en aidant son frère. Et qui pourroit calculer tous les actes de bienfaisance, toutes les collectes & les sacrifices que cette heureuse persuasion a produits depuis l'établissement du Christianisme? Qui pourroit compter tous les Hôpitaux qu'elle a élevés & qu'elle soutient, tous les forçats qu'elle a tirés de la chaîne, tous les infortunés qu'elle a garantis du désespoir & du crime? Chaque tronc des Eglises Chrétiennes, chaque pite que l'on y a mise font, pour ainsi dire, autant de titres qui doivent rendre l'Évangile cher & respectable à tout ami des malheureux.

C'EST cet Évangile qui a démontré possible l'observation de ce précepte si dur à la chair, *aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent. Matt. v. 44.* Certainement il lui est bien glorieux que son mortel ennemi l'Empereur JULIEN ait été forcé d'avouer, que les Chrétiens nourrissoient

non

non seulement leurs pauvres, mais aussi ceux des Payens, des Payens, dis-je, dont les mains fumoient, pour ainsi dire, encore du sang Chrétien qu'ils avoient versé.

CE bel exemple n'est pas unique ; on a vu dans le cours de la dernière guerre les habitans de Londres se cottiser pour habiller les François qui se trouvoient prisonniers en Angleterre. (a) On ne lit nulle part que Rome ait fait rien de pareil pour ceux de Carthage, ni les Grecs même pour les autres Grecs.

Vous nous reprochez la barbarie des persécuteurs ; mais pourquoi vous taire
sur

(a) Ceci ne contredit point ce que j'ai dit plus haut de l'irréligion de Londres ; elle est très-grande, ainsi que la corruption chez les Grands & la populace, quoiqu'il y eut sans doute bien des exceptions à faire ; mais l'état mitoyen est encore honnête, respecte la foi conjugale, aime la patrie & l'humanité, & c'est aussi celui où l'on trouve le plus de Religion.

sur l'humanité avec laquelle les persécutés ont été plusieurs fois accueillis, aidés, consolés ? Vous ne voyez que les Dragons de France ; voyez aussi l'Angleterre, la Hollande, la Prusse, la Suisse tendant les mains à tous ceux qui échappoient à ces bourreaux enrégimentés, & ne fixez pas tellement les yeux sur les fanatiques que vous n'apperceviez aussi les hommes, les amis, les frères. (a)

IL

(a) Je ne puis m'empêcher de joindre ici un fait qui s'est passé sous mes yeux, & qui probablement est très-peu connu. Environ trois cens Palatins, hommes, femmes, enfans, dégoûtés de leur pays, vinrent en 1764 en Angleterre pour demander à être établis dans les Colonies. Leur voyage ayant épuisé leur bourse, ils se trouvèrent d'abord dans la misère, & en souffrirent quelques jours, parce qu'elle n'étoit pas connue ; mais l'avis en ayant été donné dans les Papiers publics, il se fit aussi-tôt dans tous les Cafés une Soucription en leur faveur, qui produisit 4000 Liv. sterl. Le Gouvernement les a fait depuis lors transporter en Amérique, où ils bénissent le peuple qui les a si généreusement adoptés.

IL y a soixante ans qu'il s'est formé en Angleterre une société pour la propagation de la connoissance du Christianisme ; comme il en existoit déjà une qui portoit ses soins sur l'Amérique Septentrionale, celle-ci consacra les siens aux Indes Orientales & aux trois Royaumes en Europe. Laissons, si l'on veut, les Missions de côté, (quoiqu'assurément tout homme sensé conviendra que c'est rendre service à des idolâtres que d'en faire des Protestans ;) mais niez-vous que ce ne soit un très-grand bien d'élever les enfans des pauvres, de les préserver des tentations de la misère, de celles de l'oisiveté, & souvent des mauvais exemples qu'ils recevroient de leurs parens ? La société en entretenoit plus de quarante deux mille l'an 1766. (a)

QUE

(a) Ils sont distribués en différentes écoles dans les trois Royaumes, & voici le plan général sur lequel elles sont conduites. Les enfans admis sont nourris, habillés, instruits dans les principes de la Religion ; on ap-

QUE de crimes & de débauches ont été, sont, & seront par là prévenus ! Que de sujets rendus utiles à la patrie, qui en auroient probablement été le scandale & les fléaux ! Abolissez le Christianisme, vous ferez, pour ainsi dire, du même coup autant de quarante mille orphelins, que la société auroit subsisté de générations.

N'EST-ce pas enfin ce même Christianisme qui a mis dans nos Gouvernemens & notre droit des gens une modération ignorée des anciens peuples, & de la plupart des modernes où l'Évangile n'a pas pénétré ? Nous n'avons plus de NÉ'RONs, de CALIGULAS. Les prisonniers de guerre ne sont point esclaves, les particuliers jouissent

prend de plus aux garçons à lire, à écrire, à chiffrer ; aux filles à lire, à écrire, à tricoter, à coudre ; quand ils sont en âge, on leur donne un gagne-pain, on met les garçons dans le labourage, dans les métiers utiles & pénibles, dans le service de mer ; on forme les filles à tous les ouvrages nécessaires dans une maison.

jouissent plus tranquillement de leurs biens, & les Princes de leur couronne.

C'EST tellement là un bienfait de notre sainte Religion, que la même modération régné avec elle en Ethyopie, tandisque les Etats voisins gémissent sous les horreurs du Despotisme. Et cette obligation que nous avons au Christianisme, ne suffiroit-elle pas toute seule pour ôter le droit d'affirmer qu'il a fait peu de bien à l'humanité?

JE vous ai suivi avec attention, me dit alors Mr. L. & je conviens qu'il y a beaucoup de vrai dans vos remarques; la plupart même sont si naturelles que je suis confus qu'elles m'aient jusqu'à présent échappé.

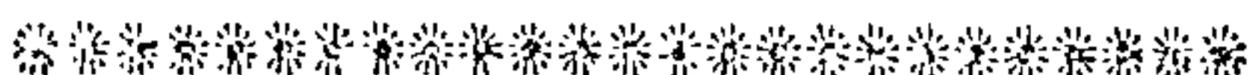
CONSOLEZ-VOUS, lui répondis-je: Il ne vous est arrivé que ce qui arrive presque à tous les hommes, d'être plus affecté du mal que du bien; revolté contre l'Evangile par les horreurs commises par ses prétendus disciples, vous n'avez pas cru qu'il fut possible d'y trouver des compensations,

fations, & vous ne les avez point cherchées ; on diroit d'ailleurs que la renommée qui a cent bouches pour publier les crimes & les calamités, n'en ait qu'une pour annoncer les belles actions ; mille personnes savent qu'il y a une Inquisition pour une qui fait l'existence de la société qui sert de Mère à tant de pupilles. Mais il doit être doux à un cœur aussi humain que le vôtre de voir, que si le fanatisme a ravi le jour à des milliers d'innocens, il en est des milliers d'autres que la Religion réchauffe dans son sein, & que si la superstition a élevé des Monastères, la véritable piété a fondé des Hôpitaux.

MAIS je ne vous tiens pas encore quitte, ajoute-je : Je prétens vous prouver qu'aucun des maux que vous reprochez au Christianisme, ne lui doit être imputé, & que s'il est un moyen de les terminer, ce n'est point la méthode qu'emploient les Incrédules. Mr. L. consentit à m'entendre, fixa demain pour notre seconde entrevue, & là dessus nous nous séparâmes.

P E R.

PERMETTEZ-moi aussi, Monsieur, de reprendre haleine, & croyez-moi bien sincèrement, &c.



L E T T R E V.

MONSIEUR,

 E retrouvai Mr. L. chez lui à l'heure qu'il avoit fixée ; après avoir causé quelques momens des nouvelles publiques, il me rappella ma promesse, & sans autre exorde j'entrai en matière.

MONSIEUR, lui dis-je, si les maux que vous reprochez au Christianisme, c'est en effet le Christianisme qui les a produits ; s'ils découlent de ses principes ; si sa morale & ses dogmes les amenoient naturellement, c'est à juste titre qu'on cherche à l'anéantir comme une Religion également
fausse

fausse & funeste ; toutes les preuves étrangères que l'on peut donner de sa vérité, venant alors se briser contre cet axiome de la Théologie naturelle : *Dieu étant bon n'a pu donner aux hommes des Loix qui les engagent à être méchants.*

MAIS s'il se trouve au contraire que les maux imputés à la Loi Chrétienne, les Superstitions, les Croisades, le Despotisme Papal, les persécutions sont la violation démontrée de ses préceptes, il suit aussi qu'au lieu de la combattre, on doit seulement la faire connoître, & s'il se peut, la faire régner.

Vous m'objecterez peut-être que vous n'êtes pas obligé d'entendre l'Évangile mieux que les Chrétiens même, & vous me renverrez à l'Église Romaine, qui en déduit tous les dogmes absurdes & barbares que vous nous avez reprochés. Mais qui vous a dit, je vous prie, que l'Église Romaine fut une Église Chrétienne ? Elle en prend, il est vrai, le titre, elle en avoit
besoin

besoin pour éblouir les peuples, & leur cacher le joug qu'elle leur impose ; mais prendre n'est pas prouver, ce n'est souvent qu'usurper, & ce l'est tellement en cette occasion que dans aucun siècle, ni dans aucun lieu, il n'y a jamais eu d'Eglise moins Chrétienne que la Romaine. (a)

JE sai que les Réformateurs mêmes ne lui ont pas expressément refusé cette qualité ; mais comme dans le temps qu'ils la lui donnoient, ils traitoient son Chef
d'Ante-

(a) JE repéte ici ce que j'ai déjà dit dans ma réponse à Mr. Rousseau, c'est que je suis convaincu qu'il y a dans les États Catholiques des milliers de fidèles très-dignes de ce nom, précisément parce qu'ils sont de mauvais Papistes, & qu'ils rejettent plusieurs des décisions ultramontaines. L'unique chose que j'affirme ici, c'est que le Système Papal, pris dans toute son étendue & ses conséquences, est la pire Religion qui ait jamais paru sur la terre, & par là même la moins Evangélique. On en lira tout-à-l'heure la trop facile démonstration.

d'Ante-Christ, ils lui reprochoient hautement d'avoir essentiellement corrompu le Christianisme dans le dogme, dans le culte, & dans la morale, vous comprenez aisément ce que valoit cet aveu. Qu'est-ce en effet qu'un Christianisme capitalement altéré dans toutes ses parties ?

Mais est-il bien certain que l'Eglise Romaine ait fait cette altération ? Ne m'en croyez pas, Monsieur ; ouvrez vous-même l'Écriture, lisez & jugez.

St. Paul exhortoit les Thessaloniens & les Corinthiens à examiner toutes choses, à juger même de ce qu'il leur écrivoit : (a) St. Jean avertissoit les fidèles de n'ajouter pas foi à toutes sortes d'esprits, d'examiner s'ils viennent de Dieu. (b) Trouvez-vous là cette foi aveugle qu'exige l'Eglise Romaine pour ses décisions ? Ou pensez-vous qu'on ne puisse prendre avec les

Décré-

(a) 1. Thess. v. 21. 1. Cor. x. 15.

(b) 1. Jean iv. 1.

Décrétales des Pontifes & les canons des Conciles la même liberté dont l'Apôtre des Gentils vouloit qu'on usât avec ses Epîtres ?

Vous subsistez par le moyen de la foi, écrivoit-il à l'Eglise de Rome ; ainsi ne vous enorgueillissez point, mais craignez ; car si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, (c. à. d. les Juifs qui jusqu'alors avoient formé la vraie Eglise,) prenez garde qu'il ne vous épargne pas non plus (a). Si cette Eglise est infallible, comme elle ose le dire depuis bien des siècles, il n'y a rien de plus absurde que ce discours de St. Paul ; & sûrement un Docteur qui donneroit aujourd'hui pareil avis au Conclave, feroit fort bien d'éviter tous les pays d'Inquisition.

Vous nous objectez le Despotisme Pappal : Mais quel fondement, je vous prie,
N lui

(a) Rom. xi. 20. 21.

lui trouvez-vous dans l'Écriture ? Est-ce en payant les impôts, en ordonnant de rendre à César ce qui appartient à César (a) que JESUS a autorisé les Pontifes à rendre tous les peuples tributaires, & tous les Rois dépendans de sa tiare ?

SAINTE Pierre lui-même prend-il jamais le ton d'un Arbitre des Princes, ou d'un Législateur de l'Église universelle ? Il ne se dit qu'Apôtre de J. C. Pasteur & témoin des souffrances du Seigneur ; il se hâta de relever CORNEILLE qui se prosternoit devant lui ; il défend à tous les Pasteurs de dominer sur les héritages de son Maître (b). Supposez le maintenant contemplant dans Rome ses prétendus successeurs, les entendant s'appeler Vicaires de JESUS-CHRIST, & Lieutenans de Dieu sur la terre, les voyant porter & adorer sur l'Autel d'abord après leur élection,

(a) Matt. xvii. 27. xxii. 21.

(b) 1 Pier. v. 1—3. Act. x. 25—26.

tion, n'admettre personne à leur audience qu'en se faisant baiser la pantoufle, s'arroger l'absolu pouvoir de juger les Princes, & de donner les sceptres & les couronnes, quelle ne feroit pas sa surprise, ou pour mieux dire, son indignation !

SUIVONS ceci, je vous prie : St. Paul dans son Epître aux Ephésiens fait le catalogue des charges que J. C. a établies dans l'Eglise, il nomme jusqu'aux simples Pasteurs & Docteurs (a). La seule dont il ne dit mot, est précisément la plus importante, celle de Chef visible de toute l'Eglise. Pensez-vous que çait été distraction ?

Non seulement il dit que Dieu a donné J. C. pour Chef à l'Eglise (b), & ne parle d'aucun autre, mais sa conduite ré-

. N 2 pond

(a) Ephés. iv. 11.

(b) Ephés. i. 22.

pond parfaitement à ses discours. Il résiste en face à St. Pierre, quand ce dernier lui paroît repréhensible; loin de se le reprocher ensuite comme un manquement de respect & de soumission envers le Représentant de son Maître, il en instruit les Galates, & avec eux la postérité (a); St. Pierre, loin de lancer contre lui les anathêmes de l'Eglise, l'écoute en silence, & selon toute probabilité profite de son avis. S'il étoit ce que les Papes prétendent être, vit-on jamais d'un côté docilité plus criminelle, & de l'autre une rébellion plus ouverte?

MAIS St. Paul n'est pas le seul qui traite St. Pierre comme son égal, les autres Apôtres ne font pas plus de façons avec lui; les Samaritains ayant embrassé la foi, ils leur envoyèrent St. Pierre & St. Jean, sans doute pour les y affermir (b). Les Inférieurs envoient-ils donc

(a) Gal. ii. 11.

(b) Act. viii. 14.

donc ainsi leur Supérieur ? Et les Cardinaux, tout Eminences qu'on les dit, oseroient-ils députer le Pape ? St. Pierre n'étoit donc pas celui des Apôtres ; mais s'il ne l'étoit pas, de qui les Evêques de Rome tiennent-ils leur Suprématie ?

L'ECRITURE dit que le mariage & le lit sans tache est honorable pour tous les hommes ; elle veut que l'Evêque n'ait qu'une seule femme, elle prescrit même à celle-ci ses devoirs. (a) Ce n'est donc pas elle qui impose le Célibat au Clergé. Et comment ce Clergé seroit-il coupable de jouir d'un droit que la nature donne à tous les hommes, dont la société profite, & dont les Apôtres, & St. Pierre même jouirent, au témoignage de St. Paul ? (b)

L'ECRITURE déclare que qui ne veut pas travailler, ne doit pas non plus manger ;

N 3

ger ;

(a) Hébr. xiii. 4. 1 Tim. iii. 2. 11.

(b) 1 Cor. ix. 5.

ger ; (a) elle n'autorise donc pas ces asyles de l'oïsvcté qu'on appelle des Monastères.

L'ECRITURE interdit le culte des Anges, celui des images, elle ordonne d'adorer & de servir Dieu seul. (b) Ce n'est donc pas elle qui courbe les peuples devant de vains simulacres, ou des reliques de morts ; ce n'est pas elle qui allume les cierges que l'on offre aux Saints ; ce n'est pas elle qui a fait bâtir tant de chapelles, ni instituer tant de fêtes à leur honneur.

ELLE nous dit que les vrais adorateurs adorent le Père en esprit & en vérité, que les hommes doivent prier en tout lieu levant au Ciel des mains pures (c) Il n'est donc pas plus besoin pour invoquer Dieu d'aller à Jérusalem qu'à Paris ou Londres ; elle nous autorise à croire que c'est au cœur
de

(a) 2. Theff. iii. 10.

(b) Colosi. ii. 18. Deut. v. 8. Matt. v. 10.

(c) Jean iv. 23. 1. Tim. ii. 8.

de celui qui prie, & non à la ville où il prie que Dieu a égard, & que comme le méchant fouille tous les endroits qu'il habite, tout lieu où le juste fait son oraison, est par là même un lieu saint.

Si vous parlez dans une langue qui ne soit pas entendue, disoit St. Paul aux Corinthiens, comment saura-t-on ce que vous dites ? Vous ne ferez que parler en l'air. J'aimerois mieux ne dire dans l'Eglise que cinq paroles en ne faisant entendre pour instruire les autres, que d'en dire dix mille dans une langue qu'on n'entendrait point. (a) Si malgré cela le Clergé Romain ne parle presque dans l'Eglise que Latin aux peuples, & si les peuples le souffrent, vous pouvez bien sans doute être étonné de l'impudence de l'un, & de l'aveuglement des autres ; mais vous n'en êtes pas mieux fondé à reprocher au Christianisme un abus contre lequel ses fondateurs ont d'avance si bien protesté.

J'AT

(a) 1. Cor. xiv. 9. 19.

J'AI à peine le courage de vous parler de la Transubstantiation ; si vous pouviez soupçonner que l'Écriture enseigne ce dogme, le chef-d'œuvre à mon gré de l'extravagance humaine, je vous renvoyerois à St. Pierre, qui déclare positivement, Act. iii. 21. que le Ciel doit contenir J. C. jusqu'au temps du rétablissement de toutes choses, & je vous prierois de m'apprendre comment un même corps peut se trouver au Ciel, & dans tous les Cibaires de l'Europe, de l'Inde, & de l'Amérique ? Comment il y peut être entassé sur lui-même, comme il doit pourtant arriver selon l'hypothèse, toutes les fois qu'il y a deux hosties consacrées ensemble ?

MAIS je me hâte de venir à votre grande pierre de scandale, l'intolérance : Si J. C. l'a prêchée, si ses Apôtres l'ont pratiquée, j'abandonne, je vous le répète, le Christianisme. Une Religion massacrante ne sauroit nous venir du Ciel.

MAIS

MAIS je vous en conjure, dans quel endroit de l'Évangile trouvez-vous ce dogme abominable enseigné? La charité n'y est-elle pas partout au contraire tellement prêchée, inculquée, qu'on peut dire qu'elle en est l'ame, & que c'est elle qui l'a dicté? Qu'est-ce en effet que le Sauveur désire que ses auditeurs apprennent de lui? A être *débonnaires & humbles de cœur.* (a) A quelle marque dit-il qu'il reconnoitra ses disciples? *A ce qu'ils s'aiment les uns les autres comme lui-même les avoit aimés, c'est-à-dire, jusqu'à verser leur sang pour leurs frères:* (b) Quels sentimens cherche-t-il à leur inspirer pour leurs ennemis? Il veut encore qu'ils (c) *les aiment, qu'ils les bénissent, qu'ils leur rendent le bien pour le mal, qu'ils soient, en un mot, miséricordieux comme leur Père céleste.* A qui promet-il le bonheur suprême? Est-ce à ceux qui auront eu le symbole le plus exact, & qui auront le plus

plus

(a) Matt. xi. 29.

(b) Jean xv. 12, 13.

(c) Matt. v. 44.

plus tourmenté les Eterodoxes? Non, c'est à ceux qui auront (a) nourri l'affamé, soulagé le pauvre, consolé les prisonniers: Bienfaisance, en un mot, support, indulgence, tels sont les aimables, les nobles principes qu'il tâche partout de graver dans l'ame de ses Sectateurs. S'ils n'ont pas prévenu les persécutions, en prononcent-ils moins la sentence des Persécuteurs?

MAIS peut-être que ses Apôtres moins sages ont rendu au fanatisme les armes terribles qu'il avoit voulu lui ôter? Ecoutez-les donc à leur tour.

Quant à celui qui est foible dans la foi (b), disoit St. Paul aux Romains, recevez-le avec bonté, sans contester avec lui sur ses doutes: Car qui êtes-vous pour juger le serviteur d'autrui? Soit qu'il demeure ferme, soit qu'il tombe, c'est l'affaire de

(a) Matt. xxv. 31—40.

(b) Rom. xiv. 1--4. xv. 1. xiii. 10. 1 Cor. xiii. 2.

de son Maître : Nous devons donc, nous qui sommes forts, supporter les infirmités des foibles. Il est si éloigné, en un mot, d'immoler la charité à la foi, qu'il déclare au contraire que l'amour du prochain est l'accomplissement de la Loi, & que quand il auroit de la foi jusqu'à transporter les montagnes, s'il n'y joint pas la charité, il n'est rien.

S'il y a quelqu'un qui n'obéisse pas à ce que nous ordonnons dans cette Lettre, écrivoit-il aux Thessaloniens, notez-le, & n'ayez point de communication avec lui, afin qu'il en ait de la confusion ; ne le regardez pourtant pas comme un ennemi, mais reprenez-le comme l'un de vos frères. Nous vous prions, leur avoit-il déjà dit dans sa première Epître : Nous vous prions de reprendre ceux qui ne se tiennent pas dans l'ordre, de consoler ceux qui manquent de courage, de soutenir les foibles, & d'user de patience envers tous (a).

Si

(a) 1. Thess. v. 14. 2. Thess. iii. 14—15.

Si vous avez un Zèle amer, & un esprit de contention, disoit St. Jaques, ne vous glorifiez point, & ne combattez point la vérité par le mensonge. Ce n'est point là la sagesse qui vient d'enhaut, mais elle est terrestre, animale & diabolique ; car partout où ce zèle, & cet esprit de dispute se trouvent, il y a aussi du trouble & toutes sortes de mauvaises actions. Mais la sagesse qui vient d'enhaut est premièrement pure, puis paisible, équitable, docile, pleine de bons fruits & de miséricordes (a).

Vivez tous dans une parfaite intelligence, écrivoit St. Pierre, soyez compatissans les uns envers les autres, pleins d'amour pour vos frères, miséricordieux & affables. Qu'il y ait sur-tout entre vous une ardente charité, car la charité couvre une foule de péchés (b).

JE

(a) Jaq. iii. 14—17.

(b) 1. Pier. iii. 8. iv. 8.

Je ne vous cite rien de S. Jean ; si je voulois rapporter toutes ses exhortations à la bonte, à la douceur, à la charité, il faudroit rapporter toutes ses Epîtres. Mais vous m'avouerez qu'il faut avoir perdu toute pudeur, ou être prodigieusement aveuglé pour faire de tels Ecrivains les trompettes de l'intolérance.

Je conviens, me répondit Mr. L. que vos Auteurs sacrés ont fréquemment prêché le support & l'humanité, mais ce n'est pas tout. On trouve aussi dans leurs écrits bien des préceptes qui autorisent les vices contraires, ou qui du moins paroissent les autoriser. J. C. déclare lui-même *qu'il est venu apporter non la paix, mais l'épée ; que qui refuse d'écouter l'Eglise, doit être regardé comme un Payen & un Péager ; qu'on doit contraindre d'entrer ceux qui le refusent.* St. Paul ordonne *d'éviter l'hérétique* : St. Jean défend *de le recevoir chez soi, & même de le saluer (a).* Vous pouvez avoir rai-

O

son

(a) Matt. x. 34. xviii. 17. Luc xiv. 23. Tit. iii. 10. 11. Jean 10.

son de préférer leurs autres enseignemens à ceux-ci, mais enfin ceux-ci n'en sont pas moins d'eux ; vous ne sauriez avec équité refuser le nom de Chrétiens aux Catholiques Romains qui les suivent, ni aux Protestans vos ancêtres qui les ont eu plusieurs fois suivis.

DITES plus, Monsieur, repartis-je : Dites que plus on y sera fidèle, plus aussi l'on sera digne du glorieux nom de Chrétien : Mais les suivre ce n'est pas les tordre, & il faut tellement tordre ceux-ci pour en déduire le devoir de persécuter, que jamais peut-être on n'a plus perverti le sens d'un Auteur. Je ne vous fais point d'excuses de la longue épreuve à laquelle je vai mettre votre patience, l'ami de la vérité n'en feroit manquer,

J. C. dit qu'il n'est pas venu apporter la paix, mais l'épée, mettre la division entre le fils & le Père, entre le Maître & les domestiques : C'est qu'il connoissoit trop les hommes pour ne pas prévoir quel accueil

cueil ils feroient à fa Doctrine, & que si elle trouvoit des disciples parmi ceux en qui le gout du vrai n'étoit pas éteint, les préjugés de l'enfance, de l'éducation, de la corruption dominante lui fusciteroient auffi des milliers de contradicteurs parmi les parens même de ceux qui l'embrasseroient; plus cetterévolution étoit nécessaire, plus auffi elle devoit être difficile. J. C. en avertit les Apôtres, soit afin qu'ils connussent au juste le fardeau qu'ils prenoient, avant de le prendre; soit afin qu'ils soutinssent mieux des orages qu'ils auroient prévus: Mais il est si visiblement faux qu'il ait voulu par cet avis autoriser les Intolérans qu'il déclare à ses disciples dans le même endroit *qu'il les envoie comme des brebis au milieu des loups, qu'ils doivent être prudens comme des serpens & simples comme des colombes*, abandonner les lieux où l'on les persécuteroit, prendre enfin, quoi? L'épée? Non, mais leur croix & le suivre, c'est-à-dire assurément, mourir, s'il le faloit, comme lui pour la vérité. Des persécutateurs font-ils, je vous prie, des

colombes ou des brebis? Et au lieu de porter leur croix, ne sont-ils pas la croix du genre humain?

JESUS dit encore que qui ne veut pas écouter l'Eglise, doit être regardé comme un Payen & un Péager (a); mais à quelle

occa-

(a) Si l'on en croit l'anonyme Ecrivain d'une misérable brochure que j'ai déjà citée, l'Auteur de cette comparaison ridicule ne peut être qu'un écervelé de la boue du peuple qui regarde un Chevalier Romain chargé de recouvrer les impôts établis par le Gouvernement comme un homme abominable. Cette idée seule est à son avis destructive de toute administration, & non seulement indigne d'un homme inspiré de Dieu, mais indigne du laquais d'un honnête citoyen. *Examen important.* p. 194. C'est-à-dire que pour parler en homme inspiré du Ciel, il faudroit selon lui parler avec un profond respect de toutes ces sangsues des peuples, qui semblent n'avoir en dépôt la puissance du Souverain que pour la rendre détestable, & trouvent le moyen de doubler les impôts par leur honnête

occasion le dit-il ? Est-ce au sujet de dogmes ou d'hérésies ? Il n'en est pas seulement question : *Si votre frère*, dit le Sauveur,

honnête manière de les percevoir : Mais ces gens-là étoient des Chevaliers Romains : Tant Chevaliers qu'il vous plaira ; ils n'en étoient pas moins les fleaux des Nations, & par là même très-méprisables. Mais le Gouvernement les avoit établis. C'est bien là sans doute une raison légitime de leur payer ce qui leur est dû, mais nullement de les estimer, quand ils font payer davantage. On peut au reste en faire très-peu de cas, sans les regarder précisément comme des gens abominables, & J. C. n'ordonne rien de pareil : Mais le mépris qu'on a pour eux est destructif de toute administration. Il n'y a donc plus d'administration en France, puisqu'il seroit difficile d'ajouter à la haine & au mépris que les Parlemens & les peuples ont pour ces Messieurs. Dira-t-on enfin que les anciens Financiers étoient des Saints au prix des modernes ? Ce jugement annoncroit beaucoup de charité, mais fort peu de connoissance de l'Histoire ; la rapine est aussi ancienne que la maltote.

veur, vous a causé quelque tort, allez l'en reprendre entre vous & lui seul ; s'il vous écoute, vous avez gagné votre frère ; mais s'il ne vous écoute pas, prenez encore avec vous une ou deux personnes, afin que tout soit confirmé sur la parole de deux ou trois témoins : Que s'il refuse de les écouter, dites-le à l'Eglise ; & s'il ne veut pas écouter l'Eglise, qu'il soit à votre égard comme un Payen & un Péager. Il faut s'aveugler volontairement pour ne pas voir, qu'il ne s'agit là ni d'opinions, ni d'hétérodoxes, mais seulement d'une offense commise par un particulier contre un autre, & que l'offenseur refuseroit de réparer, quelques exhortations qu'on lui fit. Mais l'hérétique n'offense personne, & ne fait tort à personne par son hérésie, il se nuit au plus à lui-même ; personne n'a donc droit de le molester à ce titre, ni même de le mépriser.

DIRA-t-on que si l'Eglise peut prononcer sur les faits, elle peut mieux encore prononcer sur les dogmes qui sem-
blent

blent être plus de sa compétence ; qu'ainfi celui qui refuse de déférer à fes décisions fur ceux-ci, est auffi coupable au moins que celui qui rejette fon jugement au premier égard ? Je répons.

1°. QU'IL est bien plus aifé de s'aveugler fur une opinion que fur un acte d'injustice ; pour éviter ce dernier écucil, il fuffit d'avoir l'efprit droit ; pour éviter le premier, il faut encore des lumières & quelquefois de grandes lumières ; par conféquent l'hérétique n'est presque jamais qu'à plaindre, & l'injuſte est presque toujours à blamer.

2°. L'EGLISE peut prononcer équitablement entre deux particuliers fur un fait, parce qu'elle n'y a d'ordinaire aucun intérêt ; mais lorsqu'il s'agit de dogmes, comme il n'en est point fur lequel elle n'ait déjà pris parti, elle n'est plus un Juge fi fur, parce qu'elle prononce en fa propre caufe, & qu'en croyant défendre la vérité, il peut arriver qu'elle ne défende
que

que ses préjugés. En s'arrogeant même la qualité d'infailible, elle ne fait que multiplier les vraisemblances contr'elle, puisqu'elle s'interdit par là tout examen nouveau, & qu'elle s'impose la pénible tâche de soutenir qu'un composé d'hommes faillibles peut former un Tribunal qui ne le soit pas.

ENFIN quand les paroles de J. C. donneroient à l'Eglise un droit que j'ai prouvé qu'elles ne lui donnent pas, à quelle peine soumet-il qui refuse de l'écouter ? A l'exil, aux galères, à être pendu ou brûlé ? Non, il le condamne à être regardé comme un Payen ou un Péager, c'est-à-dire comme un homme sans Religion, ou qui en a une mauvaise ; mais s'il veut que les Sectateurs de la véritable prient pour ceux qui la persécutent, il est bien éloigné de vouloir que les fidèles persécutent eux-mêmes ceux qui ne font que la rejeter.

POUR

POUR réfuter de même l'explication également absurde & cruelle que donne l'Eglise Romaine de l'ordre de J. C. *Coit-traignez-les d'entrer*, je ne vous renverrai point à Bayle qui l'a réduite en poussière ; ayez seulement l'équité de ne pas prendre ces paroles isolées, moyen sur de se tromper sur le sens de quelque Auteur que ce soit ; lisez-les dans le Texte même ; il n'en faudra pas davantage pour vous détromper.

JESUS selon sa coutume d'instruire par des paraboles, en propose au peuple une dans laquelle il compare le bonheur céleste à un grand festin, auquel un Père de famille (Dieu) a invité beaucoup de monde (les Juifs). L'heure du repas arrivée, un serviteur va presser les conviés de s'y rendre, mais ils s'excusent tous sur divers prétextes. Le Père de famille indigné renvoie son serviteur dans les rues & les grands chemins, avec ordre d'amener les pauvres, les impotens, les aveugles, (les Payens l'étoient comparés aux Juifs)

Juifs) & de les contraindre d'entrer dans la salle du festin. Tel est le contenu de la parabole sur laquelle maintenant je raisonne ainsi :

LORSQU'UN Auteur emploie un terme équivoque, susceptible d'un sens raisonnable & d'un sens absurde, l'équité veut qu'on lui donne le sens raisonnable. Or le sens que l'Intolérant donne ici au terme *contraindre* est absurde, & l'on peut lui en donner un autre raisonnable. Donc on doit prendre ce terme dans le sens raisonnable & non dans l'absurde. Vous ne me contesterez pas la première proposition ; je vai prouver la seconde.

1°. IL est contraire à toute vraisemblance que par le mot de contraindre le Père de famille ait entendu les coups & la violence, parce qu'il étoit contraire à toute vraisemblance que ces moyens fussent nécessaires. Quelle apparence en effet que des pauvres, des impotens, des infirmes réduits à mendier leur pain dans les rues, fussent

fussent assez sots que de se faire battre plutôt que d'accepter un festin ? N'étoit-ce pas au contraire la proposition la plus agréable qu'on put leur porter ?

2°. Non seulement le Père de famille ne pouvoit ordonner à son serviteur d'employer la force, parce qu'il n'en pouvoit prévoir la nécessité ; mais à moins que d'être imbécille, (ce qu'on ne peut supposer de JESUS sans extravagance) il devoit prévoir encore que ce moyen alloit à fin contraire, qu'il étoit le plus propre qu'on put employer pour jeter ces pauvres gens dans la défiance, & leur persuader qu'on ne les convioit que pour se moquer d'eux, & peut-être pour les maltraiter. Quelle manière en effet d'inviter son monde que de le faire charger de coups de bâton ? Messieurs les Intolérans seroient-ils bien tentés d'aller manger chez un homme qui employeroit ce style pour les en prier ?

TROISIEME absurdité du sens littéral :
Le Père de famille veut, dit-on, que l'on
force

force ceux qui refuseront d'entrer. Mais qui charge-t-il de les violenter ? Apparemment tous ses domestiques. Point du tout, il n'en envoie qu'un, un seul, & c'est ce serviteur seul qu'on prétend qu'il ait chargé d'amener tous les pauvres, aveugles, infirmes que se trouveroient dans les rues, places publiques & grands chemins, en rouant de coups tous ceux qui refuseroient de marcher. Peut-on rien avancer de moins raisonnable ? Bien loin d'être en état d'exécuter seul cette commission, ce serviteur ne devoit-il pas s'attendre à être assommé ? Et ne l'auroit-il pas bien mérité, s'il avoit eu la bêtise d'en essayer l'exécution ?

ENFIN, Mr. n'est-il pas absurde de supposer le Père de famille assez-injuste, assez-cruel & barbare pour faire maltraiter & battre ceux qui refuseroient de venir à son festin, quoi qu'ils n'y eussent point été invités d'avance, tandis qu'il laisse en repos ceux qui ayant promis de s'y rendre, lui avoient ensuite manqué de parole ?
C'est

C'est à ceux-ci qu'il eut pu dépêcher ses serviteurs pour les amener à coups de bâton, si la violence étoit de son gout ; mais pendant qu'il les traite avec tant d'indulgence, supposer qu'il en use si sévèrement avec ceux qui ne marchent pas à la première sommation de son serviteur, c'est le peindre semblable aux hommes qui trop souvent punissent sans miséricorde les moindres fautes des pauvres, & laissent les riches jouir paisiblement du fruit de leurs crimes. Ce n'est pas là le Dieu que prêchoit JESUS.

QUEL est donc le sens raisonnable qu'on peut donner au mot *contraindre* en cette occasion ? Il me paroît si simple qu'il faut avoir grande envie de se tromper pour ne le pas voir. Le Père de famille envoie son serviteur à des pauvres, des infirmes, des mendiants, c'est-à-dire, à des gens fort peu accoutumés à l'honneur qu'il veut leur faire en les recevant à sa table ; il étoit donc naturel qu'ils eussent d'abord de la répugnance à le
 P croire ;

croire ; le chétif équipage dans lequel ils étoient forcés de paroître, devoit encore augmenter leur embarras & leur crainte ; c'est cette mauvaise honte que prévoyoit le Père de famille, & qu'il ordonne à son serviteur de combattre ; ils te feront des objections, lui fait-il entendre, ils balanceront, ils hésiteront, ils se diront indignes d'un pareil honneur ; ne te rends point à tous leurs discours, insiste, presse, détermine-les à te suivre, fais à leur timidité une douce violence, contrains-les d'entrer. Monsieur, vous connoissez les pauvres, & grace à vos bienfaits, ils vous connoissent encore mieux ; mais combien de fois n'avez-vous pas été obligé d'user de la même contrainte pour leur faire accepter vos honnêtetés ?

QUANT aux passages que vous citez de deux Apôtres, il faut en vérité que l'intolérance soit bien mal établie dans l'Écriture, pour qu'on lui donne de si foibles bases : *Évitez l'hérétique*, dit St. Paul, *après l'avoir averti une fois ou deux.* Et qui

a jamais pensé à imposer aux Orthodoxes la nécessité de fréquenter ceux qui ne le font pas ? Ils feront très-bien au contraire de les éviter, & de leur fermer même leur maison, si leurs erreurs sont importantes, & s'ils ont essayé en vain de les éclairer ; un commerce familier entr'eux pourroit être funeste aux partisans de la vérité ; on s'appriivoise avec l'erreur comme avec le vice ; mais dans quelle langue au monde *éviter les gens* signifie-t-il les désoler & les tourmenter ?

ST. JEAN défend même de leur donner le salut ; c'est que chez les premiers Chrétiens le salut n'étoit pas un vain compliment, mais un signe de communion fraternelle, qui n'étoit point du à celui qui par ses erreurs cessoit de faire corps avec eux ; mais refuser le salut à l'hérétique, est-ce lui refuser la tolérance & la paix ? Est-ce loger chez lui des Dragons pour y vivre à discrétion ? Est-ce lui enlever ses enfans pour les mettre dans des Monastères ? Est-ce le condamner aux galères, ou

à la perte de ses biens, s'il persiste dans ses erreurs, ou le traîner sur la claye, s'il proteste en mourant contre l'hypocrisie à laquelle on l'avoit forcé ?

REMARQUEZ même que St. Paul n'ordonne pas d'éviter absolument tout hérétique, mais celui qui est condamné par son propre jugement, c'est-à-dire celui qui parle contre sa conscience, & enseigne comme vrai ce qu'il fait pourtant être faux. Peut-on trop fuir en effet de tels imposteurs ? (a)

APRES tout; quand il resteroit quelque doute sur quelques expressions des Auteurs sacrés, quel commentaire plus sur en pouvons-nous avoir que leur propre conduite ? Et quand est-ce qu'ils ont employé la
force

(a) On en trouveroit bon nombre dans la classe des Intolérans, si en leur mettant la main sur la conscience, on pouvoit la faire parler.

force pour acquérir, ou retenir leurs Disciples? Non seulement on n'en sauroit citer un seul exemple, nous pouvons en produire plusieurs d'opposés.

QUELQUES Disciples ayant quitté JESUS (a), loin d'ordonner aux autres de leur courir sus, & de les ramener de gré ou de force, il leur donna la même liberté que les autres venoient de prendre: *Et vous, leur dit-il, ne voulez-vous point aussi vous en aller (b)?*

SE trouvant près d'un bourg Samaritain, il s'y fit précéder de quelques Disciples chargés de lui préparer un logement; mais les gens du lieu choqués de ce qu'il paroïssoit aller à Jérusalem, refusèrent de le recevoir; sur quoi Jaques & Jean indignés lui dirent: *Voulez-vous, Seigneur, que nous fassions descendre le feu du Ciel pour*

P 3

les

(a) Jean VI.

(b) Ibid vers. 66—67.

les consumer ? Que leur répondit Jésus ? . . . Des paroles que je voudrois pouvoir graver dans l'ame de tous les persécuteurs ; & qui seules devroient suffire pour les désarmer : Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés : Le fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver. Et il s'en alla dans un autre bourg (a).

IL paroît par la troisième Epître de St. Jean qu'il profita bien de ces leçons de son Maître : Il s'y plaint à Gaius d'un certain Diotrèphe, qui s'étoit acquis dans son Eglise une autorité telle qu'il ne recevoit rien de ce qui venoit de l'Apôtre, & tenoit même sur son compte de malins propos : Que dit là-dessus St. Jean ? S'échauffe-t-il ? Se courrouce-t-il ? Lance-t-il contre lui les foudres de l'Eglise ? Non, *si je vai chez vous, écrit-il à Gaius, je lui reprocherai sa conduite.* Est-ce ainsi que
l'on

(a) Luc ix. 52—56.

l'on a traité en France les Evêques & les Communautés Religieuses qui rejettoient la Bulle Unigenitus ?

Mais écoutez le Collège Apostolique même assemblé à Jérusalem, & décidant l'importante question, s'il falloit soumettre les Payens convertis aux Loix cérémonielles. Après avoir donné son avis, excommunie-t-il ? Frappe-t-il de ses anathèmes ceux qui ne déféreroient pas à sa décision ? Nullement ; on n'y voit pas un mot qui annonce cette artillerie Ecclésiastique dont le genre humain a tant à se plaindre : *Vous ferez bien de vous garder de toutes ces choses : Adieu (a)*. Telle est la conclusion également simple, paternelle, chrétienne de sa Lettre. Y reconnoissez-vous le ton des Conciles tenus par les Papes ?

Et quelle preuve plus forte pourriez-vous demander que l'Écriture n'autorise
ni

(a) Act. xv. 29.

ni l'intolérance, ni les superstitions Romaines que l'audace impie avec laquelle les Auteurs Papistes ont décrié les Livres sacrés, les efforts qu'ont fait les Papes pour en cacher la connoissance aux peuples, & le zèle avec lequel ils ont exalté leurs traditions prétendues, pour s'en faire un arsenal qui leur fournit toutes les armes que leur refusoient les Auteurs sacrés ? Pensez-vous que le Clergé Catholique n'ait pas senti mille fois combien c'étoit décrier sa cause que de dire aux gens : Croyez-nous sur la foi de l'Écriture, & de leur ôter en même-temps cette Écriture des mains ; mais il a balancé les inconveniens, & tout bien compté, il a trouvé plus facile de colorer cette interdiction que de défendre, en la levant, son Despotisme & ses erreurs. C'est ainsi qu'autrefois certains Scythes crevoient les yeux à leurs esclaves, afin que rien ne put les distraire de battre leur lait.

MAIS les Protestans lisent l'Écriture,
& n'ont pas laissé de persécuter. Cette
objection

objection plus spécieuse que la précédente, n'est pourtant pas moins facile à résoudre.

LES Protestans ont persécuté, il est vrai, mais dans quel temps ? Dans le temps qu'ils ne faisoient que sortir du sein du Papisme, dont ils avoient sucé avec le lait toutes les erreurs ; lorsqu'enfin ils commencèrent à en secouer le joug odieux, celle de l'intolérance étoit sans contredit la première que l'on eut du rejeter, puisque c'étoit la plus affreuse ; malheureusement elle étoit presque aussi ancienne, & les Réformateurs se laissèrent entraîner au torrent de dix siècles qui l'avoient regardée comme une vérité.

Si vous considérez même les circonstances où ils se trouvèrent, vous conviendrez que le pas étoit bien glissant. Rome qu'ils avoient quittée, ne cessoit de leur reprocher qu'en permettant aux particuliers d'examiner par eux-mêmes, ils avoient ouvert la porte à toute sorte d'erreurs, & comme en effet il parut alors des *Anabaptistes,*

tistes, des Sociniens, des Ariens, ce reproche n'étoit que trop propre à éblouir bien des gens ; les Réformateurs le sentirent, & ce fut pour s'en garantir qu'ils sollicitèrent la mort ou l'exil de quelques-uns de ces Sectaires (a)

MAIS

(a) Dans un Avis au Public imprimé à la suite du *Philosophe Ignorant*, & qui n'est sûrement pas d'un Philosophe savant, l'Auteur, après avoir fait aux Catholiques des reproches très-vifs & très-justes sur leur intolérance, les y fait répondre en disant que les Protestans en méritent d'aussi violens. C'est une calomnie. Quand les meurtres de *SERVEZ* & de *BARNEWELT* seroient aussi odieux que celui d'*ANNE* du *BOURG*, peut-on, comme il le dit, opposer la mort de *CHARLES I.* à celle de *HENRI III*? *HENRI III.* périt pour s'être allié avec un hérétique : *CHARLES I.* pour avoir voulu établir le Despotisme en Angleterre, & l'Episcopat en Ecosse. S'il eut respecté les Loix des deux Etats, tous les Cromwells du monde n'auroient pu ébranler son trône. L'Auteur ajoute que les sombres fureurs des Presbytériens d'Angleterre, la rage des Cannibales des Cévennes ont égalé les hor-

reurs

MAIS enfin ce n'est pas pour leur gloire que je combats ici avec vous ; l'essentiel est que leurs Disciples les abandonnent aujourd'hui sur cet article, & suivent des maximes toutes différentes. Or graces à Dieu, Luthériens, Anglicans, Reformés, tous les Protestans (a) s'accordent depuis long-

reurs de la St. Barthelemi. Autre mensonge. Les Presbytériens n'ont jamais été furieux que dans les combats, les Camisards n'ont jamais été ni enragés, ni Cannibales, les uns & les autres n'ont jamais fait de paix avec leurs ennemis pour les égorger ensuite à leur aise. Enfin quand cette compensation seroit aussi juste qu'elle l'est peu, quel équivalent l'Auteur trouvera-t-il chez les Protestans aux bûchers allumés par FRANÇOIS I. HENRI VIII. & MARIE, au massacre de Mérindol, à celui d'Irlande, à la conspiration des Poudres, à l'assassinat de HENRI IV. aux Dragonnades, aux fureurs des Cadets de la Croix, à l'Inquisition ? Au lieu de tant crier contre la Religion, il vaudroit mieux apprendre d'elle à être équitable & vrai.

(c) Cela est si vrai que l'Abbé DE PRADES osa mettre dans ses Thèses que la tolérance des Protestans les rapproche du Paganisme.

long-temps à rejeter le dogme affreux de l'intolérance, & se supportent mutuellement; les Luthériens ont des Eglises dans plusieurs pays Calvinistes, les Calvinistes en ont dans plusieurs pays Luthériens; les Anglicans vivent en paix avec les Presbytériens, avec les Quakers, les Moraves, les Méthodistes & les Juifs; les Remontrants avec les Contre-Remontrants, les Mennonites sont tolérés, les Ariens, les Sociniens, les Incrédules ne sont persécutés nulle part dans les pays Protestans; & s'il en est plusieurs où les Catholiques ne peuvent ni s'établir, ni avoir un culte, ce n'est pas comme hérétiques, mais comme voulant partout dominer, & pour s'être mis hors d'état d'en être crus sur leur serment. (a)

IL

(a) En conséquence de l'abominable Décret du Concile de Constance qu'on n'est pas tenu de garder la foi aux hérétiques. Encore laisse-t-on souvent dormir les Loix qui leur sont contraires, & jamais du moins on ne les violente pour leur faire abjurer le Catholicisme.

IL n'est donc pas raisonnable de rejeter aujourd'hui le Christianisme pour des violences qu'il abhorre, & que des Communions nombreuses ont prosrites solennellement.

JE vai plus loin, & je dis que Rome elle-même ne doit plus vous épouvanter, & qu'il est peu à craindre qu'elle puisse jamais renouveler les horreurs qui rendront à toujours son nom détestable (a).

QUEL-

(a) J'ai là-dessus une autorité que les Incrédules ne peuvent guère recuser, je veux dire BAYLE, qui termine ainsi sa Note (S) sur GREGOIRE VII.

“ Je demeure constamment persuadé que
 “ la puissance où les Papes sont parvenus,
 “ est un des plus grands prodiges de l’His-
 “ toire humaine, & l’une de ces choses
 “ qui n’arrivent pas deux fois. Si elle
 “ étoit à faire, je ne crois pas qu’elle se
 “ fit : Une singularité de temps aussi fa-
 “ vorable à cette entreprise ne se rencon-
 “ treroit point dans les siècles à venir,
 “ comme elle s’est rencontrée dans les sié-

Q

“ cles

QUELQUES épais que fussent les voiles dont elle avoit couvert les yeux de ses sujets, les rayons de la lumière les ont à la fin percés ; & si les peuples Catholiques la reconnoissent encore pour leur Mère, il en est peu qui ne sentent aussi qu'elle les a souvent traités en Marâtre.

ON

“ cles passés, & si ce grand édifice se dé-
 “ truisoit , & que ce fut à recommencer,
 “ on n'en viendroit pas à bout. Tout ce
 “ que peut faire à présent la Cour de Rome
 “ avec la plus grande habileté politique qui
 “ se voie dans l'Univers, ne va qu'à se
 “ maintenir. Les acquisitions sont finies.
 “ Elle se garde bien d'oser excommunier
 “ une tête couronnée, & combien de fois
 “ faut-il qu'elle dissimule son ressentiment
 “ contre le parti Catholique qui dispute aux
 “ Papes la supériorité & l'infailibilité,
 “ & qui fait bruler les Livres qui leur sont
 “ le plus favorables. Si elle tomboit au-
 “ jourd'hui dans l'embarras de l'Anti-Papat,
 “ où elle s'est vue tant de fois, elle n'en
 “ sortiroit pas à son honneur, un tel con-
 “ traste dans un siècle comme le nôtre dé-
 “ monteroit la machine.”

ON n'a pas brisé tout-à-fait le joug, mais on l'a relâché. au point que pour s'en affranchir pleinement, il suffira de le vouloir.

L'INQUISITION subsiste encore, mais son glaive a passé dans les mains du Prince; les barbares Auto-da-fé sont abolis en Portugal, & deviennent plus rares en Espagne.

LES JESUITES, le plus ferme (a) appui de la puissance Papale, pleurent inutilement leur grandeur passée, qu'ils ne recouvreront plus.

Q. 2

LES

(a) C'est ainsi du moins qu'en jugeoit au commencement du siècle passé l'illustre FRA-PAOLO. Il n'y a rien de plus essentiel, disoit-il, que de ruiner le crédit des Jésuites; en les ruinant, on ruine Rome, & si Rome est perdue, la Religion se réformera d'elle-même. *Hist. du Conc. de Trente, Vie de l'Auteur, p. 51. Edit. de Lond. 1736.*

LES MOINES sont enfin évalués presque partout à leur prix ; en France sur-tout on ne les regarde plus que comme des ventres paresseux, qui déshonorent par leur ignorance & par leurs défordres la Religion qui les fait vivre, & le pays qui les supporte.

ET pensez-vous qu'on y révoquât l'Edit de Nantes, si la chose étoit à faire ? Ou que le Confesseur du Roi de Sardaigne fut bien reçu à lui conseiller de chasser les Protestans des Vallées ? Non, Mr. on commence partout à connoître le prix des hommes, & l'on comprend enfin qu'il vaut mieux tolérer dans l'Etat des opinions erronées que de s'exposer à le rendre étique, en perdant des sujets qui en font la force, des Laboureurs, des Artisans, des Commerçans, des Soldats.

JE reconnois avec plaisir que les Philosophes ont contribué à cette heureuse révolution ; mais ce sont les Etats qui ont
ont

ont accueilli les persécutés qui ont donné sur cette matière la meilleure leçon aux persécuteurs. Jamais plus beau traité en faveur de la tolérance que ce mot attribué au Héros de l'Allemagne, à qui l'Ambassadeur d'un Roi Catholique demandoit en quoi son Maître pourroit l'obliger : *Encore une petite persécution.* Il favoit par expérience que si les hérétiques sont inhabiles à gagner le Ciel, ils n'en sont pas moins propres à gagner des batailles, à faire fleurir le négoce, l'agriculture & tous les arts.

LE Pape lui-même sent si bien que le temps des Hildebrand & des Innocent est passé, qu'il souffre en silence qu'on ôte à sa couronne ses plus beaux fleurons, de crainte de perdre par sa résistance la couronne même, qui en effet ne tient qu'à un fil. Le pauvre homme a accordé aux Jésuites une Bulle où il proteste de leur innocence; pouvoit-il moins faire pour ses bons amis? Mais il a tellement eu peur de compromettre en leur faveur son

autorité, que loin d'excommunier, il n'a pas seulement osé censurer les Rois qui les ont bannis ; aussi contents de le laisser dire, n'en font-ils pas moins allés leur chemin, le traitant à-peu-près comme un enfant gâté par la foiblesse des anciens Princes, à qui il faut bien permettre de gronder un peu, quand on chasse ses favoris.

JE conviendrais sans peine avec vous que l'ombre de puissance dont jouit encore l'Evêque de Rome, pourroit redevenir redoutable, si jamais les circonstances le favorisoient, & que ses suppôts & lui ne négligeront rien pour amener ces circonstances ; aussi ne pense-je point à vous reconcilier avec le Papisme : Combattez-le de toutes vos forces ; ne faites ni paix, ni trêve avec lui qu'il ne soit détruit ; appuyez fortement sur l'absurdité de son culte, sur le danger du Despotisme qu'il s'arroe, sur l'abus des vœux Monastiques ; frondez, en un mot, sans réserve tout ce qu'il professe de contraire à la
sûreté

fureté des Etats, & au bonheur des particuliers ; vous trouverez ample matière à exercer vos talens, votre victoire sera aussi glorieuse que fure, & la Religion même y applaudira. Mais ne décriez pas & n'affoiblissez pas une si belle cause, en confondant deux choses aussi opposées que le sont l'Evangile & le Catholicisme.

Vous l'affoiblissez, parce que la tâche d'établir la fausseté du Christianisme est tout au moins beaucoup plus pénible que ne feroit celle de montrer l'absurdité du Papisme. Quelque foibles en effet que vous supposiez les preuves du premier, vous n'oseriez pourtant dire que les miracles de J. C. & de ses Apôtres ne sont pas mieux attestés que ceux de St. Amable, (a) ou de St. Romacle. (b)

Vous

(a) Prêtre de Riom en Auvergne, qui vivoit au cinquième siècle, & dont on dit que lorsqu'il alla à pied à Rome, le Soleil voulut bien lui servir de valet, & lui porta en l'air
ses

Vous l'affoiblissez, en liguant nécessairement par-là contre vous toutes les Communions Chrétiennes ; au lieu que si vous n'attaquiez que les erreurs du Pape, les Protestans qui vous combattent, combattraient pour vous. Seroit-il plus facile de scier l'arbre par le pied, que d'en couper une branche pourrie ?

Vous affoiblissez enfin votre cause en la décrivant, en fournissant au Clergé Romain un prétexte fort spécieux de vous accuser de ne prêcher la tolérance que pour abolir toute Religion. Et que de personnes sensées entendraient raison sur l'Eau benite, les Chapelets, la Transubstantiation, & les conversions à coups de bâton,

ses gands & son manteau en guise de parasol pendant la chaleur, & de parapluie, lorsqu'il pleuvoit. *Dict. de Bayle T. 1. p. 173. Edit. de Basle 1741.*

(b) Saint fêté à Spa, où il bâtit, dit-on, une Eglise, à l'aide d'un loup qui lui servoit de manœuvre, & lui apportoit les pierres.

bâton, qui se revoltent & frémissent avec raison, lorsqu'elles s'apperçoivent qu'on ne cherche à les tirer de la superstition que pour les jeter dans l'impiété !

ET pour résumer en deux mots tout ce que je viens de vous dire, les Incrédules ont tort d'attaquer & de rejeter le Christianisme à cause des persécutions & des abus qu'on peut reprocher à ses Sectateurs, parce qu'il condanne expressément les uns & les autres, parce que de nombreuses Communions Chrétiennes y ont solennellement renoncé, que les autres s'avancent vers la lumière à grands pas, & que le moyen le plus propre qu'on puisse employer pour achever de les éclairer, c'est de rétablir l'autorité de l'Évangile sur les débris de leurs traditions.

J'EUS à peine achevé qu'il arriva compagnie à Mr. L. je le quittai donc, & je vous quitte de même en vous priant de me croire, &c.

L E T-



L E T T R E VI.

MONSIEUR,

DEPUIS notre dernier entre-
D tien je n'ai pas revu Mr. L.
mais il y a trois jours que je
reçus de lui la Lettre suivante.

MONSIEUR,

DES affaires imprévues m'ont obligé de
partir pour la campagne, mais ne m'ont
point fait oublier votre plaidoyer d'avant-
hier. Je ne vous dirai tout ce que j'en
pense, qu'au cas que vous puissiez résou-
dre une dernière objection que je vai vous
faire.

QUAND le Christianisme bien entendu,
bien saisi, seroit une Religion parfaite, on
l'a si souvent mal pris qu'il n'y a que trop
lieu de craindre qu'on ne l'entende mal
encore

encore dans la suite ; ainsi la Révélation est toujours sujette à redevenir une hydre de disputes, précisément parce qu'elle est écrite, & qu'il est moralement impossible à des millions d'hommes de s'accorder à jamais sur le sens de tous les mots d'un gros Livre tel que la BIBLE.

NE seroit-il donc pas plus sage d'abandonner une arme aussi dangereuse, & d'en revenir au Naturalisme, à la Religion pure & simple des premiers âges, à celle de NOË, d'ABRAHAM, de SOCRATE, de MARC-AURELE, & de tant d'autres grands hommes qui ont fait la gloire de l'humanité ?

Sous cette Religion aimable & douce on ne verroit ni Théologiens, ni Moines, ni Papes, ni Conciles ; on n'entendrait parler ni d'anathêmes, ni d'intolérance ; on mettroit sa foi non dans des symboles, mais dans ses actions ; chaque Père seroit le Prêtre de sa famille, & lui apprendroit par son exemple encore plus que par
ses

ses discours, que le plus beau culte qu'on puisse rendre à Dieu, c'est de l'imiter.

UN autre avantage immense qu'auroit cette Religion sur la vôtre, c'est que les preuves en feroient à la portée de tous les hommes, & ne demanderoient pour être comprises ni beaucoup de lumières, ni beaucoup de temps ; il ne s'agiroit ni de comparer des miracles, ni d'analyser des Prophéties ; l'Univers feroit le grand Livre où tous les yeux en liroient la démonstration ; chacun, en rentrant en lui-même, en trouveroit dans son cœur les augustes Loix gravées de la main même du Créateur.

Voici maintenant ma réponse.

MONSIEUR,

R IEN assurément n'est plus propre à éblouir au premier coup d'œil que votre tableau ; malheureusement ce
n'est

n'est qu'une fantaisie de Peintre, qui ne sauroit se réaliser.

VOTRE projet en effet suppose cinq choses :

1°. Que les Incrédules admettent tous les points fondamentaux de la Religion Naturelle.

2°. Que chacun pour s'en convaincre, n'auroit qu'à contempler le monde, & qu'à descendre dans son propre cœur.

3°. Que cette Religion une fois régnante, se soutiendrait toujours dans sa pureté.

4°. Que s'il s'y faisoit quelque altération, ou ces altérations seroient de peu d'importance, ou le remède ne tarderoit pas à venir.

5°. Et enfin qu'entre les abus que le temps pourroit introduire, l'intolérance au moins n'auroit jamais lieu.

OR loin que ces suppositions aient quelque fondement solide, j'espère vous

R

prouver

prouver qu'il n'en est pas une qui ne soit chimérique & fausse.

ET d'abord je conviens sans peine que parmi les Incrédules il en est plusieurs qui admettent les cinq grands principes de Milord HERBERT,

Qu'il y a un seul Dieu suprême.

Que nous devons lui rendre un culte.

Que la vertu & la piété sont l'essentiel de ce culte.

Que nous devons nous repentir de nos fautes, & que nous en obtiendrons par là le pardon.

Qu'il y a des récompenses pour les gens de bien, & des punitions pour les méchans après cette vie.

MAIS, de bonne foi, en est-il ainsi du grand nombre ? Sont-ils bien d'accord avec nous sur l'existence de Dieu, sur ses perfections, sur l'immortalité de notre ame, sur la nature & l'existence même du bien & du mal moral ? Ou plutôt, n'est-il pas trop vrai qu'ils ont jetté à
l'envi

l'envi sur toutes ces grandes questions tant de ténébres & de voiles qu'il faut être Chrétien, ou profond Métaphysicien pour oser prendre parti? Consultez, je vous prie, les Grands Croix de l'Ordre.

HOBBS reconnoissoit un Dieu, & traitoit d'absurdes ceux qui appelloient de ce nom le monde, ou l'ame du monde; mais il soutient en même-temps que nous ne connoissons de lui que son existence, & paroît clairement le faire corporel, en affirmant que ce qui n'est pas corps, n'est rien. Il semble quelquefois admettre une Religion, & la fait ailleurs consister en opinions d'Esprits, ignorance des causes secondes, dévotion à ce que l'on craint, & à prendre pour des pronostics de purs effets du hazard. Il assure en termes exprès que l'ame humaine est matérielle & mortelle, & traite l'opinion contraire d'erreur puisée chez les Grecs. Il dit que notre état naturel est l'état de guerre de tous les hommes contre tous les hommes, qu'il n'y a rien de si raisonna-

ble que de se rendre Maître par force ou par ruse de tout autant de ses semblables qu'on peut, jusqu'à-ce qu'on ne voie plus personne en état de nous nuire ; que les Loix civiles sont la seule règle du bien & du mal, qu'antérieurement à ces Loix toutes les actions étoient de leur nature indifférentes, que le pouvoir du Prince est absolu, qu'aucun traité avec ses sujets ne peut le lier, qu'il peut leur enlever ce dont il a besoin, & qu'il est Juge de ce besoin. Il est si bon ami du Despotisme qu'il l'établit même dans le Sanctuaire, & décide que les Chrétiens sont obligés en conscience d'obéir aux Loix d'un Prince infidèle, en matière de Religion, & de renier même J. C. s'il le leur ordonne (a). Jamais homme enfin ne parut plus propre à être le Confesseur de TIBERE ou de CHARLES IX.

To-

(a) LEVIATHAN, p. 24—25, 54, 60—63, 72, 74, 90, 106, 214, 238, 271, 371. Voyez aussi son *Traité De Cive*, Ch. vi. x. xii.

TOLAND dans sa troisième Lettre à SERENF s'efforce de prouver que le mouvement est essentiel à la matière ; & dans son Pantheisticon il se déclare fauteur & admirateur du Spinosisme, c'est-à-dire de ce monstrueux système où l'on assure que Dieu est tout, & que tout est Dieu.

MILORD SHAFTESBURY insinue qu'il vaudroit mieux pour l'humanité qu'on ne s'occupât jamais d'un état futur, car, dit-il (a), il n'y a rien à quelques égards de plus fatal à la vertu qu'une créance incertaine & foible des récompenses & châtimens à venir, parce que bâtissant entièrement là-dessus, si ce fondement vient à crouler, notre vertu n'a plus de base solide ; & si au contraire cette foi est vive & profonde, elle nous fera négliger nos intérêts dans cette vie, & nos devoirs envers nos amis, nos voisins, nos compatriotes.

R 3

COL-

(a) Characteristics, vol. 2. p. 69.

COLLINS écrivit contre l'immatérialité & l'immortalité de notre ame.

CHUBB en divers endroits de ses Oeuvres paroît admettre une rémunération à venir ; il dit adieu à ses Lecteurs, en leur témoignant qu'il espère partager avec eux la faveur divine, dans cet état heureux & paisible, que Dieu a préparé aux gens de bien dans un autre monde. Mais il ébranle en même-temps les plus fortes preuves de cette grande vérité ; il représente comme autant d'articles douteux, si l'ame est matérielle ou non, si elle est distincte du corps, si elle périt avec lui ; il trouve les raisonnemens des Philosophes sur ce sujet si abstraits & subtils qu'il ne peut les comprendre ; il ne convient pas que la Résurrection de J. C. même démontrée prouvat ni la certitude, ni la possibilité de la nôtre, & il ridiculise de son mieux l'argument tiré de la distribution inégale des faveurs de Dieu sur la terre ; il compare l'état des hommes ici-bas à celui des chevaux, dont quelques-uns ont

ont de bons Maîtres, quelques autres de très-mauvais, & prétend que cette opposition de fort prouveroit aussi bien une rétribution future pour eux que pour nous, comme si c'étoit par une suite de leur vertu que ces chevaux sont échus à de mauvais Maîtres, ou par une conséquence de leurs crimes qu'ils en ont rencontré de bons. CHUBB ne voit, en un mot; d'autre fondement à l'attente d'une autre vie que nos talens & nos facultés, qui nous rendent responsables de notre conduite; il pense même que nous ne ferons pas tous appelés à rendre ce compte; que ceux qui meurent jeunes, ou qui n'ont joué qu'un petit rôle en ce monde, ne seront nullement jugés, mais ceux-là seulement qui auront rempli les grands postes, & fait beaucoup de bien ou de mal à l'humanité. (a) Au moyen de quoi la

foule

(a) CHUBB'S *Posthumous Works*, Vol. I. p. 312—400. Vol. II. p. 355.

foule des hommes n'auroit rien à craindre, ni à espérer de ce Tribunal.

MILORD BOLINGBROKE admet un seul Dieu cause éternelle & première de toutes choses, infiniment puissant, infiniment sage; mais il soutient 1^o. que nous ne devons lui donner aucun attribut moral distinct de ses perfections physiques, ni sur-tout la justice, la sainteté, la bonté; qu'il n'a point ces vertus dans le sens auquel nous les entendons, ni rien d'équivalent à ce qu'elles sont chez nous, que prétendre en déduire des obligations morales, ou parler d'imiter Dieu dans ses vertus, est enthousiasme ou blasphême. (a).

2^o. Que Dieu a créé le monde, & établi au commencement les Loix du Système, mais qu'il ne se mêle plus des affaires des hommes; ou que s'il le fait, sa Providence ne veille que sur les Corps pris ensemble,

(a) *Bolingbroke's Works, Vol. IV. p. 195. 256. Vol. V. p. 62. 63. 87. 235. 311. 316. 359. 360. 44. 65,*

ensemble, & non sur les individus, ni sur leurs actions, ni sur ce qui leur arrive. (a)

3°. Que l'ame n'est point une substance distincte du corps, que l'homme entier périt à la mort, & que bien que l'opinion d'une rétribution future soit utile aux hommes, ce n'est pourtant qu'une fiction qui n'a aucun fondement réel ni dans la Nature, ni dans la Raison, & que la déduire de l'inégalité qui régné en ce monde, est absurde & blasphématoire. (b)

MR. HUME, dans ses *Essais Philosophiques*, prétend que l'union de la cause à l'effet est purement arbitraire, qu'elle n'est que dans notre esprit, & non dans les choses mêmes, que l'habitude où nous sommes de conclure de l'un à l'autre est un penchant machinal, un instinct qui comme tout autre est sujet à nous tromper.

(a) *Ibid.* Vol. V. p. 211. 431. 464. 473. 474.

(b) *Ibid.* Vol. III. p. 363—64. 427. 480. 516—18. 534—36. 559. Vol. V. 238. 288. 488.

per. (a) Ce qui est soutenir en d'autres termes que quand de la création du monde, de sa beauté, de l'harmonie qui régné entre ses diverses parties, nous déduisons l'existence d'un Dieu qui l'a fait, nous ne savons ce que nous disons.

IL ne nous donne pas la peine de tirer nous-mêmes cette conséquence, il la fait tirer par un Epicurien de ses amis : Lors, dit-il, que du cours de la nature nous inférons l'existence d'une Cause particulière & intelligente, qui établit d'abord & conserve encore l'ordre de l'Univers, nous embrassons un principe aussi incertain qu'inutile, & il fonde cette incertitude sur ce que la matière est absolument au-dessus de la portée de l'esprit humain. (b)

LE même Epicurien lui sert de champion pour attaquer ensuite la créance d'une autre vie, & voici comment il raisonne :

LA

(a) *Pag.* 53. 54. 73—74. 91. 120. 123. 251.

(b) *Pag.* 224.

LA principale ou la seule preuve que donnent les Philosophes de l'existence d'un Dieu, se tire de l'ordre de la nature, où l'on voit de si grandes marques d'intelligence & de dessein qu'il leur paroît extravagant de l'attribuer au hazard, ou à une matière aveugle & sans règle ; mais dans cet argument on remonte des effets aux causes, & lorsque nous inférons d'un effet l'existence d'une Cause particulière, nous devons proportionner l'une à l'autre, & ne pas supposer dans la Cause d'autres qualités que celles qui suffisent exactement à produire l'effet assigné ; quand nous lui en attribuons de plus grandes, ou que nous la déclarons capable de produire quelque'autre effet, nous ne faisons que nous livrer à la licence des conjectures sans autorité, ni raison. Ainsi en attribuant à Dieu la création ou l'ordre de l'Univers, il en résulte qu'il possède le degré précis de pouvoir, d'intelligence & de bonté qui paroît dans son ouvrage, mais qu'on ne peut rien prouver au-delà ; que ceux-là sont de vains raisonneurs, &

ren-

renversent l'ordre naturel, qui, au lieu de regarder cette vie & la scène présente comme le seul objet de leur contemplation, en font un passage à quelque chose au-delà. Il conclut que de l'hypothèse religieuse, (c'est-à-dire sans doute de celle qui suppose un Dieu Créateur) on ne peut inférer aucun nouveau fait, ni récompense, ni punition pour les morts, au-delà de ce que nous apprennent actuellement les observations & l'expérience (a).

SI

(a) *Pag.* 215, 220, 203, 230—31.

Ne faisant ici que l'office de Rapporteur, je pourrois me dispenser de prendre celui de Réfutateur; je ne puis pourtant m'empêcher de joindre ici le raisonnement des Chrétiens, afin que ceux de mes Lecteurs qui ne l'auroient pas présent à l'esprit, soient en état de le comparer avec celui de leurs adversaires. Sans prétendre connoître à fond la première Cause, nous croyons, disent-ils, que l'ouvrage ne sauroit être plus parfait que l'ouvrier; nous regarderions comme un monstre un Père, qui pouvant dédommager ses en-

fans

Si des Auteurs Incrédules Anglois on
 passe aux François leurs échos, on y
 retrouve bien les mêmes objections,
 les mêmes sarcasmes contre le Christia-
 nisme, mais nulle nouvelle clarté sur la
 Reli-

fans de tout ce qu'ils auroient perdu pour
 lui plaire, négligeroit un si doux devoir.
 Nous sommes les enfans de Dieu, & plu-
 sieurs de nous, pour obéir aux Loix qu'il a
 gravées dans notre ame, avons sacrifié notre
 bonheur, avons souffert la misère, l'exil, le
 mépris, les cachots, la roue; il a le pou-
 voir de nous recompenser, comment l'Architec-
 te du monde ne l'auroit-il pas? Donc il
 déploiera en notre faveur ce pouvoir immense,
 donc il y a une autre vie. Notez que Mr.
 HUME reconnoit lui-même (p. 231.) que
 ceux qui s'efforcent de nous détromper là-
 dessus, peuvent être de bons raisonneurs,
 mais non bons politiques, ni bons citoyens,
 attendu qu'ils ôtent aux passions leur frein,
 & qu'ils enhardissent l'homme à violer les
 Loix de la société & de l'équité. Mais
 quelle idée à ce compte veut-il que nous
 ayons de lui?

Religion Naturelle; ou plutôt, on y trouve les mêmes doutes, & le même silence sur les articles principaux, enforte que vous savez bien ce qu'ils ne croient pas, mais nullement ce qu'ils croient.

MR. TOUSSAINT, le plus religieux d'entr'eux, admet, il est vrai, dans son *Livre des Mœurs* un Dieu, une Providence, un état futur, mais il affirme ces vérités beaucoup plus qu'il ne les prouve.

QUE d'argumens n'emploie pas l'Auteur du *Livre de l'Esprit* pour nous persuader qu'il n'y a point d'esprit, que toutes les vraisemblances sont au moins pour le Matérialisme, & que nous ne devons qu'à notre organisation notre supériorité sur les animaux (a) !

LE

(a) *De l'Esprit Disc. I. Ch. I. Edit. de Paris 1758.*

LE même Auteur assure qu'on ne finiroit point, si l'on vouloit donner la liste de tous les peuples qui sans idée de Dieu, ne laissent pas de vivre en société, & plus ou moins heureusement, selon l'habileté de leur Législateur. Il prétend que les Loix suffisent pour contenir les hommes (a). N'est-ce pas là nous rassurer bénévolement contre la crainte de voir régner l'Athéisme, ou de le professer nous-mêmes ?

• Nous appellons ame ce qui nous anime, dit l'Auteur du *Dictionnaire* (b) *Philosophique*, nous n'en savons guère davantage, grace aux bornes de notre intelligence. Les trois quarts du genre humain ne vont pas plus loin & ne s'embarassent pas de l'être pensant ; l'autre quart cherche, personne n'a trouvé, ni ne trouvera.

S 2

LA

(a) *Ibid. Disc. II.*(b) *Diction. Philosophique* au mot AME.

LA famine, la peste & la guerre, dit-il encore, sont les trois ingrédiens les plus fameux de ce monde. On peut ranger dans la classe de la famine toutes les mauvaises nourritures où la disette nous force d'avoir recours pour abrégier notre vie dans l'espérance de la soutenir. On comprend dans la peste toutes les maladies contagieuses qui sont au nombre de deux ou trois mille. Ces deux présens nous viennent de la Providence : Mais la guerre qui réunit tous ces dons, nous vient de l'imagination de trois ou quatre cens personnes répandues sur la surface de ce globe sous le nom de Princes ou de Ministres ; & c'est peut-être pour cette raison que dans plusieurs dédicaces on les appelle les images vivantes de la Divinité (a).

LA

(a) *Dict. Phil.* au mot GUERRE.

LA question du bien & du mal demeure selon lui un chaos indébrouillable pour ceux qui cherchent de bonne foi (a).

IL paroît très-porté à croire qu'une société d'Athées pourroit subsister ; il allégué en preuve que chez les Payens les Sceptiques doutoient de tout, les Epicuriens ne reconnoissoient point de Divinité, les vainqueurs & les Législateurs de l'Univers connu étoient de véritables Athées du temps de César & de Cicéron (b). Est-ce le zèle de la Religion

S 3

Natu-

(a) *Diſt. Phil. Art.* TOUT EST BIEN.

(b) *Ibid. Art.* ATHEE.

Ne croiroit-on pas là-dessus que ce fut depuis l'introduction de l'Athéisme parmi eux que les Romains vainquirent le monde & lui donnèrent des Loix, tandis qu'alors au-contraire ils le désolèrent & le faccagèrent plus que jamais, qu'ils s'exterminèrent les uns les autres par les guerres civiles & les proscriptions, & qu'ils tombèrent sous le plus dur Despotisme ? Or quand on demande si une
fo-

Naturelle qui dicte de pareils morceaux ?
Est-ce lui qui a inspiré l'Auteur de
l'homme

société d'Athées peut subsister, on ne demande pas si les citoyens peuvent s'armer les uns contre les autres, & mettre réciproquement leurs têtes à prix, si l'ami peut trahir son ami, le frère livrer son frère, & l'argent procurer à un oppresseur un assez grand nombre de brigands & de satellites pour faire égorger ou assassiner tous les défenseurs de la liberté ; on fait très-bien & trop bien que tout cela est non seulement possible, mais naturel ; mais on demande si l'on en peut dire autant du contraire, & s'il peut exister un Etat d'Athées où régner la liberté, la paix & les mœurs. L'Auteur du Dictionnaire pourra prendre l'affirmative, mais il la prouvera fort mal par l'exemple des Grecs ou par celui des Romains, puisque c'est aux progrès de l'Epicurésisme qu'on a sur-tout imputé la corruption des deux peuples. FABRICIUS en témoignoit déjà ses justes craintes à CYNEAS ; POLYBE attribuoit le caractère fourbe des Grecs & la fidélité des Romains au mépris que les premiers faisoient du serment
&

l'homme machine, ou celui de l'examen de la Religion ?

Nous n'agissons, dit ce dernier (b), que par les règles déterminées du mouvement ; nos muscles sont déterminés à se mouvoir par des causes qui ne dépendent pas de notre caprice, & Dieu n'auroit pas plus de raison de nous punir d'avoir volé que d'être devenus fous. Il convient que les hommes sont en droit de châtier le frippon, comme une machine mal-réglée ; mais s'il est assez-adroit ou puissant pour dérober sa tête aux Juges, pour les corrompre ou les écraser ; s'il peut, comme

ACHAB

& au respect que les autres conservoient pour lui. On a donc sagement établi, ajoutoit-il, la crainte des enfers, & c'est sans raison qu'on la combat aujourd'hui. Combien de Philosophes modernes ne pourroit-on pas renvoyer à l'école de ce Philosophe Payen ?

(b) *Examen de la Religion, attribué à Mr. de St. EVREMOND Chap. ix. Art. 3.*

ACHAB, aposter de faux témoins pour faire lapider NABOTH, & s'emparer de ses biens, il fuit clairement de ce beau système qu'il peut faire le tout en sûreté de conscience, & sans avoir rien à craindre après le trépas ; car, selon l'Auteur, Dieu n'a que lui-même à punir & à récompenser.

VOILA, cependant, Mr. les gens qu'on nous donne pour les Hérauts du Naturalisme ? Voilà les gens qui osent quelquefois parler de la Religion de NOË, de celle d'ABRAHAM, de SOCRATE, comme si elle leur tenoit fort au cœur. Qui ne gémiroit de l'aveuglement des dupes qui les regardent, peu s'en faut, comme des Prophètes !

POUR vous, Mr. qui m'avez prouvé par votre Lettre même que vous ne leur avez point abandonné votre jugement, permettez que je vous conjure de rester toujours semblable à vous-même, de vous défier des grands noms, & d'examiner par
vos

vos propres yeux. Vous ne tarderez pas à découvrir l'abîme où ils veulent nous précipiter à travers toutes les fleurs dont ils ont soin de le couvrir; vous verrez qu'en suivant ces prétendus Guides, nous ne saurions bientôt plus ni ce que nous sommes, ni ce que nous devons être, ni ce que nous deviendrons un jour, & qu'ils ne fassent à coups si redoublés le Christianisme que pour établir le Pyrrhonisme sur ses ruines, & faire des fondemens mêmes du Déisme autant de problêmes dont la solution viendrait, quand elle pourroit.

ET pourquoi sans cela jetteroient-ils en effet tant de nuages sur la nature du bien & du mal moral, sur celle de notre ame, sur celle du Créateur? Pourquoi laisseroient-ils sans réponse le reproche qu'on leur fait depuis si long-temps de travailler à tout détruire, sans jamais rien édifier? Si ce ne sont pas là des Apôtres de l'impïété, ou tout au moins de l'indifférentisme,

tisme, à quelle marque plus sûre pourrat-on donc les connoître ?

QUAND il resteroit quelque doute sur le but des écrits des Maîtres, les sentimens des Disciples devroient le lever. Parmi les déserteurs de la foi Chrétienne, en avez-vous trouvé beaucoup en effet qui demeurassent fidèles au Théisme, qui crussent fermement un Dieu, une Providence, un jugement à venir ? A peine sur trente y en a-t-il un ; la plupart flottent sur tous ces points dans l'incertitude, ou professent même hautement le plus grossier Matérialisme. Tel est le ton funeste qui régne à P. à B. & dans tous les lieux où ces Messieurs le donnent. Telle est l'heureuse révolution qu'ils y ont faite parmi le beau Monde.

MAIS ce point décidé, que devient, Monsieur, je vous prie, votre seconde assertion que pour se convaincre du Naturalisme, on n'a qu'à contempler le monde, & qu'à descendre dans son propre cœur ?

VOUS

Vous ne direz pas sans doute que HOBBS, SPINOSA, TOLAND, COLLINS, BOLINGBROKE, Mr. HUME, Mr. HELVETIUS & tant d'autres étoient ou sont des esprits si bornés qu'ils font exception à la règle, qu'ils ne sauroient comprendre l'harmonie de cet Univers, en déduire les conséquences que nous en tirons, & lire dans leur cœur les Loix que la nature prit soin d'y graver ?

Vous direz encore moins que ces Messieurs ont vu & voient mieux dans le grand Livre du monde & dans leur conscience qu'il ne paroît dans leurs écrits, car ce seroit les justifier d'une erreur en leur imputant un crime, & quel crime encore ! Le crime le plus noir qu'on puisse commettre, celui d'en avoir imposé à tous leurs Lecteurs en affectant des doutes ou des opinions qu'ils n'avoient pas en effet, & en combattant la Religion qu'ils ne laissoient pas de croire. Vous n'êtes pas plus incapable d'élever contr'eux de pareils

reils soupçons qu'ils le font de les mériter.

IL faut donc en revenir à l'aveu que ces Messieurs font de bonne foi dans leurs raisonnemens contre le Théisme ; mais si tout leur génie & tous leurs talens n'ont pu les mener à la Religion Naturelle, que de millions d'hommes moins habiles qu'eux n'y fauront pas mieux parvenir par leurs seules forces ?

JE crois bien qu'aux premiers âges du monde, lorsque l'esprit humain avoit encore toute sa netteté, toute sa fraîcheur, si je puis m'exprimer ainsi, il étoit fort aisé de lui faire comprendre que ce monde ne s'étoit pas arrangé lui-même, que le Dieu qui l'avoit formé, veilloit encore à sa durée ; que l'ouvrier étant nécessairement meilleur que l'ouvrage, si l'homme avoit des idées d'ordre & d'équité, elles devoient se trouver à plus forte raison en Dieu, & que si sa justice ne s'exerce pas toujours complètement ici-bas, c'est qu'il s'est

s'est réservé un temps où il la déploiera toute entière, où l'homme de bien recevra les arrérages du prix de ses vertus, & le méchant payera ceux de la punition de ses crimes. Mais aujourd'hui qu'on nous a battu les oreilles de tant de sortes de Philosophies, que pour une tête qui cherche le vrai, il en est vingt qui ne cherchent que les ténèbres, qui appellent, pour ainsi dire, les difficultés, qui les entassent, qui les pressent, & semblent mettre leur bonheur & leur gloire à envelopper le genre humain d'une nuit profonde dont il n'ait pas même l'espoir de sortir ; la conscience & la nature ont beau nous parler le même langage, nous ne l'entendons plus si bien, & nous avons besoin d'une voix plus distincte, plus articulée, plus forte ; c'est celle des Auteurs sacrés.

C'EST cette voix auguste qui apprit autrefois au grossier Israélite à lire dans l'Univers, & à ne rendre ses hommages qu'au seul & vrai Dieu, tandis que le reste des hommes adoroient tout, excepté

T

Dieu

Dieu même ; c'est à cette voix que les Nations mêmes abandonnèrent enfin les idoles qu'elles honoroient depuis deux mille ans ; c'est cette voix qui parle encore dans leurs écrits qui a perpétué jusqu'à nous la créance d'un Être parfait, & l'attente d'un bonheur suprême après le trépas ; que l'on rejette une fois ces témoins, nous n'en aurons plus qui nous persuadent.

 : Tous ces anciens idolâtres dont nous nous moquons, les Chaldéens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains n'avoient-ils pas en effet des yeux comme nous ? N'avoient-ils pas comme nous la conscience ? Pourquoi donc la contemplation de cet Univers ne leur a-t-elle pas enseigné le Naturalisme ? Pourquoi ont-ils tant de fois érigé le crime en vertu ? Pourquoi l'ont-ils déifié ? S'il est, en un mot, si aisé de devenir vrai Déiste, pourquoi ne l'ont-ils pas été ? Pourquoi la terre est-elle encore couverte de tant de peuples idolâtres ? Pourquoi les Lettrés de la Chine

&

& tant de Savans en Europe font-ils Athées ou Sceptiques ? Quelle imprudence n'y auroit-il donc pas à nous à abandonner un flambeau qui depuis plus de dix-sept siècles a constamment éclairé ses disciples, pour en suivre un autre qui s'est éteint presque à sa naissance (a) ?

SUP.

(a) Je demande, dit Mr. de la CHALOTAIS, si l'Histoire fournit un seul exemple de peuples dont la Religion Nationale ait été le corps entier de la Religion Naturelle, & si ce n'est pas le Christianisme seul qui l'a notifié à l'Univers ? Si les Philosophes modernes ne sont pas redevables de leurs lumières sur les points les plus importans de cette Religion à l'avantage qu'ils ont d'être né's dans la Religion Chrétienne ? Si par les seules lumières de la raison ils auroient été moins vacillans & plus affermis que Socrate, que Cicéron & les plus grands génies de l'antiquité ?

Je demande d'ailleurs s'il est possible de rendre nationale une Religion purement Philosophique ? Si une Religion sans culte

SUPPOSONS, si l'on veut, ce premier pas franchi; supposons le Déisme établi, cru, professé dans toute l'Europe, quel garant avons-nous qu'il s'y soutiendrait dans sa pureté? On convient en effet qu'il fut la Religion de NOË, & sans doute ce St. Patriarche ne manqua pas de l'enseigner à ses descendans. Les mêmes causes qui le firent décheoir parmi eux, ne pourroient-elles l'altérer chez nous?

public ne s'aboliroit pas bientôt, & si elle ne ramèneroit pas infailliblement la multitude à l'idolâtrie?

Quand les Incrédules auront résolu ces questions d'une façon satisfaisante, on pourra répondre à des objections qui sont proposées quinze siècles trop tard, des objections que les Porphyres, les Celses, les Juliens ont ignorées, & qu'ils eussent pu faire valoir sans réplique, s'ils avoient détruit auparavant trois ou quatre faits de l'établissement de la Religion Chrétienne qui n'étoit pas éloigné de leur temps. *Essai d'éducation Nationale, p. 173, 174. Edit. 1763.*

nous ? Le gout du merveilleux est-il donc éteint ? Ou le penchant à la superstition déraciné sans retour du cœur de tous les mortels ? Est-il bien sur qu'il ne viendrait aucun fourbe qui se dit inspiré du Ciel, qu'aucun Prince ambitieux ne seroit capable de supposer quelque fausse révélation pour faciliter ses projets, ou que l'un & l'autre ne trouveroient point de dupes ? Mais si le Déisme pourroit se corrompre, il n'est donc pas d'une condition supérieure à celle du Christianisme.

IL est même d'une condition moins parfaite, parce qu'une fois corrompu, il seroit beaucoup moins facile de le rétablir sur ses vrais principes. A quelque point en effet qu'on ait eu défiguré, ou qu'on défigure à l'avenir notre sainte Religion, il a toujours été, & il sera toujours très-possible de la séparer de son alliage ; il suffira pour cela d'ouvrir l'Évangile, de le lire & de réformer sur sa doctrine celle qu'on lui auroit subrogée ; c'est une révo-

lution dont le seizième siècle nous a déjà fourni un heureux exemple.

MAIS on en chercheroit en vain quelque image dans les Annales Payennes : Elles nous citent bien quelques Sages qui rejettoient les erreurs reçues, & les attaquoient tout bas dans un cercle de quelques disciples ; mais jamais ils n'eurent le noble courage de rendre à la vérité un témoignage public, ils la retinrent injustement captive, comme le leur reprochoit St. Paul (a), ils érigèrent même leur lâcheté en maxime, ils enseignèrent qu'on doit se conformer au culte de son pays, & cette pusillanimité fut si générale que MARC-AURELE & JULIEN la portèrent même sur le trône, & n'osèrent pas seulement essayer de rétablir les Autels du seul & vrai Dieu (b) ; c'est à des pêcheurs

fortis

(a) *Rom. i. 18.*

(b) Ce qu'il y a d'étrange, & qu'on a besoin de voir pour le croire, c'est que des
foi-

fortis de Judée qu'en appartient tout l'honneur.

SUP-

foi-disant Philosophes osent dans notre siècle approuver JULIEN d'avoir préféré le Paganisme à l'Évangile. *Pourquoi*, demande fièrement l'Auteur de l'Examen Important, p. 270. *Pourquoi Julien auroit-il été coupable de se conformer à la Religion des Scipions & des Césars plutôt qu'à celle des Grégoire de Nazianze & des Théodoret ?* La réponse est simple, c'est que l'une étoit vraie, & l'autre souverainement absurde. *Le Paganisme & le Christianisme*, continue-t-il, *partageoient l'Empire : il donna la préférence à la secte de ses Pères.* Veritablement je ne croyois pas que les Philosophes fussent une espèce si moutonnière, je me figurois qu'ils examinoient par eux-mêmes, & rejettoient les erreurs, quelque vieilles qu'elles fussent. *Mais*, reprend l'Apologiste, *il avoit grande raison en politique, puisque sous l'ancienne Religion Rome avoit triomphé de la moitié de la terre, & que sous la nouvelle tout tomboit en décadence.* Ainsi adorer des Êtres chimériques, entretenir des poulets sacrés, consulter le vol des oiseaux ou les entrailles des victimes, faire enterrer tout vifs de temps à autre un Grec

&

SUPPOSONS donc que le Déisme altéré pourroit encore produire des Philosophes
capa-

& une Grecque, ou un Gaulois & une Gauloise, sont les vrais secrets de faire fleurir, & d'aggrandir les Etats ? Mais reconnoître un seul Dieu suprême, prendre sa charité, & sa sainteté pour modèles, espérer de lui un bonheur sans fin, sont les moyens aussi infailibles de renverser les Empires ? Voilà sans doute des paradoxes bien singuliers ; ils ne sont pourtant pas nouveaux, ils étoient déjà dans la bouche des Prêtres & des femmelettes idolâtres, & ils leur servoient de prétexte pour traîner au supplice les premiers Chrétiens, mais l'Auteur qui les répète après eux, auroit bien du nous en donner la clef.

Comme s'il se désioit de la force de sa première justification de JULIEN, il en hazarde un peu après une seconde ; (p. 275.) *Julien, dit-il, croyoit, ou feignoit de croire par politique, aux divinations, aux augures, à l'efficacité des sacrifices.* Et pourquoi donc toujours immoler la vérité à la politique ? Cela est-il bien Philosophique ? Oh ! c'est que *les peuples n'étoient pas Philosophes.* Que leur sert donc que la Philosophie soit sur le trône, puisqu'au lieu
de

capables d'en voir les abus, ces nouveaux Socrates ou Sénèques auront-ils plus d'intrépidité que n'en ont eu les premiers ? Craindront-ils moins les préjugés du peuple, la haine des Prêtres, la jalousie des Magistrats ? Craindront-ils moins l'exil

ou

de les éclairer, elle-même fuit lâchement les vils drapeaux de l'erreur, & les rend ainsi plus sacrés & plus respectables ? Est-il besoin d'ailleurs de tant de Philosophie pour abjurer les idoles ? C'étoient donc de grands Philosophes que tous ces gens qui se convertirent à la prédication des Apôtres ? C'étoient de grands Philosophes que tous ces Gots, ces Huns, ces Vandales qui abandonnèrent si aisément leurs faux Dieux pour embrasser le culte d'un seul ? Et nous-mêmes, Chrétiens modernes, qui ne croyons plus aux divinations, aux augures, à l'efficacité des sacrifices, nous sommes enrollés par là même dans l'ordre Philosophique ? Que de Philosophes dont personne jusqu'à présent n'avoit soupçonné l'existence ! *Il falloit opter, conclut notre Auteur, entre la démenche des Christicoles & celle des Payens.* Je ne daigne point répondre à cela, & l'Anonyme peut m'en remercier.

ou la cigue ? D'autres pourront l'affirmer, peut-être, mais le prouver, je les en défie.

ENFIN, direz-vous, Monsieur, quand on conviendrait que le Déisme est aujourd'hui aussi contesté que l'Évangile même, qu'une fois établi il pourroit aussi aisément se corrompre, & qu'il seroit plus difficile de remédier à sa corruption, ou même de l'arrêter, il banniroit au moins l'intolérance, & quel plus grand service pourroit-on rendre au genre humain ?

AUCUN peut-être, je l'avoue, mais est-il bien sur qu'il nous le rendit ? Tous ceux qui soutiennent que la persécution étoit inconnue avant le Christianisme, prendront l'affirmative, sans doute ; mais comme le principe est faux, la conséquence devient bien douteuse.

ÉTOIT-ce en effet un Chrétien que cet ANTIOCHUS surnommé si lâchement l'Illustre, qui fit couler le sang de tant d'innocens,

nocens, & commit tant de barbaries pour forcer les Juifs à servir son Jupiter Olympien ?

ETOIENT-ce des Chrétiens que tous ces Empereurs de Rome, tous ces Proconsuls, tous ces Gouverneurs de Provinces, qui, à neuf ou dix reprises diverses épuisèrent tous les tourmens pour noyer le Christianisme dans le sang de ses Sectateurs ?

CE qu'il y a d'étonnant, Monsieur, & que je vous prie de bien remarquer, c'est que tant que les Chrétiens furent les plus foibles, personne ne trouva mauvais qu'on les désolat ; personne ne plaida la cause des Eterodoxes, personne ne recommanda la tolérance & le support. Si les Celses & les Porphyres avoient été les Philosophes qu'on dit, c'eut bien été là pourtant l'occasion de déployer leurs lumières & leur patriotisme ; & quel plus bel usage auroient-ils pu faire de leurs talens, que de représenter aux Césars qu'adorer un Dieu unique, & reconnoître JESUS pour son

En-

Envoyé, n'étoient pas des crimes si graves qu'il falut pour cela dresser les gibets & allumer les bûchers, qu'ils se privoient ainsi de sujets utiles, qu'ils en engageoient beaucoup d'autres à se réfugier chez les Perses les éternels ennemis de Rome ; ils auroient à la fois honoré par là leur cœur & leur cause, & en déplorant aujourd'hui leur aveuglement idolâtre, nous ne pourrions que bénir leur humanité : Mais ils n'eurent des plumes que pour tâcher de rendre les Chrétiens odieux & ridicules, ils n'en eurent point pour calmer la rage de leurs ennemis.

L'EMPEREUR JULIEN même, sur les éloges duquel nos Adversaires ne tarissent point, ne suivit-il pas à divers égards les traces des Galère & des Décius ? Il ne publia point, il est vrai, d'Edit pour forcer les Chrétiens à embrasser sa Religion, mais que d'autres machines n'employa-t-il pas pour les dégouter de la leur ? Combien de fois n'éluda-t-il pas leurs plaintes ? Il n'ordonnoit pas, j'en conviens, la persécution,

fécutation, mais il encourageoit souvent par son indulgence les persécuteurs, & ce qui étoit peut-être plus barbare encore, il railloit les persécutés. (a)

SE

(a) Après avoir ôté au Clergé ses immunités, & aux Eglises leurs revenus, après avoir fait mettre à la question les Ministres de ces Eglises pour les forcer d'en découvrir les richesses & les vases sacrés, le débonnaire Prince disoit : Leur admirable Loi promet aux pauvres le Royaume des Cieux, il est juste de leur en faciliter la route. Quand les Chrétiens lui peignoient les maux qu'ils recevoient des Payens, *De quoi vous plaignez-vous ?* leur répondoit-il ; *tout Chrétien est appelé à souffrir.* Quelques Soldats s'étant repentis d'avoir offert de l'encens aux Dieux, il les relegua aux extrémités de l'Empire. Les habitans de Gaza ayant mis quelques Chrétiens en pièces, le Gouverneur fut disgracié & banni pour avoir fait emprisonner un petit nombre des coupables. Qui sera curieux de plus grands détails, les trouvera dans la vie de cet Empereur écrite par Mr. de la BLETTERYE, L. 4. d'où j'ai tiré ce que j'en ai dit.

U

SI donc les droits de la conscience sont aujourd'hui mieux connus, si tous les gens sensés conviennent que l'erreur ne mérite que la compassion, c'est au Protestantisme autant du moins qu'à la Philosophie que l'on en doit faire hommage, & il est très-douteux encore que les Philosophes eussent si bien plaidé cette cause, ou l'eussent même plaidée, s'ils n'avoient pas sucé le lait de l'Évangile, ou s'ils n'avoient pas eu fréquemment eux-mêmes un grand besoin de support.

MAIS répond-on, les premiers Chrétiens ne furent persécutés que parce qu'ils troubloient l'État : Accusation vague, qui par là même ne sauroit rien signifier. Refusoient-ils en effet de payer les taxes, ou de donner leur nom pour la milice ? Excitoient-ils des séditions dans les villes, ou des revoltes dans les armées ? On ne cite rien de pareil ; tout leur crime se réduisoit à ne vouloir pas adorer les images des Empereurs, ni offrir de l'encens aux Dieux, & à tâcher d'étendre leurs sentimens.

Mais

Mais si ces Empereurs n'étoient point adorables, si ces Dieux n'étoient point des Dieux, les Chrétiens n'étoient coupables que d'avoir plus de sens que leurs compatriotes, & de s'efforcer de les éclairer. C'est en effet ainsi qu'on a traité de tout temps de perturbateurs de l'Etat ceux qui osoient entreprendre d'en corriger les abus.

JE conclus donc que si les Payens ont persécuté & les Chrétiens & les Juifs ; si les Philosophes n'opposèrent alors nul obstacle aux persécutions ; si de grands Empereurs, tels que TRAJAN, MARC-AURELE, JULIEN, n'ont pas sauvé leur gloire de cette tâche, nous n'avons aucun garant sur que le Déisme altéré ne deviendrait jamais persécuteur, & par conséquent aucune raison de renoncer au Christianisme pour nous soustraire à l'intolérance ; ou plutôt, nous en avons une très-forte de lui rester inviolablement attachés, puisque partout où il sera connu tel qu'il est, l'erreur sera combattue, & l'Errant même respecté.

JE ne saurois mieux finir qu'en rapportant sur ce point l'avis d'un Auteur qu'on n'accusera pas de partialité. C'est de Mr. HELVETIUS que je parle. Il est peu d'hommes, dit-il, qui, s'ils en avoient le pouvoir n'employassent les tourmens pour faire adopter leurs opinions. N'avons-nous pas vu de nos jours des gens assez fous & d'un orgueil assez intolérable pour vouloir exciter le Magistrat à sévir contre l'Ecrivain qui donnant à la musique Italienne la préférence sur la musique Françoisse, étoit d'un avis différent du leur? Si l'on ne se porte ordinairement à certains excès que dans les disputes de Religion, c'est que les autres disputes ne fournissent pas les mêmes prétextes, ni les mêmes moyens d'être cruel. Ce n'est qu'à l'impuissance qu'on est en général redevable de sa modération. L'homme humain & modéré est très-rare. L'Evangile n'a nulle part ordonné qu'on employat les tortures & les prisons à la conversion des hommes; la vraie Religion n'a jamais dressé d'échaffauds;

ce

ee font quelquefois les Ministres qui pour venger leur orgueil blessé par des opinions différentes des leurs, ont armé en leur faveur la stupide crédulité des peuples & de Princes. *De l'Esprit, Disc. II. Ch. III. Note (e.) Ch. XXIII. Note (c.)*

JE vous salue, Monsieur, & suis, &c.

F I N.

Fautes à corriger.

P. 3.	L. 13.	<i>pour</i>	exemples:	<i>lisez</i>	preuves :
25.	- 12.	-	impétuosité	-	précipitation,
86.	- 12.	-	falsifié	-	altéré
87.	- 24.	-	grave	-	toujours grave
92.	- 21.	-	la résoudre	-	le délier

BOOKS sold by C. HEYDINGER, in
Grafton-Street, Soho.

ABREGÉ de la Théorie Militaire,
avec fig. gr. 8vo.

La sainte Bible, par Dav. Martin, 8vo.

Bibliothèque curieuse, historique & cri-
tique, ou Catalogue raisonné de Livres
difficiles à trouver, par D.v. Cle-
ment, 9 vol. 4to.

Causes célèbres, par Pittaval, 22 vol. 8vo.

Chronologie de l'Histoire sainte, par Des-
Vignoles, 2 vol. 4to.

Dictionnaire historique portatif, par Lad-
vocat, 2 vol. 8vo.

———— Géographique, par Vosgien, 8vo.

———— François & Anglois, par Boyer,
8vo.

Education complete, par Mad. de Beau-
mont, 3 vol. 12mo.

l'Esprit des Monarques philosophes, Marc-
Aurèles, Julien, Stanislas & Frédéric,
12mo.

Géographie universelle par Hubner, 6 vol.
8vo.

Iconologie, par Boudard, avec fig. gr. 8vo.

Lettres de Mad. du Montier, 8vo.

Memoires pour servir à l'Histoire de Chri-
stine Reine de Suede, 4 vol. gr. 4to.

Oeuvres philosophiques de feu Mr. de
Leibnitz, 4to.

Oeuvres du philosophe de Sans-souci,
3 part. 8vo.

Oeuvres

- BOOKS sold by C. HEYDINGER, &c.
- Oeuvres du Philosophe bienfaisant, 4 vol.
8vo.
- Olivier, Poeme, 2 tom. 8vo.
- Poésies d'Horace, 2 vol. 12mo.
- Recueil des Questions proposées à une Société de Savans, par Mr. Michaelis, 8vo.
- Sinonymes françois, par l'Abbé Girard, 8vo.
- Ballonii Opera Omnia Medica, 4 vol. 4to.
- Cramers Predigten, 17 vol. 8vo.
- Cronegks Schriften, 2 vol. 8vo.
- Gellerts Sämtliche Schriften, 4 vol. 8vo.
- Hagedorns poetische Wercke, 3 vol. 12mo.
- Goeze Canzel Reden, 14 vol. 8vo.
- Hallers Gedichte, 12mo.
- Q. Horatius Flaccus, cum Notis R. Bentleii, 2 tom. gr. 8vo.
- Kollarii Analec̄ta Monumentorum omnis ævi Vindobonensia. 2 tom. fol.
- Kölpin de Structura Mammarum, 4to.
- Ludwig Methodus Doctrinæ Medicæ, 8vo.
- Orphei argonautica Hymni, cum Notis, Stephani, Gesneri, & al. 8vo.
- Platneri, Ars Medendi singulis Morbis accommodata, 8vo.
- Poerneri Delineatio Pharmatiæ Chimico-Therapeutiæ, 8vo.
- Rabner's Satiren, 4 vol. 8vo.
- Rumphii Herbarium Amboinense, 7 tom. fol.
- Rambach on the Sufferings of Christ, 3 vol. 8vo.